

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentation de nouvelles de J. Bergier et A. Dorémieux
Photo-montage de couverture de Philippe Curval
illustrant la nouvelle « Ceux d'Argos ».

7e Année — N° 62 Janvier 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs. (Recom.,* 1.030 *frs.)*
1 an : — — 1.480 *frs. (Recom.,* 2.020 *frs.)*

Au sommaire du numéro de Janvier de



vous pouvez lire entre autres :

STRYCHNINE ET CHOCOLATS

***par* ROY VICKERS**

●

L'INFORMATEUR MUET

***par* HELEN Mc CLOY**

●

UN VOYAGE EN FLORIDE

***par* HENRY SLESAR**

●

LA MÉTHODE BLESSINGTON

***par* STANLEY ELLIN**

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Ceux d'Argos

par MARTINE THOMÉ et PIERRE VERSINS

Pierre Versins nous demande de préciser que c'est Martine Thomé qui a conçu le thème de la présente nouvelle et l'a écrite, son rôle à lui se bornant à des révisions de texte. (Pour la petite histoire, signalons que Martine Thomé est dans la vie Mme Pierre Versins.) Nous ajouterons que nous sommes spécialement heureux de publier Martine Thomé : elle méritait bien cette seconde chance après avoir passé l'an dernier une nouvelle intitulée « Maternité », *dans une revue de science-fiction où l'irrespect des textes est une insulte aux lecteurs — nouvelle qui fut à ce point estropiée par la rédaction qu'elle eut du mal à la reconnaître !*

« Ceux d'Argos » *est, à notre avis, un récit digne d'être repris dans une anthologie. Nous l'avons trouvé d'un lyrisme étonnant et d'une beauté imagée particulière.*



ECOUTEZ, grand-mère, moi, j'ai découvert Argos. On y dansait sous les tilleuls en fleurs lorsque je l'ai quitté, les yeux fermés par mes deux poings et des hurlements dans la gorge. Vous ne pouvez pas savoir, pour vous le ciel est clouté de merveilles. Mais celle-là m'a broyé l'âme. Allez dire à Vrâ que je l'aime toujours.

Non, bien sûr, je n'étais pas des Equipages I, ni même de ceux qui les premiers mirent le pied sur le sol radieux d'Argos. Je faisais partie des Trois fois Trois, trois consignes, trois moyens, trois buts.

J'étais sans doute trop sensible pour le métier que j'exerçais, mais même les Analytiques n'ont jamais songé à classer la sensibilité dans les défauts. Peut-être savaient-elles ce qu'elles voulaient, peut-être que c'était prévu, avec les machines il faut s'attendre à tout, elles vous dissèquent un homme en deux cents questions et c'est fini. Tant pis pour vous si leur verdict ne vous plaît pas. A moi, cela me convenait, jusqu'à Argos.

Mais la dégradation, grand-mère, je m'en fous !

A bien me rappeler, j'avais la frousse en m'embarquant. L'angoisse m'a toujours étreint à la vision des civilisations éteintes. J'aurais dû être blindé, j'en ai abordé sept, sur dix expéditions, et j'ai appris Mars à l'école, et Lémur et Thulé, et Thèbes, et Mycènes. D'autres aussi, je ne me souviens pas, je ne me souviens plus des noms, il y en a tant qui jalonnent le ciel de cimetières. Et on connaît trop peu de choses. On explore des planètes, loin, plus loin, sans cesse à la recherche... à la recherche de quoi ?... de la place que tient l'homme dans la Galaxie ? dans l'univers ? Ce n'est rien, l'homme, grand-mère, ce n'est rien, il ne vit pas, il cherche à vivre. A peine. Il croit que ça lui sert.

A moi ça m'a servi à comprendre le plan. La plus grandiose réalisation de notre siècle, la conquête des étoiles, hein ? Ça me fait rire. Oui, je ris, non, je ne pleure pas ! Ces jean-foutres qui s'imposent le martyre pour apprendre qu'ils sont des jean-foutres. Sûr, ils l'apprendront un jour. Enfin. Trop tard pour eux. Mais j'ai fait mon temps dans l'espace et j'ai bientôt fini ma vie.

C'est Paul qui m'a parlé d'Argos. Paul Bussert, il a gagné trois privilèges galactiques et il est commandant de la Garde Stellaire. Il avait fait vingt mois aux Trois fois Trois, dans mon groupe, après quoi, reclassé, il était passé dans les équipes II. Plus tard, j'ai assisté aux cours, aux projections qui préparaient notre travail, aux conférences, avant le départ pour Argos, mais j'ai mieux gardé dans ma mémoire l'émotion de Paul en me décrivant la planète. Un monde clair, accueillant et désert. La routine. Et les noms de Thèbes, de Lémur et de Thulé me revenaient en tête. La routine. Mais...

Un monde clair, accueillant et désert, mais peuplé par des hommes. Des hommes tels que nous, avec nos caractéristiques sauf quelques détails qui différaient. Sur Lémur aussi, il y avait des hommes, comme nous. Ils se laissaient dévorer vifs par des nuées de mouches. Las de vivre avec le poids d'une Histoire si longue, si longue...

Un monde frais, créé pour vivre, jeune, mais habité de vieillards. Etendus dans leurs demeures où régnait l'ordre parfait, des vieux, hideux, rabougris, racornis, sans dents, sans chevelure, la peau marbrée de taches bleu foncé, un peu comme à Thulé où tous les jeunes gens se suicidaient depuis que leurs parents avaient conquis la vie, l'éternité sans joie des minéraux.

Un monde radieux, occupé par des morts. Chaque maison abritant un cadavre, froid, glacé, les yeux ouverts sur l'insondable. Personne n'avait pu les leur fermer ? Parmi eux, des enfants, on mit longtemps à voir que c'était des enfants, tant ils ressemblaient aux vieillards. Seule une analyse très poussée le faisait remarquer, et souvent l'incertitude...

Non, grand-mère, il y a des sentiments qui ne se communiquent pas. Des images dont les mots ne peuvent pas rendre l'étreinte. Des spectacles auxquels on ne se résout que lorsqu'on les entend décrire.

Leur cycle était clos à jamais. Il n'y aurait plus de pleurs, et plus de rires sur Argos. Plus de souffrances, plus d'amour, plus d'injustice, de haine, de joie. Qui a raison ?... Leur avait-on dit, à eux, qu'Argos était une vallée de larmes ? Avait-on fait miroiter un ciel devant leurs peurs, mis un écran juste au-delà de leurs questions, interposé entre eux et leur misère l'espérance, dressé la foi contre leurs doutes ? Qu'est-ce qui les avaient tués définitivement ? Ne riez pas, grand-mère, vous auriez honte, après ! Car il n'y a pas qu'une sorte de mort. L'homme qui meurt sait bien qu'il se survit, en ses enfants s'il en a eu, mais ce n'est pas utile car il se survit aussi en les enfants des autres ; par tous les enfants des hommes, les hommes poursuivent leur vie. Vous comprenez, grand-mère, n'est-ce-pas ? Mais une humanité qui meurt, grand-mère, rien ne la poursuit. Son œuvre est close et l'espérance, la petite fille, vous savez ? Non, vous ne

savez pas, mais l'espérance est une petite fille pour nous, sur la Terre, car elle est faible et elle est forte tout ensemble, plus faible que tous, plus forte que tous, l'espérance aussi est morte quand il n'y a plus personne pour la tenir par la main, et ça, c'est insupportable. Il faut n'avoir pas d'imagination pour penser sans blêmir à la fin de l'espérance, à l'absence de demain, pas pour un homme, non, cela, on y résiste plus ou moins. Mais pas de lendemain pour tout un peuple, une civilisation entière... et une humanité, cela emplit le corps de froid, et c'est...

Oui, grand-mère, c'est passé. Je ne peux pas parler sans gémir de ces choses. Ne m'écoutez pas avec votre cœur, cela ne vous fera pas mal.

C'était à nous, les Equipages III, de découvrir la cause de cette hécatombe. Trois consignes : ne rien changer, ne pas se battre, ne pas perdre pied ; trois moyens : la linguistique avec l'ethnologie et par-dessus tout ce rien dans le comportement qui ne s'apprend pas à l'école, qui vous fait entrer de plain-pied dans un monde nouveau, aussi étranger vous soit-il, et que les manuels appellent l'affabilité mais c'est bien plus que ça ; et nos trois buts : comprendre et classer les gens et, difficile plus que tout, s'en faire aimer et les aimer. Il y a trop peu d'êtres humains dans le ciel vide pour risquer qu'ils nous deviennent ennemis.

Pour Argos, nous arrivions trop tard. Quelle que fût la raison de leur mort, elle nous enlevait deux consignes sur trois, et un moyen, et un de nos trois buts en devenait inaccessible. Mais on pouvait essayer de comprendre, notre science peut-être permettrait à certains d'entre nous d'entrer en communion avec ces morts et d'en tirer — cela, c'était le but imposé par le Bureau des Quêtes Sidérales — la leçon pour le futur des hommes. Moi, depuis Lémur, je m'en moquais, de l'avenir des hommes. Chaque expédition m'enfonçait un peu plus dans l'abîme d'un désespoir muet comme les pierres. Je ne pleurais pas, alors. Je n'ai appris à pleurer, je n'ai pu pleurer qu'après mon départ d'Argos, lorsque ce désespoir immense et vague s'est incarné dans la perte de Vrâ. Je souffre, maintenant, peut-être moins profondément qu'avant puisque les larmes me soulagent, ou est-ce le contraire ? Qui peut en juger, grand-mère ? vous, vous ne savez pas ce que c'est que les larmes.

Rien que des enfants et des vieillards, grand-mère, sur une planète où tout parlait de vie. Des corps figés dans l'éternel recommencement d'un geste ébauché que leur fin avait brisé net, et les couleurs riaient dans les maisons, des fresques d'une beauté étonnante contaient l'existence, de la naissance à la mort, d'un peuple fait pour jouir à jamais de sa Terre. Les villes semblaient créées pour servir de tremplin à des danses, les paysages étaient comme polis par les regards qui s'y étaient posés, doux et calmes, doux et calmes.

C'est presque tout ce que Paul m'a dit. Les diagrammes officiels, les films et les chiffres répétaient la même chose de façon plus sèche. On se demanda s'il était bien utile d'envoyer les Trois fois Trois. Tant d'argent et d'années gaspillés, pensaient les officiels du B. Q. S. Les machines, les Analytiques, les Analogiques et les Synthétiques, les Critiques ne parvenaient pas à se mettre d'accord. On ne les bourrait que de données

contradictoires. Il y eut des conférences. Vous ne connaissez pas ça, grand-mère, chez vous, on a dépassé ce stade mais les hommes de la Terre ne sont pas majeurs encore. Il dut sortir du lot un fait prépondérant qui, sans qu'on puisse comprendre pourquoi, régla l'affaire et les machines, réconciliées, nous expédièrent sur Argos. Seize mois avaient passé depuis le séjour des Deux sur la planète nouvelle.

Je n'aime pas parler de mes voyages. Vous avez souffert, grand-mère, pour venir ici, mais ce n'est rien. Croyez-moi, ce n'est rien. Vous voyagiez sur une ligne régulière, sans à-coups, et vous avez dormi du début à la fin. Tandis que les pionniers... En un mot, c'est la nausée, c'est la nausée du corps et de l'esprit, aggravée presque toujours, pour nous, les Trois fois Trois, du fait que nous savions au-devant de quoi nous allions. Les Equipages I cartographient la Galaxie, ils ne se posent jamais que sur Terre, ils dévorent les années-lumière et spectrographient l'oxygène. Les Deux suivent leurs traces, plantent des fanions sur les planètes du type terrestre et relèvent les points d'eau, d'atterrissage et quelques autres détails vitaux, mais sans entrer en contact avec les habitants, s'il y en a. Là où l'intelligence est absente, nous, les Trois fois Trois, n'allons jamais. Mais si une race a découvert le feu, notre tour vient. Sur Thulé, sur Thèbes, sur Mycènes, sur Lémur, ils avaient découvert le feu et ils n'en avaient plus besoin. Sur Argos aussi la flamme était éteinte.

Sur Argos.

Lorsque nous nous posâmes près des murs de lave de la ville principale, Dan, le capitaine du « Castor », resta figé devant l'écran qui lui montrait l'entour de l'astronef. J'étais dans le dortoir et je m'habillais pour sortir. Je ne l'ai pas vu. On m'a dit qu'il jura et dicta sur-le-champ une dépêche d'engueulade à l'intention de l'Equipage II qui nous avait précédé sur Argos. Car sur Argos, le feu brûlait joyeusement. Brûlait comme s'il n'avait jamais cessé de brûler. Il n'y avait qu'un pas à faire pour en sentir la chaleur...

Ils étaient là, autour de nous, pas exactement prosternés mais leur attitude indiquait déférence et presque adoration. Les Argiens. Il faudrait s'habituer à les appeler les Argiens. Une race s'ajoutait au sommaire des hommes, la Galaxie était un tout petit peu plus peuplée qu'avant.

Nous ne sommes pas encore sortis tout de suite, grand-mère. Des légendes courent les voies de l'espace, depuis le mythe de Shambleau jusqu'aux Horlas qui hantent les planètes sans vie. Et bien que l'âge nouveau des conquêtes se différencie des précédents en ce que les pionniers sont par force des techniciens, spécialisés certes mais ouverts à la culture et par définition intelligents donc plus ou moins sceptiques, les récits d'horreurs cosmiques qui submergent la Terre par vagues chaque fois que des nouvelles, déformées, parviennent des mondes lointains, ces récits marquent leur empreinte dans l'inconscient de tout homme, aussi dénué soit-il de primitivité. Nous attendions. Quoi ? Je ne saurais dire. Même Dan attendait sans raison. Sans raison logique. Il avait peur et nous avions tous peur.

Eux, les Argiens, étaient aussi dominés par la peur. Mais une peur

subtilement différente, comme, un peu comme une horreur sacrée. C'est idiot à dire, vous pensez, grand-mère, mais nous avions l'impression qu'ils nous tenaient pour des divinités. Des monstres, si vous préférez. Ils ne s'approchaient pas du « Castor ». Nous les voyions sortir de leur ville de rêve, en longues processions, vêtus, hommes et femmes, vieillards et enfants, de bandelettes qui s'entrecroisaient tout autour de leur corps et qui les habillaient sans gêner leurs mouvements, laissant par place voir leur peau aux tons chauds du soleil. Ils venaient vers nous par une route droite, à pied, et puis coupaient à travers champs, des champs incultes dont ils devaient écarter les longues herbes, avec leurs mains, pour marcher. Ils s'arrêtaient toujours à cinquante mètres et se groupaient autour d'un des fanions laissés par l'Equipage II. Là, ils contemplaient avidement notre vitrine.

Vous ne savez pas, grand-mère, ce que c'est que les vitrines de l'espace. C'est un mot à nous, le terme officiel est POHC Nr 3. Aux débuts de notre Quête Sidérale, on découpait dans la coque des astronefs III, vers la base, un écran de verre dépoli sur lequel on projetait, de l'intérieur, des vues propres à montrer aux indigènes des planètes découvertes le spectacle de la civilisation humaine. C'est une façon commode d'entrer en contact, de dire : voici ce que nous sommes, à vous de nous apprendre qui vous êtes... Mais on s'aperçut que certains peuples ne comprennent pas l'image. Le Pattern of Human Civilisation Number Two fut conçu autrement : une partie de l'astronef était montée sur une scène de théâtre et des hommes et des femmes y jouaient leurs rôles, séparés de l'extérieur et de leurs spectateurs éventuels par une grande glace. Cela, quoique astucieux, n'alla pas mieux que le POHC Nr 1. Les techniciens ne réussissaient pas dans leurs compositions et il était impossible vraiment d'emmener des acteurs de métier. La place est mesurée, chez nous.

Le modèle actuel, par contre (en fait, je ne sais pas s'ils n'ont pas trouvé mieux depuis), grâce aux progrès de la cybernétique, a tourné la difficulté. Des humanoïdes automates font sans se lasser les gestes qui leur sont prescrits avec une approximation très suffisante pour tromper, au-delà de cinq ou six mètres.

Oui, nous sommes sortis tout de même, au bout de dix jours environ. Les Argiens semblaient intéressés par la vitrine et plusieurs fois, après la nuit tombée, ils allumèrent de grands feux de bois et dansèrent. Pour nous ? Des danses peu rythmées et sans musique, tantôt lentes, tantôt vives, sans lien apparent entre elles, et qui nous paraissaient drôles, tout d'abord, jusqu'à ce que nous en percions la valeur de message. Dan fut seul à suggérer que c'était là leur occupation principale et qu'ils nous montraient leur vitrine à leur tour. Il avait raison contre nous tous qui pensions à de simples divertissements. Ils riaient facilement et — personne ne sait encore pourquoi — le spectacle d'un humanoïde en train de fesser un bébé automate les amusait prodigieusement. Peut-être, j'y songe aujourd'hui, avaient-ils compris tout de suite que c'était un faux-semblant. Dans ce cas, évidemment, cela put leur paraître comique.

Leurs danses, expliquait Dan, sont une transposition de leur vie tout

entière. Il y avait quelque mystère là-dessous car notre capitaine, dont la culture chorégraphique était étonnante, s'avouait incapable de traduire les danses argiennes, bien qu'il en sentît et la valeur formelle et le poids d'information, de signification. Un hiatus, probablement, entre nos races trop hétérogènes.

Nous en avions oublié le problème capital de ce monde nouveau. Pourquoi les Equipages II n'avaient-ils trouvé que des cadavres décrépits sur Argos ? A notre tour, crispés par la peur d'être attaqués (Ne rien changer — Ne pas se battre — Ne pas perdre pied), nous allâmes par les rues, entrant dans les maisons, suivis et précédés, mais de loin, des Argiens soudain graves. Pas un corps sur les lits propres, la ville n'était que vie.

Dan en revenant nous dit que nous nous étions trompés de planète. Il dit cela en souriant, n'y croyant pas, mais nul ne comprenait. Au retour, une fille d'Argos m'avait frôlé et dérobé avec agilité le porte-mine qui dépassait de ma poche. J'en informai le capitaine, Dan tourna et retourna ce mince fait dans sa tête bourrée des connaissances les plus étendues. C'était notre seul contact avec le peuple d'Argos. Important par cela même. Mais il n'en put rien tirer, non plus qu'aucun des techniciens de l'Equipage. La fille avait pris le porte-mine parce que c'était un souvenir des Dieux. Tout le monde rit, sans que personne en eût vraiment envie.

Alors ? Moins d'un an et demi auparavant les Equipages II n'avaient trouvé que des morts sur Argos. Et nous étions entourés de vivants. Seize mois avant, où étaient-ils, ces êtres pleins d'exubérance dansant dans la nuit, dansant tout le jour, dansant quand ils n'avaient à s'occuper d'aucune besogne vitale. Mais leur danse était vitale, affirmait Dan. Et maintenant, où étaient les morts, les millions de morts dont les films nous avaient montré les visages rongés par le temps, les corps ratatinés par l'usure et les yeux à jamais vides de pensée ?

J'offris une idée saugrenue à notre capitaine. Pas tellement, au fond, grand-mère. On a vu pire au cours de nos expéditions. Une guerre avait peut-être ravagé cette planète et les vainqueurs dansaient autour des feux après avoir occupé la cité des vaincus. Dan me regardait. Et l'arme ? pas de ruine, aucune construction récente. L'arme ? Ou des gaz asphyxiants ou un rayon efficace, ce n'était pas ma partie. Mais Dan me rit au nez, montrant du doigt les êtres qui nous regardaient. Evidemment, grand-mère, ils n'avaient pas l'air bien belliqueux.

Est-ce qu'ils attendaient que nous abandonnions notre réserve ? On se forge aisément des idées, lorsqu'on prend contact avec des étrangers. Même d'homme à homme, sur la Terre je veux dire, il faut que s'établisse une certaine intimité pour que la méfiance tombe. La méfiance, c'est notre arme la meilleure, à nous qui ne sommes pas des bêtes. Leur instinct nous manque et faute de discerner l'ennemi de l'ami par avance, nous tenons tout à distance et attendons.

Nous attendions. Observant, voyageant en hélicos aux alentours, montant la Base en dehors de la ville et nous mêlant très lentement à la population, sans perdre pour autant notre réserve. Nous avions huit mois avant

qu'Argos, dans sa révolution orbitale, nous ramène au plus près de notre Ligne de retour.

J'ai revu la fille plusieurs fois. Elle me montrait, de loin, le porte-mine et souriait, puis dansait quelques pas étranges, toujours les mêmes avec quelques variantes. Le capitaine, souvent près de moi pour les besoins du service, interprétait cela comme un appel. Obscène, disait-il dans ses mauvais moments. Lascif, tout au moins. Une invite ? Et il riait d'un mauvais rire, plein de sous-entendus. J'en arrivai en quelques jours à trouver du charme à cette danse répetée, qui par sa répétition même m'atteignait comme un envoûtement. Mais céder, je ne le pensais pas.

Ils parlaient, entre eux, très peu. Les linguistes manquaient de bases, mais ils travaillaient à déchiffrer les rares inscriptions qui ornaient certains grands édifices au centre de la ville, à sa périphérie. Et lorsqu'on interpelait directement un Argien, il fuyait. « Ne rien changer », cette consigne stricte empêchait tout progrès. Il eût fallu, grognait Dan chaque jour, enlever un indigène et lui apprendre l'anglais. Un jeu d'enfant. Mais les Argiens se dérobaient habilement et il ne fallait rien changer.

C'est pourquoi le capitaine ne me quittait guère. Et c'est lui qui transmit aux linguistes le premier vocable argien qui me fut adressé. Après avoir dansé pour moi, un soir, près d'une vasque où retombait un jet d'eau transparent, la fille qui me poursuivait fit quelques pas dans notre direction, posa sur moi ses yeux et me dit : Vrrrâ... Cela tenait du rauquement doux d'une chatte, doux, très doux, venu de la gorge, un appel, une prière, et je ne sais ce qui me passa par la tête pour essayer de traduire. Bouleversé, directement atteint, car la danse est un art hermétique pour moi, si j'en ressens nettement la beauté je ne la comprends pas, ému au plus profond de moi, je m'avançai vers elle d'un pas, puis de deux. Elle ne bougeait pas, haletant, immobile comme la Velléda de Verlaine et quelques nuages, derrière elle, rouge-sang, l'auréolaient. J'allais tomber à genoux quand ses yeux à demi clos s'ouvrirent, grands, immenses, me fixèrent d'un air affolé. Elle secoua la tête et s'enfuit sans regarder derrière elle. J'étais là, brisé, scrutant dans l'ombre plus dense la direction qu'elle avait prise quand le capitaine me toucha le bras.

Je suis revenu à la fusée, grand-mère, comme une machine. En une seconde, j'avais appris Vrâ, la fille qui m'a dérobé mon âme et l'a gardée. Une algue légère, fraîche, qui ondule et vous enserre les chevilles, puis les jambes, et se hisse jusqu'à votre cœur et vous étreint, mortelle et bienfaisante. J'ai pensé, le lendemain matin, à Shambleau et aux légendes de l'espace. Ce n'était pas ça. Je n'avais jamais senti le mal, ni le danger. Cette emprise n'avait rien de maléfique, tout au contraire. La parapsychologie non plus n'avait rien à voir là-dedans. Cette fille que j'avais croisé vingt fois, qui m'avait souri vingt fois sans m'émouvoir à la vingt et unième fois m'aimait suffisamment pour que je l'aime et la comprenne. Mais raconter ça au capitaine qui avait fait don à ses linguistes du seul mot qu'elle avait attaché entre nous !...

Je n'ai pas pu, grand-mère, j'ai continué à vivre, à travailler, comme si Vrâ n'était qu'une fille comme toute les filles. Tout le monde a ri et

j'ai ri lâchement, avec tout le monde, je me suis moqué d'elle cent fois, j'ai fait des plaisanteries grossières sur mon stylo-mine et j'ai acquis une réputation imméritée. Pour mieux cacher que Vrâ était mienne à jamais et que le monde entier croulant je tuerais tout l'équipage pour la sauver, elle, et elle seule, avec la fusée, si la fusée ne pouvait emporter que Vrâ et moi.

La difficulté de se comprendre, ce n'est rien, grand-mère, lorsque les yeux parlent, et le corps et l'âme. Convaincants. Evidemment, traduire ce que l'on découvre ainsi en mots est impossible, c'est pourquoi le B. Q. S. n'a jamais utilisé l'amour. Ce que Vrâ et moi nous transmettions par le silence n'avait de valeur que pour nous deux. Ni message, ni information, mais communion jetant un pont sur un abîme que les linguistes des Trois mettraient des mois, des années à combler. Qu'importe ? Elle m'aimait et j'aurais avili l'univers pour l'atteindre.

J'ai cru quelque temps que je parvenais à tromper tout le monde, mais Dan, au moins, savait. Peut-être avait-il compris dès le début. Nous trichions tous deux, j'abordais d'autres filles que Vrâ, il n'était plus aussi souvent auprès de moi. Mais je voyais parfois, de loin, son regard s'appesantir sur moi, étrangement.

Je visitai la ville, Koll, de larges avenues bordées de maisons basses dont aucune ne dépassait un étage. Seuls les édifices que nous supposions publics s'élevaient en hauteur et seuls ils présentaient des ouvertures vers le nord. Le reste, les habitations, était orienté plein sud, toujours, construit comme on bâtissait sur Terre vers 2000, en larges panneaux mats de verre polarisé encastrés dans une armature métallique. Qui avait édifié cela, puisque les Argiens, visiblement, ne savaient que danser ? Ils dansaient en nous suivant dans les rues propres, déroulant par les jardins qui entouraient chaque maison leurs processions rythmiques, ils dansaient avant de se nourrir, dansaient après avoir mangé. Dormaient-ils ? Je ne le sus qu'un soir où, naturellement, comme on existe, j'oubliai de rentrer à la Base et passai la nuit chez Vrâ.

Je n'ai jamais aimé comme cette nuit-là, grand-mère, et vivrais-je mille ans je ne l'oublierais pas. Le feu qui brûlait sur Argos me dévorait, mais un corps comme celui de Vrâ était inépuisable pour un homme de la Terre. Rien ne nous séparait et ce qui n'est souvent qu'un simulacre m'anéantissait, j'ai vécu plus de vies et connu plus d'amours dans ses bras qu'il n'est permis. Mais je recommencerais, oh ! je recommencerais... Devrais-je être jeté dans l'espace en scaphandre, vivant, pour y connaître la folie du vide.

Dan m'a fait appeler le lendemain matin. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit, il dut m'interroger assez habilement pour découvrir ce qu'il ne savait pas encore. Quand je suis sorti de sa tente, grand-mère, il dictait une note selon laquelle, à son avis, les Argiens ne dormaient pas. Ce n'est pas une boutade, c'est ce que m'avait dit Vrâ.

Vers midi, j'appris que j'étais nommé chef d'un commando volant. J'avais ordre de partir le lendemain à l'aube, et de travail, assez pour m'éloigner de Koll trois mois au moins. Je ne me révoltai pas. Je n'accusai

pas le capitaine de machiavélisme. En vérité, l'ouvrage qu'il me confiait, j'étais seul à même d'en venir à bout. Et il fallait le commencer à ce moment précis.

J'aurais pu lutter, j'avais mieux en tête. Je partis, et Vrâ me rejoignit deux jours plus tard aux environs d'Yzan. Et elle me suivit de ville en ville un mois durant. Dan ne pouvait pas ne pas savoir. Trois fois, il vint à l'improviste s'enquérir de l'état des travaux qu'il m'avait confiés, il ne parla que du service et ne haussa même pas les sourcils en croisant Vrâ sur le seuil de ma tente. Il n'était pas idiot, grand-mère, notre capitaine. Il avait fait ce qu'il devait, me connaissant, et, me connaissant, il savait ne pas pouvoir insister plus. Peut-être ne comprendrez-vous pas ça ?

Vrâ, de jour en jour, était plus belle. Ou je l'idéalisais chaque jour plus, cela ne change rien. Il y avait en elle une vie telle que j'étais baigné de sa jeunesse. Je dormais à peine et le travail était tuant, j'aurais dû m'y épuiser, mais était-ce elle ? était-ce sa planète ? je ne sentais rien, ni lassitude, ni vieillissement. Par exception, sur Argos les années ne comptaient pas double. Ce n'était pas la pesanteur. Sur Kantor aussi j'avais pesé la moitié de mon poids. Etait-ce l'atmosphère ? Pour moi, seule Vrâ répondait de ma lucidité et de ma force.

Je ne pensais pas que dans moins de cinq mois je devrais quitter Argos. Je ne voulais rien envisager au-delà du jour que je tenais ferme en mes mains. Même nos nuits ne coulaient pas trop vite. Peut-être dois-je ça à mon tempérament ? je savais utiliser mes heures, les emplir de joie et n'en rien perdre. De ce côté-là, je n'ai pas de regret, grand-mère, j'ai pris tout ce que j'ai pu voler à ma garce de vie. Je n'ai jamais mêlé l'amertume au bonheur, je ne sais sans doute pas prévoir.

Notre neuvième halte a été Sikamhyal. Nous avions exploré un des sept continents. Des autres commandos nous venaient des nouvelles, rien de neuf, rien d'important, deux peuples seulement se partageaient Argos. Le « Castor » rapportait des photos décevantes d'un long voyage circumplanétaire. Rien qui expliquât les morts que l'Equipage II avait filmés, et rien les vivants heureux de vivre qui nous acceptaient passivement, sauf exception.

Notre hélico nous déposa devant les murs de Sikamhyal. La nuit était tombée depuis une heure et des feux illuminaient la ville. C'est la seule fois que nous entendîmes crier les Argiens. Une lamentation immense s'élevait des maisons scintillantes. Le vent léger nous apportait par vagues l'âcreté du bois qui se consumait sur les places et autour duquel dansaient les hommes et les femmes. Vrâ descendit après moi et demeura immobile un long moment, distante. Je la regardais. Ses yeux fixes reflétaient les flammes lointaines et une terreur sans borne semblait l'habiter. Je m'approchai d'elle pour la prendre dans mes bras. Autour de nous, indifférents, mes hommes montaient les tentes, une corvée partait vers le bois proche à la recherche d'un ruisseau qu'on entendait sauter de rocher en rocher.

Elle fit un pas vers moi, puis recula, indécise. Je l'enlaçai, mais elle ne répondit pas à mon étreinte, au contraire dénouant mes bras. Elle

murmura deux ou trois fois très doucement le mot qui nous liait : Vrrrâ...

Oui, je sais, grand-mère, vrrrâ, cela veut dire : amour, ou quelque chose d'approchant. Mais je l'appelle toujours Vrâ, lorsque je songe à elle, chaque nuit, et je m'éveille toujours en hurlant, hurlant ce nom que j'aurais voulu garder pour moi. Pour moi tout seul !

Je n'ai plus jamais retrouvé Vrâ, grand-mère, je ne l'ai jamais revue. Elle est partie sans pleurer, on ne pleure pas chez vous, mais on souffre tout de même. Et Vrâ souffrait. L'épouvante a dû l'étreindre au Seuil d'automne, n'est-ce-pas ? Elle savait ce que cela signifiait, moi je ne pouvais pas deviner. Ces cris et ces plaintes que le vent nous apportait en même temps que l'odeur de résine, elle en connaissait le sens. Elle est partie. Elle a fait quelques pas, lentement, me contournant, me dépassant, j'ai entendu des herbes se froisser sous ses pieds nus, j'étais là, hésitant, absurde et inutile, je discernais sa silhouette qui se profilait devant un feu lointain dont les flammes, soudain, se sont couchées. Puis elle a dansé pour moi, deux ou trois pas, lourds, chargés de peine, a agité la main vers moi et s'est dissoute dans l'obscurité. Comme cela, dissoute. J'ai voulu courir vers elle, brusquement je comprenais qu'elle me quittait pour toujours, mais la rafale est arrivée sur moi, m'apportant un « Vrrrâ » déformé, tremblant, reconnaissable à peine, et, aveuglé, battu, fouaillé par le vent aigre qui se déchaînait, j'ai dû rejoindre ma tente en rampant. Le Seuil d'Automne, Deuil d'Automne, avez-vous aussi cet à-peu-près, là-bas, loin, sur Argos ? Vrâ ne l'a-t-elle jamais employé ?

C'est cette image d'elle qui me hante, un peu inclinée vers moi mais reculant, mais s'éloignant, s'arrachant de moi comme une âme qui s'en va, une étrangère désormais. Elle, étrangère ?... Et celle du premier soir, quand elle s'est liée à moi, pour ma vie et au-delà, j'espère. Car je ne vis plus que de mes songes et quand je parle d'elle à ceux qui viennent m'écouter.

Je ne suis pas retourné à Koll. Le capitaine avait transféré notre première base en un endroit plus abrité, près d'Alaïa, sous les Monts d'Ambre, car les tempêtes qui se succédaient depuis la venue de l'automne ravageaient les camps les uns après les autres, du nord au sud et du sud au nord. Nous nous sommes regroupés sous les murs d'Alaïa, attendant que le beau temps revienne. Le beau temps. Il y a cent kilomètres d'Alaïa à Koll, grand-mère, n'est-ce-pas ?

Durant un mois la tempête a grondé sur Argos, ce devait être un phénomène naturel. Il expliquait les murs de lave qui enclosaient chaque ville et que nous avions cru des fortifications. Alaïa était fermée, nul n'en sortait, nul n'y entrait, pas de mouvement dans les rues, pas même de lumière la nuit. Nous avions dû nous terrer à mi-hauteur, dans les Monts d'Ambre, au fond de grottes qui nous préservaient du vent et d'où nous surplombions la plaine immense et la cité étalée à nos pieds. Rien n'eût pu résister à un tel ouragan, nos tentes moins que tout. Il nous avait coûté onze hommes, écrasés contre la muraille noire d'Alaïa par une rafale subite qui les avait enveloppés comme des feuilles mortes, et leurs corps y étaient restés collés depuis, certains à quatre mètres du sol.

C'est pour cela que sur Argos jamais les arbres ne couronnaient les collines.

Le vent a cessé soudainement un mois après. Il a longtemps encore hurlé dans nos oreilles, longtemps nos yeux ont épié les nuages épars pour prévoir, au moindre mouvement, le retour furieux de la tempête. Longtemps nous nous sommes aplatis au moindre souffle, mais cela n'est rien, les planètes dans le ciel fourmillent de périls infiniment plus graves. Et je n'avais cessé d'appeler Vrâ.

Alors je suis parti pour Koll, un soir, à pied, après l'appel. J'ai évité les villes, Alaïa d'abord, puis Skoum et Milla, et Thorn dont l'eau d'un fleuve, en débordant, avait comme chaque année fait une île, et Seblaya, la capitale. Des hélicos me recherchaient, cela m'a retardé dans ma marche, mais je n'ai croisé personne. Le troisième jour, à l'aube, j'ai franchi la porte ouest de Koll, auprès de laquelle s'abrite la maison de Vrâ. Tout était calme, dans la ville, et j'étouffais mes pas. Je ralentissais ma marche alors que j'aurais dû courir vers Vrâ pour l'étreindre plus tôt. Mais l'angoisse, soudain, m'avait saisi. Comme j'abordais l'allée sur laquelle s'ouvre sa chambre, j'entendis chanter. Pourquoi ne chantez-vous qu'en automne, grand-mère ? Est-ce que cela remplace vos danses d'été ? Et pourquoi vos chansons d'automne sont-elles si tristes ? Non, cela, je le sais maintenant. Est-ce que vous exprimez votre destin de façon différente lorsque changent les saisons ?... La voix qui fredonnait un air inconnu et poignant était cassée, comme une bande magnétique à demi effacée par le temps et l'usage. Je n'osais plus avancer, grand-mère, j'avais peur, les films des Equipages II défilaient sous mes yeux, s'imprimant sur la maison de Vrâ. Peut-on ressentir le malheur à l'avance ?

J'avais hâte de serrer Vrâ dans mes bras, et je suis resté plusieurs minutes immobile, à écouter la voix brisée qui s'élevait à quelques pas de moi, altérée par une brise légère, tantôt forte, tantôt presque imperceptible. Je n'osais pas. Et puis, j'ai franchi, traînant mon corps derrière moi comme un présage trop lourd, les cinq mètres qui me séparaient du coin, j'ai foulé l'herbe jaunie le long de la façade dont les vitres étaient relevées et je suis entré.

Une vieille femme me tournait le dos, une très vieille femme aux cheveux ternes qui s'éparpillaient en mèches sales sur sa tête. Elle achevait un ménage sommaire. Je n'ai pas cru, grand-mère, que c'était une servante, même si mon rapport au B. Q. S. l'a laissé penser. J'ai compris dès qu'entendant mon pas elle s'est redressée, la main appuyée sur ses reins, s'est retournée et m'a fixé sans paraître me voir, de ses yeux noirs qu'une taie éteignait. Elle est restée une seconde toute droite, en silence, et son corps s'est à nouveau voûté, affaissé, affalé, mais son regard ne quittait pas ma silhouette qui se découpait, pour elle, sur le ciel. Il y avait comme un reproche dans son attitude...

J'ai agi, grand-mère, comme un homme de la Terre pour qui la violence arrange tout, comme un enfant à qui on ôte son jouet, comme un salaud, grand-mère, j'ai saisi la vieille par l'épaule, d'une main, je me suis mis à la gifler, à toute volée, en criant des injures. Ce n'était pas

Vrâ, ce ne pouvait pas être Vrâ ainsi avilie en un mois ! Je le lui jetais à la figure à chaque gifle et sa tête ballait de droite à gauche et de gauche à droite, sous mes coups de forcené. J'étais fou, grand-mère, de douleur, de rage et d'impuissance ! J'aurais piétiné le sol, frappé les murs du poing s'ils s'étaient trouvés plus proches qu'elle. Elle ne gémissait pas, mais à la fin, elle a mis son coude devant sa figure pour se protéger et je l'ai jetée, comme un sac, sur le lit qu'elle venait de recouvrir. Et j'ai pleuré, enfin, à gros sanglots qui me heurtaient le cœur de leurs vagues de pierre. J'ai creusé mes yeux de mes deux poings fermés, j'ai enfoncé mes poings dans mes deux yeux comme des armes. Ne plus voir...

Dan m'a retrouvé là, deux heures plus tard, assis par terre, les yeux secs. Je n'avais pas bougé. Elle était étendue sur le lit, immobile, attendant. Son visage était bleui sous la violence de mes coups. Quand ils m'ont emporté vers la Base, elle a essayé de dire « Vrrrâ », très doucement, comme au premier soir, comme au dernier soir. J'ai fait celui qui n'entend pas, mais je l'avais entendue.

Dix jours plus tard, Dan envoyait mon rapport à la Terre et je recevais un privilège galactique. J'avais revu Vrâ la veille et je m'étais assis près d'elle qui me fixait, ses yeux morts appuyés sur les miens. Elle m'avait ouvert la porte en s'aidant d'une canne qui ressemblait à la vôtre. Je suis resté cinq minutes avec elle, sans m'apitoyer sur moi, et sans gémir, comme un gosse à qui l'on vient de dire qu'il est trop grand pour pleurer désormais. Elle commençait à perdre, l'une après l'autre, ses dents. C'était naturel chez eux, ils se flétrissaient et mouraient en hiver pour renaître au printemps, ils mouraient chaque année et ne vivaient que deux saisons sur quatre, mais je ne pus supporter cela. Elle agaçait sa machoire branlante d'un doigt décharné tout en me regardant. Sans sourire, sans expression, sans regret apparent. Elle ne cessait de chantonner un air lancinant, toujours le même, l'air du Seuil d'Hiver qui ne se chante, comme l'air du Seuil d'Automne, que parce qu'ils n'ont plus la force de danser. Je me suis levé soudainement lorsque, cessant de chanter une seconde, elle a retiré tout naturellement de sa bouche flétrie une canine noircie et l'a jetée par la fenêtre. Et je suis parti sans regarder derrière moi.

Un tel délabrement... Je suis resté, quand même, sur Argos, pour réparer, pour essayer de réparer, pour regagner, non l'estime de Vrâ qui était bien au-delà de cela et aurait oublié au printemps ma brutalité, mais la mienne. Pour me sentir un peu plus propre, j'ai juré de soigner Vrâ durant la fin de l'automne et l'hiver. Comme si, durant des millénaires, les Argiens m'avaient attendu pour franchir leurs hivers sans dommage. Ils avaient leurs serres, quand le temps venait ils s'allongeaient et s'éteignaient. Je les ai vus mourir, l'un après l'autre, Vrâ aussi, Vrâ qui paraissait cent ans et ne mangeait plus rien depuis un mois. Et je me suis retrouvé seul sur une planète déserte, une immense nécropole que n'égayait même pas le croassement des corbeaux. Il n'y a pas de silence ailleurs que sur Argos pendant l'hiver, grand-mère, j'ai cru sombrer dix fois, et quand l'Equipage IV est arrivé, j'ai su qu'il n'y avait que quinze

jours que le « Castor » était parti sans moi. J'ai travaillé comme un dément jusqu'au printemps avec l'Equipe IV, mais je n'ai pas revu Vrâ.

Je voulais attendre son réveil, il me semblait qu'alors j'oublierais tout, mais j'aurais toujours vu sous son corps admirable et dans ses yeux la décrépitude et le vide qui allaient venir, revenir, revenir... Je n'ai pas pu. Je n'ai pas pu. Oui, grand-mère, elle vous ressemblait un peu. Elle avait les yeux profonds, mais pas ternis comme les vôtres, lumineux bien au contraire, et si vous aviez vos dents, elles seraient peut-être comme les siennes, éclatantes de jeunesse. Dites, est-ce que vous allez rajeunir dans trois mois ?

Si je ne l'avais pas vue morte de mes yeux, je l'attendrais encore. Mais ce n'est pas possible, elle était si vieille, vieille, vieille. Elle franchirait bien cent années-lumière pour me voir, je le sais. Pourquoi pleurez-vous, grand-mère, les Argiens ne pleurent pas... Non, non, ne partez pas, je veux vous parler d'elle encore, ici ils ne m'écoutent pas, ils se moquent de moi, parce que les machines leur ont dit que je ne suis plus bon à rien, ne partez pas, grand-mère, dites-lui que je l'aime toujours, non ! non ! ne partez pas grand-mère, grand-mère ! GRAND-MÈRE !...



Le Nouveau Père Noël

(*The New Father Christmas*)

par BRIAN W. ALDISS

Brian Aldiss, dont un roman va paraître prochainement chez Denoël, est une des plus brillantes révélations récentes de la science-fiction. Nous sommes les premiers à citer son nom en France. Son conte de Noël des temps futurs, que vous lirez ci-dessous, est un épisode à la fois frappant, comique et terrible.



La vieille Roberta prit la pendule sur l'étagère et la posa sur la plaque chauffante. Puis elle essaya de remonter sa bouilloire. La pendule était sur le point de bouillir quand Roberta se rendit compte de sa distraction. Etouffant un cri d'angoisse — il ne fallait pas réveiller Robin — elle saisit la pendule avec un chiffon et la laissa tomber sur la table. L'instrument émettait un tic-tac furieux et la femme le regarda. Elle remontait sa pendule chaque matin au réveil. Pourtant, cela faisait des mois qu'elle avait négligé d'en consulter le cadran. Celui-ci indiquait sept heures et demie — et aussi que c'était Noël, le Noël de l'an 2388.

— « Oh ! mon Dieu ! Déjà Noël ! Si tôt après le Carême, » s'exclama-t-elle.

Elle ne réalisait même pas qu'on était en 2388. Il y avait si longtemps que Robin et elle habitaient l'usine ! La pensée de Noël la rendait toute frémissante ; elle adorait les surprises — mais c'était en même temps une pensée qui l'effrayait : elle évoquait le Nouveau Père Noël et c'était là quelque chose à quoi mieux valait ne pas trop songer. Il avait la réputation de faire sa ronde le matin de Noël.

« Il faut que je prévienne Robin. » Mais le pauvre Robin était bien irascible depuis quelque temps ; brusquement confronté à la nouvelle, il y avait bien des chances pour qu'il pique encore une crise de rage. Seulement, comme Roberta était incapable de conserver une information par devers soi, elle n'avait plus qu'à descendre pour mettre les vagabonds au courant. En dehors de Robin, il n'y avait que les vagabonds.

Elle posa la bouilloire sur le feu et, frêle souris quittant son trou embaumant la pâtisserie, elle sortit de son logis. Ils vivaient tout en haut de l'usine et le domicile illégal des vagabonds se trouvait tout en bas de celle-ci. Sur la pointe des pieds, Roberta entreprit de descendre les escaliers d'acier sans fin.

L'usine était pleine de bruits, ceux que Robin appelait « les bruits silencieux », qui ne cessaient de jour ni de nuit, auxquels les deux humains avaient depuis longtemps cessé de prêter attention et qui continueraient à

résonner lorsqu'ils seraient devenus l'un et l'autre incapables d'entendre quoi que ce fût. Les machines, ce matin-là, étaient aussi vrombissantes que si ce n'était pas Noël. Roberta repéra les deux qu'elle détestait tout spécialement : celle qui allait et venait comme une navette en enfournant un fil métallique incroyablement fin dans des boîtes incroyablement petites ; celle qui s'agitait comme si elle luttait contre un invisible adversaire sans apparemment produire le moindre objet.

La vieille dame passa devant les deux machines avec circonspection et s'enfonça vers le sous-sol.

A peine eut-elle toqué à la porte grise qu'elle entendit les trois vagabonds se précipiter et peser de toute leur force contre le panneau, à grand renfort d'interjections rauques.

Roberta ne savait pas crier. Elle attendit. Le silence revenu, elle dit, le plus fort qu'elle put : « Ce n'est que moi, les garçons ! »

Quelques chuchotements, une brève attente. La porte s'entrebâilla en grinçant, puis s'ouvrit largement sur trois individus d'aspect misérable qui tendaient vers la nouvelle venue un visage grimaçant d'angoisse : Jerry, l'ex-écrivain, Tony et Cradingue. Ces deux-là n'avaient jamais été, ne seraient jamais que des clochards. Jerry, qui avait la quarantaine, était le plus jeune ; il avait la perspective d'une moitié d'existence à tirer encore. Tony avait cinquante-cinq ans et Cradingue des boutons de sueur.

— « On croyait que c'était l'Affreux Balayeur, » s'écria Tony.

Tous les matins, l'Affreux Balayeur parcourait l'usine d'un bout à l'autre. Et, tous les matins, les vagabonds devaient se barricader dans leur logis afin que le Balayeur ne les précipitât pas dans le vide-ordures, eux et leurs hardes hétéroclites.

— « Entrez donc et excusez le fouillis, » proposa Jerry.

Roberta entra, s'assit sur une caisse. Le trajet l'avait fatiguée. Elle se sentait mal à l'aise car elle soupçonnait les vagabonds d'introduire parfois des femmes dans leur taudis. Et puis, ces pantalons accrochés dans un coin...

— « J'avais quelque chose à vous dire. » Poliment, le trio attendit la suite avec toutes les marques de la curiosité. Jerry se curait les ongles à l'aide d'un petit clou. « Seulement, » avoua Roberta, « j'ai oublié quoi. »

Un triple et profond soupir de soulagement accueillit ces paroles : les vagabonds se méfiaient de tout ce qui risquait de compromettre leur tranquillité. Tony, du coup, devint loquace :

— « C'est Noël, » dit-il avec un regard circulaire et furtif.

— « Vraiment ! » s'exclama Roberta. « Si tôt après le Carême ? »

— « Permettez-nous de vous souhaiter un Noël sans accident et une année sans persécution, » lança Jerry.

Ces vœux courtois réveillèrent les frayeurs assoupies de Roberta, qui dévisagea ses interlocuteurs :

— « Vous... vous ne croyez pas au Nouveau Père Noël, n'est-ce pas ? »

Aucun ne répondit. Mais les joues de Cradingue prirent la teinte du citron. Elle comprit qu'ils y croyaient. Et elle aussi y croyait.

— « Pourquoi ne viendriez-vous pas fêter cela à l'appartement ? »

suggéra Roberta. « Après tout, il n'y a rien à craindre quand on est en compagnie. »

— « Je ne peux pas traverser l'usine, » murmura Cradingue. « Les machines aggravent mon eczéma. C'est une sorte d'allergie. »

— « Ça ne fait rien, » lança Jerry. « On ne refuse pas une invitation aussi aimable. »

Tel un quatuor de rats maladroits, tous quatre grimpèrent l'escalier, plongèrent au cœur de l'usine trépidante où les machines faisaient mine d'ignorer leur présence.

Le chaos régnait en maître dans l'appartement. La bouilloire avait débordé et Robin appelait au secours d'une faible voix aiguë. Officiellement cloué au lit mais pouvant quand même se lever si la situation l'exigeait, il se tenait dans l'encadrement de la porte. Roberta dut s'occuper de sa bouilloire avant de songer à le calmer.

— « Et pourquoi as-tu ramené ces individus ? » demanda Robin dans un soupir caverneux.

— « Parce que ce sont nos amis, » répondit-elle tout en luttant pour le remettre au lit.

— « Ce ne sont pas les miens ! »

Il cherchait avec tant d'intensité une injure dont elle ne se remettrait pas qu'il en frissonnait. Mais il ne trouva rien. Toutefois, cet effort le laissa sans force et furibond. Devoir dépendre d'elle ! C'était épouvantable ! Gardien de la gigantesque usine, il lui incombait de veiller à ce qu'aucun indésirable n'y pénétrât. Seulement, de la façon dont les choses se présentaient maintenant, avec sa femme qui prenait leur parti, comment empêcher les vagabonds de s'introduire dans la fabrique ? La vie était franchement exaspérante !

— « Nous sommes venus vous souhaiter un Noël dans la sécurité, Mr. Proctor, » annonça Jerry, se glissant dans la chambre sur les talons de ses compagnons.

— « Noël... et j'ai mon eczéma, » grogna Cradingue.

— « Ce n'est pas Noël, » geignit Robin, tandis que Roberta rabattait les couvertures sur ses jambes. « Vous dites cela rien que pour m'embêter. » Ah ! s'ils s'étaient rendu compte du flot de rage qui courait, comme une épidémie, dans le sang du vieux ! S'ils avaient pu deviner !

Mais à cet instant précis, le couvercle du collecteur postal claqua, catapultant une enveloppe qui atterrit au milieu de la chambre. Robin l'arracha des mains de Roberta et l'ouvrit de ses doigts tremblants. Elle contenait une carte de Noël expédiée par le Ministre des Usines Automatiques.

— « Cela prouve bien qu'il y a encore des personnes en vie dans le monde, » dit Robin. Les crétins qui l'entouraient n'étaient pas gens de suffisamment d'importance pour recevoir des cartes de Noël.

Roberta approcha son regard myope de la signature ministérielle.

— « C'est un cachet qui a été tamponné. Cela ne prouve rien. »

Cette fois, Robin était fou de rage. Se faire contredire en présence de cette racaille ! Autre chose encore contribuait à l'indisposer : depuis le

précédent Noël, de nombreuses rides nouvelles creusaient les joues de Roberta.

Il ne s'en préparait pas moins à l'étriller quand ses yeux se posèrent sur le libellé de l'enveloppe : « *Robin Proctor, U. A. X* 10. »

Il protesta à haute voix :

— « Mais, ce n'est pas la X 10 ! C'est la S C 541 ! »

— « Peut-être vivons-nous depuis trente-cinq ans dans la mauvaise usine, » suggéra Roberta. « Quelle importance ? »

Une question tellement absurde que le vieillard en fit voler ses couvertures.

— « Eh bien, va donc t'en assurer, espèce de vieille sotte, » jeta-t-il d'une voix stridente. « Le matricule de l'usine est gravé au-dessus de la trappe d'évacuation des produits finis. Va-t-en voir ce qui y est écrit. Si ce n'est pas S C 541, il ne nous restera plus qu'à partir sans délai. Dépêche-toi. »

— « Je vous accompagne, » dit Jerry à la vieille dame.

— « Accompagnez-la tous. Je ne tiens pas à ce que vous restiez près de moi. Vous seriez capables de m'assassiner dans mon lit ! »

Sans s'étonner outre mesure de ce changement de programme (pourtant, Tony dédia un regard nostalgique à la théière vide en passant devant elle), le trio, suivant Roberta, retrouva les étages bourdonnant d'activité. Une chaîne sans fin transportait la production des machines vers la trappe d'évacuation ; là, les articles finis étaient chargés à bord des véhicules qui, à cet effet, attendaient dehors.

— « Je ne me sens pas à mon aise ici, » murmura Roberta d'un ton mal assuré. « Un simple coup d'œil à l'extérieur aggrave mon agoraphobie. »

Néanmoins, elle examina la plaque indicatrice que lui avait décrite Robin. Sur l'écriteau qui surplombait l'ouverture on pouvait lire : « X 10 ».

— « Jamais Robin ne me croira, » gémit-elle.

— « Pour moi, » rétorqua paisiblement Jerry, « pour moi, l'usine s'est débaptisée. Elle est même bien capable d'avoir changé sa production par la même occasion. Après tout, personne n'est là pour la contrôler et elle peut faire ce qui lui plaît. A-t-elle toujours fabriqué ces œufs ? »

Silencieusement, tous les quatre contemplaient les rangées d'œufs qui défilaient sans trêve sous leurs yeux. Les pièces, lisses, de la taille d'un œuf d'autruche, surgissaient à l'air libre ; des robots les empilaient dans les camions qui, une fois remplis, démarraient.

— « Je n'ai encore jamais entendu parler d'une usine pondeuse, » ricana Cradingue en se grattant l'épaule. « A présent, allons-nous-en avant que l'Affreux Balayeur ne nous attrape. »

Lentement, ils revinrent vers les escaliers qui n'en finissaient plus.

— Je croyais qu'elle fabriquait des postes de télévision, » dit Roberta en cours de route.

— « S'il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus besoin de télévision, » répondit Jerry avec un air sombre.

— « Je ne me rappelle pas avec précision... »

Robin, lorsqu'on lui eut rendu compte de l'expédition, se tortilla dans

son lit, malade de colère, menaçant ses interlocuteurs de descendre en personne identifier l'usine. Une seule chose le retint de passer à l'action : sa théorie personnelle en vertu de laquelle l'usine était tout simplement une hallucination née dans l'esprit de son épouse.

— « Quant à ces *œufs*... » commença-t-il en bredouillant.

Jerry en sortit un de sa poche et le posa sur le plancher. Dans le silence qui suivit son geste, tous purent entendre le tic-tac qu'émettait l'objet.

— « Vous n'auriez pas dû faire cela, Jerry, » gronda le vieux. « C'est... c'est une immixtion dans mes prérogatives. »

L'ex-romancier était le centre de tous les regards. Le plus effrayant était que nul ne savait vraiment pourquoi ils avaient si peur.

— « Je l'ai apporté parce que j'ai pensé que pour Noël l'usine devait nous faire un cadeau. » Jerry avait parlé comme dans un rêve. Il s'accroupit en tailleur afin de mieux observer l'œuf. « Il y a de cela bien longtemps, voyez-vous — c'était même avant que les machines eussent déclaré que les auteurs de ma sorte étaient superfétatoires — j'ai fait la connaissance d'un vieux robot-écrivain. Si vieux qu'il était bon pour la ferraille. Mais il m'a appris une ou deux choses. Entre autres que, puisque les machines avaient pris en charge les tâches incombant aux humains, elles avaient du même coup hérité les mythes des hommes. Evidemment, ces mythes, elles les avaient adaptés à leurs propres croyances. Mais il me semble que l'idée de nous offrir un présent pour Noël ne serait pas pour leur déplaire. »

Cradingue lui lança une bourrade qui l'envoya rouler les quatre fers en l'air.

— « Tiens ! Voilà tout ce qu'elle mérite, ton idée ! Tu es complètement cinglé, mon vieux Jerry ! Elles vont s'amener pour récupérer leur œuf ! Qu'est-ce qu'on va faire ? »

— « Un peu de thé ? » proposa Roberta avec enjouement.

Le ridicule de cette suggestion fit sortir Robin de ses gonds. Il hurla d'une voix perçante :

— « Allez me remettre cet œuf à sa place, vous autres. C'est du vol, voilà tout, et je ne tiens pas à en être responsable ! Et puis, je veux que vous déguerpissiez : pas de vagabonds dans l'usine ! »

Cradingue et Tony échangèrent un regard désespéré.

— « Mais où voulez-vous que nous allions ? » s'écria le second.

Jerry, qui s'était confortablement installé par terre, intervint sans lever les yeux :

— « Je ne voudrais pas vous effrayer, Mr. Proctor, mais si vous faites des imprudences, le Nouveau Père Noël viendra vous rendre visite. Ce vieux mythe est justement l'un de ceux que les machines nous ont empruntés et qu'elles ont transformé. Le Nouveau Père Noël est tout en métal et en verre et, au lieu de laisser des jouets neufs, il emporte les vieilles gens et les vieilles machines. »

Roberta qui tendait l'oreille vers la porte devint pâle comme un linge :

— « C'est peut-être à cause de cela que le monde s'est tellement dépeuplé récemment. Je vais vous faire un peu de thé. »

Sous l'empire de la violente indignation qui l'avait envahi, Robin était

parvenu à s'extraire de sa couche et, comme il approchait, en vacillant, de Jerry, l'œuf s'ouvrit.

Il se sectionna par le milieu, nettement, et chacune des deux moitiés se révéla bourrée de mécanismes. Quatre minuscules personnages affairés sautèrent sur le sol et, sans attendre se mirent à s'agiter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils avaient soudé la coquille en un double dôme à l'aide d'infimes chalumeaux. Des chocs de marteau résonnaient sous ces petites coupoles.

— « Mais c'est qu'ils vont installer une nouvelle usine ici, ces malpolis ! » s'exclama Roberta en lançant sa bouilloire contre un dôme qui n'en fut même pas égratigné. Mais à peine avait-elle accompli ce geste qu'un frêle grésillement emplit la pièce.

— « Seigneur, » jeta Jerry, « ils appellent au secours ! Ils ont la radio ! Il faut se sauver immédiatement ! »

Ils s'enfuirent avec Robin qui hoquetait de rage mais, au milieu de l'escalier, ils tombèrent sur le Nouveau Père Noël qui les emporta.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



■ *Science-fiction et mathématiques.*

Les éditions Simon et Schuster, de New York, viennent de publier sous le titre *« Fantasia mathematica »* la première anthologie de science-fiction basée sur les mathématiques. On y retrouve bien entendu la classique nouvelle de Clarke, *« Supériorité écrasante, »* parue dans le n° 3 de « Fiction » et qui fait maintenant partie de l'enseignement aux Etats-Unis. On y trouve également la nouvelle de Martin Gardner sur la topologie : *« L'homme non latéral »* (« Fiction » n° 42), ainsi que des textes en prose de Platon, James Branch Cabell, Carel Capek, H. G. Wells, etc. L'anthologie contient également la classique nouvelle de A. J. Deutsch, *« Un métro appelé Moëbius, »* qui raconte l'histoire d'un train de métro disparaissant dans une autre dimension par suite d'un piège topologique. Le volume contient également des poèmes d'Edgar Poe, Lewis Carroll et A. E. Housman. Espérons que le même éditeur en fera autant pour la science-fiction basée sur la physique, la chimie, la biologie, etc.

Le rescapé

(*Rescue*)

par G. C. EDMONDSON

Le réalisme a sa place, même dans un récit de colonisation interplanétaire. L'occupation de la planète Mars ne se déroulera peut-être pas de la façon qu'on se représente naïvement. A la place des héros des bandes dessinées et de la science-fiction populaire, on trouvera peut-être des personnages comme Jason, l'étrange solitaire qui est le personnage principal de ce nouveau récit de G. C. Edmondson (1).

QUAND l'explosion se produisit, Jason ne s'affola pas. Pour lui comme pour les autres mineurs, c'était un risque normal du métier. La plus grande partie de la colonie se trouvait sous terre à ce moment-là. Ceux qui étaient à la surface unirent leurs efforts pour dégager leurs compagnons prisonniers jusqu'au moment où, estimant que tout l'oxygène, en sous-sol, devait être épuisé, ils cessèrent de creuser. Il est indifférent à des cadavres d'être enterrés en tel ou tel endroit de Mars. Mais Jason ne se résignait pas à faire un cadavre.

Jason était de ces hommes grands, massifs, qui dès leur jeunesse paraissent bâtis pour l'éternité. Contrairement à la plupart des mineurs que seul l'attrait de l'aventure avait amenés là, lui n'avait eu en vue que l'argent. Avec assez d'argent, il pourrait continuer à suivre la voie solitaire et sans but que la vie lui avait tracée depuis le jour où il avait perdu sa femme et son fils unique dans un accident sur la Terre. Même avant cela, il n'avait jamais été très loquace. Les autres mineurs l'estimaient, mais ils ne comprenaient pas bien le caractère taciturne de ce conducteur de convois souterrains.

L'explosion portait le coup de grâce à la Compagnie. La première expédition martienne avait connu au retour un accueil plus triomphal que Christophe Colomb lui-même. Peu de personnes avaient été capables de déduire, à la lecture des innombrables récits plus ou moins romancés publiés à l'époque, qu'elle avait été un fiasco. Mars ne valait pas la peine d'être explorée. La seconde expédition avait pris le départ au faîte d'une vague de sentimentalité populaire adroitement stimulée par le directeur d'une chaîne de journaux. Qu'importait à celui-ci qu'un autre million de dollars sorti de la poche des contribuables s'envolât en fumée ? Cela ne lui coûtait rien et faisait vendre les journaux.

La seconde expédition découvrit un dépôt radioactif de valeur douteuse.

(1) Nouvelles déjà parues du même auteur dans « Fiction » : « *La fin d'une civilisation* » (n° 43) ; « *L'Inferlabo* » (n° 54) ; « *Renaissance* » (n° 55).

Un magnat de Wall Street fonda pour l'exploiter une compagnie véreuse et c'est ainsi que la mine avait été ouverte. Depuis cinq ans, elle connaissait une existence précaire, la production de carburants métalliques payant à peine le coût colossal de l'équipement nécessaire.

L'air en surface était pauvre en oxygène et trop peu dense pour pouvoir être comprimé pratiquement. Sans les énormes poches de gaz que la faible pesanteur avait formées avec une prodigalité inconnue sur la Terre, l'entreprise minière eût depuis longtemps fait faillite.

Albert Jason savait tout cela inconsciemment, mais il n'y pensait pas au moment de l'explosion. Il remorquait une file de wagonnets dans le tunnel « A » du côté ouest de la colline. Le regain d'activité qui se manifestait à chaque opposition avait laissé une petite montagne d'approvisionnements sur le terrain d'arrivée. Le dernier vaisseau interplanétaire de la saison était encore en cours de déchargement et Jason avait hâte d'en mettre la cargaison à l'abri en sous-sol avant qu'une tempête de sable vînt compliquer la tâche.

Quand la première onde de choc arrosa la cabine pressurisée de son tracteur d'une mitraille de graviers, il mit machinalement son masque respiratoire. Les deuxième, troisième et quatrième ondes de choc passèrent dans le tunnel « A » en une succession de rapides secousses, mais Jason ne les sentit pas. Quand il reprit ses sens, il avait un terrible mal de tête et les chenilles du tracteur renversé continuaient de tourner comme si elles cherchaient une prise dans l'air poussiéreux du tunnel.

Encore étourdi, il coupa les gaz et s'assit sur le plafond de la cabine. La poussière réduisait la visibilité et, dans le silence tombé soudain une fois le moteur arrêté, il guetta la chute des pierres. Il y eut un craquement sinistre lorsqu'un roc de la taille d'une petite maison heurta le tracteur de biais et poursuivit son chemin avec le mouvement lent particulier aux objets soumis à la pesanteur martienne. Jason attendit quelques minutes, mais rien d'autre ne survint. La cabine était toujours pressurisée. Il explora au radar l'espace alentour et découvrit qu'il était bloqué dans les deux sens. Impossible de prévoir quel effet le moindre mouvement aurait sur l'équilibre précaire dans le tunnel. Il décida d'attendre.

La mine était pourvue d'appareils pour l'analyse des phénomènes géologiques et il y avait des provisions de nourriture, d'eau et d'air dans les wagons bosselés. On le tirerait de là en moins d'une semaine. En attendant, les accumulateurs fonctionneraient mieux s'ils étaient dans la position verticale. Après un coup d'œil à sa couchette renversée, Jason décida qu'il en serait de même pour lui. Il passa les jambes hors du tracteur et opéra un rétablissement comme un scarabée agile. Il écouta avec anxiété, craignant les chutes de rocs, mais rien ne se produisit.



Six hommes se tenaient à l'entrée du tunnel « B ». L'un était le pilote de la dernière fusée.

— « Notre retour ne sera pas précisément triomphal, » dit-il d'un ton lugubre.

— « Non. Nous rembarquons à cinq sur cinquante, » dit un des mineurs. « Ce n'est pas moi qui regretterai le séjour. Que dit la radio ? »

— « La Compagnie jette l'éponge. Nous toucherons une prime de licenciement, » répondit un autre. « Leurs familles recevront en totalité les sommes prévues par leurs contrats, » ajouta-t-il avec un geste pour désigner le tunnel aux orifices bloqués.

— « Dans ces conditions, il est inutile de moisir ici plus longtemps, » dit le pilote. « Déjà huit jours de passés depuis l'opposition. »

Un mineur enleva les cristaux et le bloc d'alimentation de l'émetteur à ondes micrométriques.

— « C'est les seules choses assez légères pour valoir le transport, » expliqua-t-il.

Ils emplirent de petits sacs d'affaires personnelles et montèrent dans un tracteur pour contourner la colline jusqu'au tunnel « A » où la fusée attendait. Aucun d'eux ne jeta un regard en arrière.

*
* *

Le départ de la fusée provoqua de nouveau une lente cascade de pierres sur le tracteur de Jason, mais celui-ci dormait et n'entendit rien. L'air se viciait peu à peu pendant son sommeil et c'est le cerveau embrumé qu'il régla la production d'oxygène sans y apporter tout le soin désirable. Il mit presque une semaine avant de se rendre compte d'où provenait son malaise et prit alors une pilule de benzédrine. Quand l'air se renouvela dans les proportions normales, il se mit à envisager la situation.

Il n'était pas sûr de l'heure. C'était un des petits inconvénients de la vie sur Mars. Il avait modifié sa montre-calendrier en la munissant d'un ressort légèrement plus long et en poussant l'index de réglage jusqu'à la butée « retard », mais elle fonctionnait avec une précision approximative. Le radar et les enregistrements sismographiques ne révélaient pas de signes d'activité. Il attendit encore une journée, puis, surveillant la voûte il se mit à creuser.

Se creuser un chemin n'était pas un travail si facile qu'il paraissait. Il dut d'abord passer la file des dix-huit wagonnets culbutés au-dessus, au-dessous et autour du tracteur avant d'arriver à pied d'œuvre devant la face de l'éboulement. Il mit une journée à dégager un espace suffisant pour cela. Il regrettait de n'avoir pas été en train de conduire une excavatrice quand l'explosion l'avait surpris. Comme tous les véhicules martiens, le tracteur remorquant les approvisionnements était muni à l'avant d'outils de déblaiement, mais ceux-ci n'étaient pas conçus pour de gros travaux ; ils servaient surtout après les tempêtes de sable.

Le tunnel « A » avait une longueur totale de mille mètres. Au moment de l'explosion, Jason était à peu près aux deux tiers du chemin. Le radar et le sismographe ne pouvaient indiquer sur quelle longueur le tunnel était bloqué. A supposer le pire, il lui faudrait creuser à travers six cents mètres d'éboulis. Il se mit au travail, espérant que le tracteur résisterait jusqu'à ce qu'il fût parvenu au bout.

Au bout de deux jours, alors qu'il avait fait cent mètres, il atteignit une partie libre. Le tracteur s'élança de toute sa vitesse de dix kilomètres à l'heure jusqu'à moins de cent mètres de l'entrée du tunnel. A cet endroit de nouveau obstrué, Jason évalua la capacité d'air de la cabine du tracteur par rapport à la distance qui lui restait à creuser et retourna chercher ses wagonnets abandonnés. Il lui fallut encore une journée avant que son train d'approvisionnement fût aligné en bon ordre derrière lui. Ainsi paré, il se remit à creuser. Au bout d'une demi-heure, il aperçut devant lui un faible effet de contre-jour.

Une autre demi-heure lui fut nécessaire pour arriver à la « Bulle », la poche d'air où était établi le campement, à l'entrée du tunnel « B ». Il remarqua l'absence de fusées sur le terrain de départ, mais cela lui parut normal ; la saison se terminait lorsqu'il avait été enseveli. La première surprise désagréable vint quand il ouvrit le sas de la Bulle et constata que celle-ci était déserte.

Jason resta un instant figé sur place, puis il se dit que tout le monde devait être dans la mine au moment de l'explosion, et que celle-ci avait dû se produire juste après le départ de la fusée de ravitaillement. Sinon, l'équipage aurait tenté de les secourir. Cela semblait du moins logique. Il se prit à réfléchir. La période d'opposition était passée ; il était donc bloqué là pour une année terrestre ou à peu près, jusqu'à la prochaine opposition. Il entreprit de ranger dans la Bulle son stock de denrées et d'équipement. Une année de ravitaillement pour les cinquante hommes que comptait la colonie, cela en faisait cinquante pour un seul homme.

*
* *

Le premier mois, le travail ne manqua pas. L'hiver n'allait pas tarder à faire son apparition dans cet hémisphère et, sur Mars, il fallait s'y préparer avec un soin tout autre que dans le Wisconsin. Jason pensa brièvement à sa ferme solitaire, sur la Terre, mais il était trop occupé pour se laisser envahir par une nostalgie morbide.

Tout fut rangé en temps voulu. Il vérifia le dôme pour en déceler les fuites et renforça deux endroits douteux où les tempêtes de sable avaient érodé la matière plastique. L'usure était faible. Mis à part les météores — dont les probabilités de chute étaient à peine plus élevées que sur la Terre — il ne courait pas de danger.

Au cours de l'hiver martien, il s'occupa de choses moins urgentes. Jusque-là, il avait jugé presque inconvenant de faire l'inventaire des cabines de ses compagnons. Maintenant, il pouvait commencer à mettre leurs affaires en ordre pour le jour où la fusée arriverait. Quarante-cinq habitacles étaient tels que leurs occupants les avaient laissés pour aller passer douze heures dans la mine. Quant aux cinq autres, il était visible, d'après les objets manquants, que les hommes les avaient quittés en hâte.

Une nouvelle idée lui vint, lui causant des picotements dans la nuque et les épaules. Ses soupçons se vérifièrent quand il vit que l'émetteur à ondes micrométriques était dépourvu de cristaux et de batterie. Il fouilla

dans la bibliothèque à la recherche d'un manuel d'électronique enregistré sur bande.

Il parvint finalement à réparer l'émetteur en remplaçant les cristaux par des dispositifs stabilisateurs plus primitifs. L'énergie pouvait être prise sur l'installation à grand débit qui entretenait l'air dans la Bulle, mais quand il essaya l'appareil, il s'aperçut qu'il manquait encore quelque chose. Après une semaine passée à émettre sans qu'aucune réponse ne parvînt, il abandonna. Il eut plus de chance avec le système de sonorisation. Rien n'en avait été enlevé. Il mit plusieurs mois à apporter de petites améliorations à un système de son stéréophonique. Son trentième anniversaire passa inaperçu tandis qu'il écoutait un enregistrement sur bande de Berlioz tout en tripotant les bacs de culture sans sol pour essayer d'activer la pousse des laitues.

Parfois, il regrettait de ne pas avoir un chien ou un chat, mais finalement il se dit qu'il était préférable d'être seul. Ainsi il n'avait pas à s'inquiéter de ce que deviendrait un compagnon à quatre pattes s'il devait lui arriver malheur à lui.

Les jours passaient rapidement. Sa montre rendit l'âme et il était trop occupé pour la réparer aussitôt. Il avait constaté en effet que les roses ne poussaient pas bien dans la terre apportée de l'extérieur de la Bulle. Quand il eut fini de les transplanter en un endroit où elles bénéficieraient des rayons anémiques du soleil matinal, il avait perdu la notion du jour et de l'heure et la réparation de la montre n'était plus indispensable. Et puis il y avait le modèle réduit de chemin de fer qu'il voulait installer à l'emplacement où ils se réunissaient tous autrefois.

Les bacs de culture sans sol lui avaient fourni une petite récolte de blé et de seigle et il s'était aussitôt occupé de cuire des briques. Il espérait faire des miches de pain comme celles qu'il mangeait sur Terre dans sa jeunesse, mais pour cela il lui fallait d'abord fabriquer une meule et un four. Il remarqua sans y attacher d'importance que son front se dégarnissait et que la toison dorée qui recouvrait sa poitrine commençait à prendre une teinte grise.

*
* *

Sur la Terre, la situation économique connaissait des hauts et des bas. Les guerres y étaient chaudes, froides et tièdes. Dans le domaine de l'information, les périodes agitées succédaient aux périodes de calme plat. C'est au cours d'une de ces dernières que le directeur d'une chaîne de journaux, celui-là même qui avait monté en épingle les avantages d'une exploitation martienne, fit venir son reporter numéro un.

— « Rawson, que diriez-vous d'un voyage ? » lui demanda-t-il.

— « Tous frais payés ? »

Le chef fit oui de la tête.

— Voilà près de sept ans que Mars a été abandonnée. Que penseriez-vous d'un reportage sur la ville fantôme ? »

— « Mais, chef, » protesta le journaliste, « vous savez ce que coûte un atterrissage sur Mars ? »

— « Qui vous parle d'atterrir ? Vous prendrez une fusée pour la Lune et de là un autre astronef. Vous tournerez en orbite une ou deux fois autour de Mars, en prenant quelques centaines de mètres de film au-dessus de la Bulle, et vous serez de retour dans six mois. Le voyage de la Lune à Mars ne coûtera pas la moitié de celui d'ici à la Lune. »

*
* *

L'astronef décrivit son orbite à cinquante kilomètres au-dessus de la tête de Jason occupé à cuire ses briques. Le journaliste prenait les vues au téléobjectif et il ne vit pas Jason. Et Jason eût-il regardé en l'air, qu'il n'aurait rien remarqué.

L'argile avait posé un sérieux problème à Jason. Il s'était demandé comment cuirait l'argile martienne jusqu'au moment où il s'était souvenu des pierres vitrifiées qui jaillissaient en gerbes chaque fois qu'une fusée décollait jadis. Puis il y avait eu la question de chauffage du four une fois celui-ci construit. Il avait constaté que certains buissons martiens brûlaient bien, sans communiquer au pain d'odeur désagréable, mais il ne disposait pas d'une provision d'air suffisante pour en brûler. A contre-cœur, il se décida enfin à chauffer son four électriquement. Les batteries solaires de la Bulle fournissaient largement assez d'énergie.

*
* *

Au moment où Jason retirait sa première fournée de pain, un homme, sur Terre, lisait une lettre qui avait passé entre les mains de lecteurs de plus en plus critiques avant d'aboutir finalement dans le saint des saints, une corbeille sur son bureau.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grand intérêt votre série d'articles sur la Bulle, car mon mari fut un des survivants. Quand je lui ai montré l'article, il a jeté un coup d'œil aux photos et m'a dit : « Quelle blague ! Ça n'a jamais été la Bulle ! »

Mon intention n'est pas de vous dire comment faire marcher votre entreprise, mais pensez-vous qu'il soit élégant de mystifier délibérément vos lecteurs de cette façon ?

Sincères salutations.

Anna K. Wilson.

— « Envoyez-moi Rawson ! » rugit l'homme. A l'autre bout de la pièce, un tableau se décrocha du mur.

— « Bien, monsieur, » répondit une secrétaire dans la boîte de l'interphone.

— « Qu'y a-t-il, chef ? » demanda le journaliste quelques minutes plus tard. Le chef lui passa la lettre sans desserrer les dents.

Rawson lut la lettre et la lui rendit.

— « Une toquée, » dit-il. « Pourquoi vous agiter comme ça ? »

— « Vous croyez que vous pouvez rester là l'air innocent, à prétendre que vous n'avez pas passé six mois à vous saouler dans quelque infâme caboulot sur la Lune et à fabriquer une série de photos truquées ? »

Rawson le considéra avec étonnement.

— « Je peux vous citer des douzaines de témoins qui vous diront que ces photos sont authentiques, » dit-il tranquillement.

Le chef lui lança un regard soupçonneux.

— « Alors comment expliquez-vous ceci ? » dit-il en brandissant la lettre.

— « Je ne sais pas... à moins que... »

Ils se regardèrent en silence, une même pensée leur venant à l'esprit.

— « Bon Dieu ! » s'exclama le chef. « Ça va être l'histoire la plus formidable depuis Robinson Crusoé. »

Rawson compara les photographies qu'il avait prises avec d'autres antérieures, demandées aussitôt aux archives.

— « Qui que soit ce survivant, ce qui est sûr, c'est qu'il a embelli l'endroit. Regardez ces travaux en briques. Et là, on dirait un jardin. »

— « Il faut dire qu'il a eu le temps. »

Quatre des cinq survivants de la Bulle étaient encore en vie. Avec l'aide de Rawson, ils reconstituèrent l'épisode de l'explosion. Finalement, l'un d'eux se rappela ce qu'avait fait Albert Jason ce matin-là et d'autres détails tombèrent rapidement en place.

Le propriétaire de journaux fit mousser l'affaire de belle manière et une expédition de secours fut organisée. L'opposition devait se présenter un mois plus tard. Quand elle fut là, une fusée était prête à prendre le départ.

*
* *

Quand la fusée se posa à l'entrée du tunnel « A », du côté opposé de la colline par rapport à la Bulle, Jason dormait. Le bruit des réacteurs portait à moins de cinq cents mètres dans l'air ténu de Mars et la secousse fut absorbée par la pile de matelas dont se composait le lit de Jason. Il ne fut tiré de son sommeil que par le sifflement provoqué par la baisse de pression d'air au moment où une foule de sauveteurs surexcités fit irruption dans le sas.

Un tel attroupement le rendait nerveux après des années de calme ininterrompu. Si seulement ils avaient bien voulu ne pas tous parler en même temps !

— « Dites-nous quelque chose pour les gens de la Terre. »

Quelqu'un lui mit sous le nez un microphone qu'il considéra avec une moue de dégoût.

— « Je ne vois rien à dire, » répondit-il.

Sa voix résonnait étrangement à ses propres oreilles. Il avait perdu l'habitude de se parler à voix haute et de chanter. Il avait constaté que cela aggravait le sentiment de sa solitude.

Ils se répandirent dans le dôme, admirant son modèle réduit de chemin

de fer et piétinant ses roses. Un journaliste sortit de la section de culture sans sol avec une poignée de seigle encore vert.

— « Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise herbe ? » cria-t-il à Jason.

Un photographe prit des vues de son four sous tous les angles, non sans avoir barbouillé de noir de fumée la poignée de porte en laiton étincelante, craignant qu'un halo ne se forme sur sa photo. Un autre sauveteur tendit une bouteille à Jason et éclata d'un rire énorme quand il le vit s'étrangler et recracher, brûlé par le whisky dont il avait perdu le goût.

Plusieurs parmi les plus bruyants finirent par regagner la fusée pour y prendre un peu de repos, Jason leur ayant dit qu'il avait utilisé toute la literie et tous les matelas pour divers travaux. Les autres partirent un par un. Le pilote resta le dernier.

— « Quoi de neuf sur la Terre ? » demanda Jason.

Ils étaient enfouis dans des fauteuils trop moelleusement rembourrés, fabriqués par Jason lui-même, buvant de la bière de sa production et mordant dans son pain de seigle garni de moutarde et de fromage de gruyère.

Le pilote réfléchit un moment.

— « Vous n'avez pas laissé de femme ni personne sur Terre, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

Jason secoua négativement la tête.

— « Mes parents sont morts aussi, » ajouta-t-il.

— « Je dois vous dire que je suis stationné sur la Lune, » dit le pilote. « Je ne descends pas souvent sur la Terre. Deux jours sous la pesanteur terrestre et je ne peux plus me traîner. » Il hésita, essayant de se remémorer les changements intervenus au cours des sept dernières années. « On a un nouveau président. Les autos sont un peu plus rapides. La délinquance juvénile augmente légèrement. La population aussi. Je pense que c'est à peu près tout, » conclut-il.

Jason continuait de boire sa bière à petites gorgées. Il la finit et ouvrit son humidificateur pour y prendre deux cigares. Ils allumèrent chacun le leur et se mirent à fumer en silence. Ils sympathisaient.

— « Ils ne vous laisseront jamais ici, vous savez, » dit le pilote au bout d'un moment.

Jason leva vivement la tête.

Le pilote regarda le bout incandescent de son cigare.

— « Si je restais, ils resteraient aussi. Il faut que je les ramène. De toute façon, ça n'irait pas à deux, » dit-il d'un ton de regret. « Nous nous sauterions à la gorge au bout de six mois. »

— « Oui, c'est bien possible, » dit Jason.

— « Ils vont vous remmener, ne vous faites pas d'illusions. Vous les suivrez docilement ou ils vous passeront la camisole de force. Et maintenant, je crois qu'il est temps que je regagne la fusée. J'ai été heureux de faire votre connaissance. »

Ils se serrèrent la main et Jason le reconduisit au sas. Puis il revint devant sa cheminée où des résistances électriques simulaient un bon feu de charbon au milieu des briques qu'il avait confectionnées à la main.

Quand il eut fini son cigare, il alla d'un endroit à l'autre dans la Bulle, rassemblant des objets dont il allait avoir besoin. Il les plaça dans le tracteur, se mit au volant et conduisit le véhicule dehors en passant par le sas. Il referma le sas hermétiquement et se dirigea vers l'entrée du tunnel « B ». Là, il déposa une petite charge explosive et un détonateur. Il avança d'une centaine de mètres plus avant dans le tunnel et envoya un faisceau de radar dans le détonateur.

La secousse se propagea dans le sol martien dur comme le roc et, par les béquilles d'atterrissage, jusque dans la fusée. A l'intérieur, les hommes continuèrent de dormir, mais le pilote, qui était éveillé, poussa un profond soupir et mit longtemps avant de trouver le sommeil.

Ils partirent trois jours plus tard. A l'entrée du tunnel « B », les pierres éboulées montraient ce qui, de toute évidence, s'était produit. Le pilote resta un court instant devant le tunnel, son casque à la main, puis il fit demi-tour et suivit les autres.

*
* *

Jason attendit jusqu'à ce qu'il eût ressenti l'onde sismique provoquée par le départ de la fusée. Il lui fallut un jour entier pour se creuser un passage et ressortir. Le sas de la Bulle était grand ouvert. Jason y fit entrer le tracteur et jeta un regard malheureux à ses roses. Elles avaient toutes souffert du gel, mais avec un peu de chance il pourrait en sauver quelques-unes. Il referma le sas et rétablit la pression d'air en prenant sur les réservoirs de secours. Dans la section de culture sans sol, les laitues étaient irrémédiablement perdues. Il lui faudrait en semer d'autres et attendre les mois avant d'en récolter. Le blé et le seigle étaient flétris.

Ils avaient pillé sa collection d'œuvres symphoniques pour emporter des souvenirs. Les bandes d'enregistrement de Berlioz avaient presque toutes disparu. Du sable fin avait pénétré par le sas et s'était déposé dans les plis de ses rideaux. Son dessus de lit brodé était parti.

« Les salauds ! » murmura-t-il. Et alors il se rappela qu'il n'y avait personne pour l'entendre.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Aux yeux de l'enfant...

(*Big, wide, wonderful world*)

par CHARLES E. FRITCH

La littérature policière réaliste nous a habitués aux dévoyés juvéniles de notre époque, bourrés de drogue et s'adonnant à des jeux sauvages. Mais ceux de demain ? Ce conte nous en offre une terrible image — ainsi que la plus subtile et la plus inquiétante vision d'un monde dévasté par la guerre atomique : un monde où la science permet aux survivants de plonger comme les autruches leur tête dans le sable...



C'EST Chuck qui a eu l'idée :

— « Si on se payait un cauchemar ? »

On l'a tous regardé avec de grands yeux, en se demandant s'il parlait sérieusement. Il en avait l'air, et, dans ce cas particulier, l'air ne valait guère mieux que la chanson.

— « T'es louf, ou quoi, mec ? » je lui ai demandé. « Un cauchemar ? J'en suis pas. Ça a bien failli m'arriver, une ou deux fois, mais ça m'a suffi. Pour de bon. »

— « Dégonflé ! » il a fait. « Et vous autres ? Bill ? Len ? »

Bill m'a regardé, puis il a regardé Chuck, et puis Len, et puis Chuck encore. Il a gratté sa barbe de la veille, et sa voix était incertaine.

— « Ben, moi, j' sais pas, Chuck. C'est vachement risqué. J'en ai vu, des gars décoller... » Il a frissonné à ce souvenir. « C'était pas beau à voir. »

— « Nature que c'est pas beau. Personne a dit que ça l'était. Mais ça vous fout une vache de secousse. Pourquoi tu crois qu'y a des mecs qui jouent à la roulette russe ? »

Len l'a interrompu.

— « Oui, mais au moins, avec la roulette russe, ou t'es mort, ou tu l'es pas. Mais quand tu chopes un cauchemar, tout ce qui te reste à faire, c'est de souhaiter d'être mort. »

— « O. K., ça va, » a dit Chuck ; je voyais bien qu'il était sur le point de laisser exploser sa rogne. « Mais qu'est-ce que t'as à perdre ? On a nos aiguilles sur nous... » Il a tapoté celle qu'il portait à la ceinture. « Si l'un des mecs crève le plafond, l'un des autres peut toujours lui donner sa dose, non ? »

La façon dont il en parlait, ç'avait l'air d'être sensé.

— « J' te suis, » a dit Len.

— « O. K., » a dit Bill, « j'en suis aussi. »

— « Mézigue itou, » j'ai dit sans hésiter.

C'est pas que ça me chantait, mais j'avais pas le choix. De toute façon, fallait que je mette les pouces, alors autant le faire avant qu'ils s'imaginent que j'avais les flubes.

Pourtant, je les avais, et pas qu'un peu. Rien que la fois où je suis parti en balade en oubliant mon hypo, et que la sirène a annoncé la Piqûre et que ma ceinture était vide, la vache de tremblote que je me suis payée ! J'ai piqué un sprint, mais avant d'arriver à ma crèche, le cauchemar avait commencé, et j'étais gelé, avec une envie de dégueuler maison, et tout s'est mis à tourner autour de moi comme un manège de 14 juillet. C'était horrible.

Ça serait pas mieux cette fois, mais pas moyen de me dégonfler.

— « Bon, alors, » a dit Chuck, en consultant sa montre. « Voilà ce qu'on va faire. La sirène de la Piquoûse va sonner dans une demi-plombe, à vue de nez. On va aller s'étendre dans les bois, là où y' a pas un chat. Et puis, à la sirène, on se contente de ne pas bouger. On fait rien du tout, On sort même pas l'hypo de son étui, pigé? On reste bien pépères, à se payer un cauchemar ; celui qui tient le plus longtemps, il gagne. »

On a hoché la tête. J'espérais bien que ça se voyait pas, à quel point j'étais pâle et tremblant à l'intérieur. Oh ! je savais bien que c'était pas moi qui pourrai tenir le plus longtemps, mais j'espérais bien ne pas être le premier à me piquer. Si Bill ou Len cédaient les premiers, ce serait moins moche...

On est allé dans les bois, et on s'est allongé par terre, là où personne pouvait nous voir. La journée était belle, et il faisait bon vivre dans le meilleur des mondes. Le printemps faisait mousser les arbres, l'herbe était douce et verte et l'air sentait bon et frais. Bon Dieu, ce que j'avais pas envie d'en passer par là. Mais il y avait pas mèche et j'ai chassé l'idée de ma tête. Bientôt, ce serait fini ; bientôt, tout ça serait de l'histoire ancienne et on s'en foutrait comme de sa première chemise.

J'ai dû piquer un roupillon, parce que c'est la sirène qui m'a réveillé en sursaut.

Chuck a regardé sa montre.

— « A l'heure au quart de poil, » dit-il fièrement. « On a dans les cinq minutes. »

Jamais cinq minutes ne m'ont semblé plus longues. On restait là, à se fixer dans le blanc des yeux, tous nerveux comme des jeunes mariés. Tout à coup, je me suis surpris à déchiqueter une feuille qui ne m'avait rien fait ; je l'ai jetée, pour le regretter aussitôt : j'avais besoin d'une occupation qui m'empêche de penser à ce qui allait arriver.

— « Ça devrait commencer, maintenant, » a dit Chuck.

— « Oui, » a soufflé Bill. « Les choses commencent à se brouiller. Et toi, Len ? Ça va ? »

— « Ouais, pour l'instant... Attends... Non, v'là que ça démarre... »

Je ne disais rien. Je ne pouvais souffler un mot. Autour de moi, le monde se déchirait aux coutures. *L'aiguille !* criait une voix en moi. Je résistais : *non !*

J'étais glacé, je frissonnais. Un nœud crispait mon estomac. Désespéré, je guettais les autres. Il fallait que l'un d'eux cède le premier ! *Pique-toi !* je suppliais Bill en pensée. *Pique-toi !* je suppliais Len. J'ai regardé Chuck. Il tremblait. Son visage était convulsé de douleur. J'ai fermé les yeux, serré les poings, et martelé le sol.

Quelqu'un hurlait.

Je me suis forcé à ouvrir les yeux. C'était Len. Il s'était mis sur ses pieds, et titubait, cherchant frénétiquement l'aiguille à sa ceinture. Tout à coup, la douleur m'a semblé plus supportable. Sans honte, j'ai pensé que Len serait le premier, et moi le second. Son hypo a brillé un instant au soleil, et puis elle est tombée de sa main tremblante pour aller se perdre quelque part dans l'herbe. Len a poussé un cri de désespoir et il est tombé à quatre pattes.

Je viens t'aider, Len, pensais-je. Mais je ne pouvais pas bouger. Le monde se repliait sur moi pour m'étouffer et nouait mon estomac ; le sang battait la chamade dans ma tête. L'air épais tourbillonnait en vagues visqueuses, charriant des puanteurs de bois brûlé et de cadavres. Je me suis hissé sur un genou.

Le monde n'était qu'un hideux cauchemar. Je voyais la terre autour de moi, noircie et terrifiante, la forêt pareille à un cimetière de troncs calcinés, et les gratte-ciel à l'horizon réduits à leur squelette. J'avais la nausée.

Je me suis tourné pour regarder Chuck et Bill et Len : des êtres hideux, livides, couturés de cicatrices, horriblement défigurés comme auraient pu l'être des larves humaines nées d'une guerre atomique. J'ai vomi.

J'ai pensé frénétiquement : *l'aiguille !* D'une main tremblante, je l'ai sortie de son étui, terrifié à l'idée que je pourrais la laisser tomber et perdre son précieux contenu, me condamnant à rester prisonnier à jamais de ce monde de cauchemar. Je me suis piqué, et le liquide brûlant s'est répandu dans mes veines ; je me suis laissé retomber sur le sol, apaisé, et j'ai attendu.

Le tremblement a cessé. Les brumes noires étaient dissipées par les chauds rayons du soleil, l'air retrouvait sa pureté, les arbres et l'herbe reverdissaient et les gratte-ciel se retrouvaient intacts. J'ai poussé un profond soupir de soulagement et me suis remis sur pied.

J'avais encore la tête pleine des images du cauchemar. Et pendant une seconde, comme ça, j'ai eu une idée de cinglé : et si c'était le monde du cauchemar qui était le *vrai* ? Si tout le reste était seulement une illusion ? Si c'était l'hypo qui nous empêchait de voir ?

Et puis je me suis secoué. Je me sentais bien, maintenant. C'était fini. J'ai regardé les autres.

Len, immobile, était couché la face vers le sol et les bras désespérément tendus vers l'aiguille brisée qu'il avait manquée de quelques centimètres. Bill, assis au pied d'un arbre, son hypo vide à la main, haletait, les yeux fermés, incapable de parler. Chuck hurlait.

J'ai fait lever Chuck sur ses pieds et l'ai giflé de toutes mes forces. Il s'est calmé et s'est mis à gémir. J'ai pris son étui, sorti l'hypo et lui ai fait sa piqûre d'une main ferme. Il s'est détendu et, après un temps, a ouvert

les yeux en cillant. La peur qui l'habitait se dissipait lentement tandis qu'il voyait comme le monde était beau de nouveau.

Je suis allé voir comment Len allait.

— « Je ne veux plus jamais en passer par là, » a dit Bill. Il s'est pris la tête à deux mains et a répété machinalement à plusieurs reprises : « Je ne veux plus jamais recommencer ça... Je ne veux plus jamais revoir ça... »

— « Je pensais pas que ça serait aussi moche, » a dit Chuck, presque en s'excusant. « Tout le monde s'en est bien sorti ? »

— « Len est mort. »

— « Oh... » a-t-il dit.

Je lui ai fait :

— « Ecoute-moi bien, Chuck. T'es plus costaud que moi, et t'es plus vieux aussi ; mais si jamais tu nous sors une autre idée comme ça, j' te réduis en bouillie. »

Chuck a levé les yeux sur moi et vu mes poings serrés, puis il a regardé Len et a compris que j'avais pesé mes mots. Il a acquiescé lentement.

— « Allez, venez les mecs, » j'ai dit. « Faut ramener Len à la maison. »

Et à nous trois, on a ramené le corps dans la ville, en traversant à pas lents le vaste monde merveilleux où il faisait si bon vivre, au milieu des grands arbres et de l'herbe verte, de l'air parfumé et des grands gratte-ciel étincelants.

(*Traduit par Catherine.*)



■ ***Une nouvelle langue internationale.***

La nouvelle de Damon Knight : *« En scène ! »* que nous avons publiée dans notre numéro 53 d'avril dernier, nous a valu une intéressante communication d'un de nos lecteurs. Dans le récit en question, un des personnages imaginés par l'auteur utilise à plusieurs reprises l'Esperanto après avoir essayé successivement le français, les langues germaniques, latines, etc.

Notre correspondant, M. Jacques Roux, nous révèle à ce propos l'existence d'une autre langue internationale, malheureusement insuffisamment connue à l'heure actuelle : « l'Interlingua », seule langue auxiliaire, nous dit-il, qui ait réussi à être utilisée pratiquement dès son apparition en 1951, dans plusieurs congrès internationaux de médecins et que plusieurs revues médicales et scientifiques américaines, sud-américaines, voire italiennes, utilisent également. Cette langue est, paraît-il, d'une compréhension très facile et notre correspondant nous offre aimablement de documenter gracieusement à ce sujet ceux de nos lecteurs que la question intéresserait et qui voudraient bien lui demander de plus amples renseignements sur « l'Interlingua », résultat de travaux collectifs et de recherches auxquels ont participé les linguistes professionnels.

Adressez toutes demandes à M. Jacques Roux, 36, rue des Trois-Coigneaux, Niort (Deux-Sèvres). (Joindre timbre-réponse pour frais).

L'homme au corps subtil

par MAURICE RENARD

Un événement vient de se produire auquel nous applaudissons : les éditions Tallandier reprennent les œuvres de Maurice Renard. Trois livres ont déjà paru : « L'invitation à la peur », « Le docteur Lerne, sous-dieu » *et* « Le péril bleu » *(voir notre rubrique des livres dans ce numéro). Voici un effort important, qui vaut d'être salué.*

Pour notre part, nous avons été parmi les premiers à rendre justice à ce créateur méconnu qu'était Maurice Renard. Trois récits parmi ses meilleurs ont paru dans notre revue : « La cantatrice » *(n°* 2*),* « Le brouillard du 26 octobre » *(n°* 6*),* « La gloire du Comacchio » *(n°* 20*). Nous profitons de l'hommage que lui rend Tallandier pour nous y associer, en vous offrant un des récits qui composent* « L'invitation à la peur ». *Son idée de base est une des plus délirantes que conçut l'imagination de l'auteur, et elle reste encore aujourd'hui bien savoureuse.*



De la main du Dr. Sambreuil, de Pontargis :

AUJOURD'HUI, 14 mars 1912, expire le délai que m'imposa Bouvancourt. Il m'est donc permis de raconter l'événement prodigieux dont il fut comme le thaumaturge. C'est une histoire aussi belle qu'une légende. On y voit, pour ainsi dire, l'étincelle électrique rallumer la lampe d'Aladin.

L'ami que nous pleurons encore eut cette aventure à Pontargis, quelques mois après son installation, quelques années avant sa mort tragique. On sait que le physicien s'était retiré là pour y travailler plus à l'aise et que c'est dans la sous-préfecture picarde qu'il accomplit ses tâches les plus remarquables concernant les rayons X.

Or, une nuit de l'hiver 1901-1902, — n'ayant sur soi, bizarrement, ni pardessus ni couvre-chef, — Bouvancourt arpentait les trottoirs de Pontargis d'un pas ferme et sonore, avec la mine d'un garçon qui se trouve joliment bien dans sa peau.

Il avait guetté de sa fenêtre le moment où les rues seraient désertes, et alors il était sorti pour la première fois depuis sept jours. Car, toute une semaine, la passion des recherches venait de le cloîtrer dans son laboratoire, aux prises avec une découverte imminente. Sept jours et sept nuits — un temps fatidique — il avait poursuivi la Vérité, comme une déesse habile aux ruses et prompte à la course. Elle s'était rendue, à neuf heures du soir. Aussitôt, son vainqueur, tout frémissant d'orgueil, avait repris conscience

de ses muscles et de ses nerfs ; un furieux désir l'empoignait de marcher bon train, sans idées, à l'air vif...

Cependant, malgré l'autorité de son envie, Bouvancourt avait guetté de sa fenêtre le moment où les rues seraient désertes. Puis il avait réveillé sa bonne, Mariette, la priant de lui ouvrir la porte ; et, après l'avoir convaincue de la nécessité d'attendre son retour derrière le vantail afin de tirer la bobinette quand elle entendrait sa voix — alors seulement il était sorti pour la première fois depuis sept jours.

Et Mariette n'arrivait pas à comprendre pourquoi son maître était parti sans chapeau, sans pardessus, ni pourquoi il l'avait éveillée dans le but de se faire ouvrir la porte au départ et à la rentrée sur un mot de sa bouche, alors qu'il pouvait si aisément tirer lui-même la bobinette ou se servir du timbre et surtout de la clef.

Mariette se préoccupait aussi de la *bande à Morand*. C'était une association de malfaiteurs qui terrorisait le canton. La domestique, sans songer au péril d'une promenade solitaire et tardive, estimait qu'il fallait être un rude égoïste pour laisser une pauvre femme tout seule, la nuit, dans un petit logement du boulevard Poincaré, tandis que la bande à Morand désolait le Pontargeois. Mais Bouvancourt n'aimait pas les observations ; Mariette le savait ; rien ne s'était manifesté de ses sentiments.

Et le professeur arpentait le désert sinistre de la ville noire. Dans cette ombre provinciale, tout ce qu'on pouvait distinguer souffrait d'une laideur affligeante. Les avenues et les esplanades rivalisaient de honte avec les impasses et les encoignures. Les rares becs de gaz, avec leurs vilaines flammes jaunes mal éclairantes, avaient l'air de souiller les ténèbres ; le froid vous rendait malheureux ; le silence même semblait lamentable, parce qu'il n'était que le mutisme de 35 000 citadins... Bouvancourt s'en souciait comme de colin-tampon. Ni le lieu ni la saison n'avaient de prise sur son bonheur. La tête haute, le pied retentissant, il marchait victorieux ; un sourire permanent égayait son visage et parfois s'amplifiait jusqu'au rire. Il se sentait la face d'Archimède errant à travers Syracuse et criant au peuple : « J'ai trouvé ! ». Il marchait triomphal, comme au grand soleil de Sicile, dans une cité remplie de palais.

C'est ainsi que, les yeux ailleurs et l'esprit absent, Bouvancourt s'aventura dans le faubourg Saint-Charles, où quelqu'un tout à coup se dressa contre lui.

Bouvancourt sortit brutalement de son rêve. Il éprouvait la sensation d'avoir été transporté par enchantement à l'endroit qu'il apercevait : un carrefour obscur où se croisaient quatre chemins gluants, longés de murailles aveugles. Isolée, lointaine, une lanterne faisait un peu de crépuscule et précisait la silhouette patibulaire qui venait de surgir.

Ici, qu'on me laisse ouvrir une parenthèse. La scène suivante a duré peut-être un quart de minute. Le narrateur ne saurait la reproduire aussi lestement, sous peine d'insuffisance. Il fonctionnera donc, si l'on veut bien, comme un cinématographe qu'on tournerait au ralenti pour analyser le *film* et décomposer l'événement.

Notre Bouvancourt s'arrêta net devant l'obstacle humain. Son âme fut le théâtre d'un changement à vue remarquablement instantané. Avant que l'apache eût remué les lèvres, il s'était rappelé tous les crimes de la bande à Morand. Dieu sait pourtant qu'il en avait parcouru le récit d'un œil distrait, lui pour qui la science était la seule réalité ! Eh bien, à cette heure, voilà qu'il se souvenait du moindre assassinat dans ses moindres circonstances ! Les noms, les noms mêmes des victimes, lui revenaient aussi naturellement que des termes radiographiques, et sa pensée fixait un affreux alignement de cadavres, digne des musées de cires forains : vieilles femmes égorgées, fillettes navrées, rentiers carbonisés, encaisseurs mutilés, dont il connaissait l'état civil ! Entre la veuve Canut, grimaçant avec sa figure bleue, et la petite Angèle Braquard qui tendait son maigre col tailladé de plaies béantes, le sexagénaire Adolphe Piat, boursouflure calcinée...

Mais l'escarpe soufflait au nez de Bouvancourt, d'une voix crasseuse et puante :

— « Pourriez pas me renseigner quelle heure qu'il est, patron ? »

En même temps, le physicien perçut le bruit étouffé de savates qui l'approchaient par-derrière. Tout son être lui conseilla de s'adosser au mur le plus proche. Il n'en eut pas congé. Quelque chose passa devant ses yeux, de haut en bas, — quelque chose de sombre qu'il jugea tout de suite : c'étaient les deux mains jointes de son ennemi postérieur, lequel s'occupait ainsi à perpétrer sur sa personne le coup rituel du *père François.*

Bouvancourt, dont les connaissances ne se bornent pas à la physique, anticipa d'une seconde la destinée et se vit déjà strangulé, maintenu par ce diable d'animal invisible, tandis que l'autre fouillerait commodément ses poches et goussets...

Le lasso vivant se rabattit avec violence sur la pomme d'Adam du bourgeois, et celui-ci lâcha une espèce d'exclamation, moitié cri moitié râle, assez incongrue somme toute, et d'ailleurs fort injustifiée, car il n'avait presque rien senti et l'instinct seul était cause de la brusque reculade qu'il venait d'effectuer. Les mains offensives avaient disparu ; l'oreille de Bouvancourt lui apprit que l'assaillant de ses derrières était en train de s'étaler durement et que, pour jurer bref, il n'en jurait pas mieux.

— « A toi, Julot ! » fit le *père François* dans une clameur sourde, moins belliqueuse qu'épouvantée.

« C'est vrai ! C'est vrai ! » songea le savant. « Moi qui n'y pensais plus !... »

Et Julot put revoir le sourire de Bouvancourt.

Deux secondes alors, mais pas davantage, l'agression fut en suspens. Le *père François* se relevait péniblement et Julot se demandait s'il avait bien vu ce qui s'était passé, — s'il avait bien vu *les mains jointes de son complice disparaître à travers le cou du « pante », trancher ce cou, et cependant le laisser tel qu'auparavant, sur ce robuste corps bien d'aplomb, sous cette tête souriante !*

Il hésitait, Julot... Mais, bah ! cette décapitation, ces bras coupants, c'était un effet de la mauvaise clarté, le jeu des ombres et des lueurs...

Il dit en lui-même une saleté qui lui servait de cri de guerre, et se courba, voulant fondre comme un bélier sur Bouvancourt et lui donner un sinciput dans l'épigastre.

Ainsi fut fait, au risque de jeter le physicien à la renverse sur le *père François,* lequel terminait son relèvement douloureux et méditait de singulières hypothèses, tout en surveillant l'action.

Mais le drôle n'était pas au bout de ses chutes ni de ses ébahissements ! A peine eut-il compris le dessein de Julot, qu'il recevait sa charge au creux de l'estomac, — non sans avoir entrevu le camarade *traversant de part en part l'adversaire phénoménal, et s'échappant de son dos comme un clown jaillit d'un cercle de papier !*

Bouvancourt, éclatant de rire, se retourna.

Ses deux agresseurs, enchevêtrés, tordaient leurs efforts, à qui serait debout le premier. Ce fut Julot. Il décampa. L'autre le suivit de près ; de la main gauche il se tenait l'abdomen, et de la droite il faisait des signes de croix. Tous deux, cependant, blasphémaient à l'envi.

— « Faut-il que je sois étourdi ! » murmura Bouvancourt. « J'avais complètement oublié... Tête de linotte, va ! Sortir la nuit à cause de *cela ;* n'avoir point de chapeau à cause de *cela ;* point de manteau à cause de *cela ;* et ne pas se souvenir de *cela !* Vraiment, je dois être plus fatigué qu'il ne paraît... Allons nous coucher. Mais d'abord, où suis-je ? »

Sa course l'avait mené aux bornes de la ville. Un des murs était celui du cimetière, occurrence qui expliquait la terreur superstitieuse du *père François.*

Le noctambule, l'allure beaucoup moins conquérante, reprit le chemin de son logis.

Il rentra. Mais je ne suis plus assez renseigné pour décrire par le menu tout ce qu'il fit alors. Je le sais *grosso modo* seulement, et j'aime mieux reporter ces dires secondaires au moment où je les reçus de sa bouche, — à la fin de cette histoire.

Toujours est-il que, le lendemain matin, vers huit heures, ayant à passer par là, je sonnai chez le physicien, 25, boulevard Poincaré, au premier étage.

A mon ordinaire, j'entrai sans façon.

Bouvancourt sembla contrarié de ma visite (et je m'empresse de dire que, ce jour-là, rien ne me fut livré de l'attaque nocturne). Je le trouvai dans sa chambre. Il avait dû se lever tôt, à moins qu'il ne se fût pas couché, le lit était déjà refait ou n'ayant pas été défait. L'inquiétude se lisait à son regard. Debout en face de l'horloge, mon ami la consultait avec une anxiété qu'il ne put travestir. Quelque chose... je ne sais quoi de débraillé, voire de mal tenu, régnait sur toute sa personne.

Je lui tendais la main...

— « Non, pas aujourd'hui, » s'excusa-t-il en ricanant. « Je ne vous donnerai pas la main, Sambreuil... La goutte, voyez-vous... Ah ! j'ai les doigts d'un sensible ! Vous ne vous figurez pas ce qu'on souffre !... Et puis, tenez, mon bon, tout m'énerve ce matin... Pardonnez-moi, mais ça ne

vous ferait rien de revenir cet après-midi ?... Vous n'aviez pas de communication urgente ? Non ?... Eh bien, à tout à l'heure, n'est-ce pas ?... Vous n'avez pas idée... Au revoir, cher ami, et toutes mes excuses les plus plates... Au revoir... »

Une pareille réception me jeta dans un étonnement noirci de frayeur. J'avais observé que Bouvancourt s'était tenu soigneusement à l'écart, à contre-jour, en pestiféré. D'habitude, il me reconduisait jusqu'au palier ; cette fois, je le laissai dans sa chambre, seul à seul avec l'horloge. D'un coup de pied, il ferma la porte sur ma retraite.

J'étais rempli d'alarmes et de chagrin.

A quatre heures sonnant, dès que ma consultation médicale fut close, je me précipitai boulevard Poincaré.

Tout avait repris le bon aspect quotidien. Bouvancourt m'attendait pour faire une promenade le long du canal, — ce canal qui devait lui être si funeste ! — Il avait, je m'en souviens encore, son paletot noisette et son feutre marron. Le shake-hand du professeur me brisa les phalanges, mais quelle poignée de mains pouvait me rendre plus heureux ?

Nous partîmes. J'attendais un éclaircissement... Je le sollicitai par des allusions... L'ami restait coi. Nulle gaieté, du reste, en ses manières. Je soupçonnai quelque déception, je crus à l'échec de ses derniers travaux, et je n'insistai pas davantage.

*
* *

Une semaine plus tard, nous étions à déjeuner, Mme Sambreuil et moi, lorsque Bouvancourt fit irruption dans la salle à manger.

Son affolement nous bouleversa.

Je lui administrai coup sur coup deux verres de ratafia qui le remontèrent. Au bout d'un certain nombre de soupirs et d'exclamations telles que : « Oh ! là ! mon Dieu ! — Mon Dieu ! Est-il possible ! — Moi ! moi ! Mon bon docteur — Ah ! madame, si vous saviez !... » etc., — l'excellent homme fondit en larmes et commença de nous faire savoir ce qu'on a déjà lu, complété de ce qu'on va lire.

Quelques heures auparavant — il était, je crois, neuf heures du matin — Bouvancourt avait commencé sa journée de fort mauvaise humeur, à cause d'un employé du chemin de fer, chargé d'une caisse d'appareils, qui l'avait heurté maladroitement, au point de lui meurtrir l'épaule. Toutefois, il avait entrepris sur-le-champ le déballage des précieuses verreries contenues dans la caisse et leur répartition sur les tablettes du laboratoire.

La besogne tirait à sa fin, quand un jeune garçon de fort belle apparence entra sans se faire annoncer, ferma les trois portes de la salle à double tour, serra les trois clefs dans sa poche, et s'avança.

Bouvancourt était à genoux près de la caisse, dans le foin, et le dévisageait d'un air abasourdi.

— « Monsieur, » dit l'inconnu, « que je me présente, au moins ! » Sa voix chantait, douce, aimable, mondaine. « Je suis Morand... Vous savez... la bande à Morand ! »

Bouvancourt sauta sur ses jambes, non seulement troublé d'être à la

merci du coquin, mais encore stupéfait de lui voir les traits d'un potache de bonne famille et de reconnaître en ce bandit gracieux, débarrassé de son déguisement, le facteur qui l'avait bousculé tantôt.

— « N'ayez pas peur ! » vocalisa l'intrus dans un rire perlé, si féminin, si puéril, que mon ami flaira subterfuge et mystification. « N'ayez crainte ! Je ne vous ferai pas de mal !... »

— « Quoi ! ce serait vous Morand ? Vous qui avez fait assommer le garçon de recette du Crédit Foncier ? Vous l'auteur du sextuple assassinat de Vautremont ? Vous l'escroc de... »

L'Antinoüs répliqua, le verbe acide et le masque durci :

— « Oui, monsieur Bouvancourt, c'est moi. *Je n'ai aucune raison de le cacher à mon futur complice.* Car c'est encore moi l'auteur du vol de quinze cent mille francs au Comptoir d'Escompte de Pontargis. »

— « Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?... Mais j'ignorais... Quand donc ce vol... »

— « Ce vol *sera* commis la nuit prochaine, mon cher monsieur Bouvancourt. Et *c'est vous* qui m'aiderez à l'exécuter. »

— « Moi ? »

— « Vous m'aiderez, » reprit le gamin avec une expression de vice et de cruauté. « Vous m'aiderez, vous dis-je. Aussi vrai qu'on m'appelle Morand. — Asseyez-vous, et faisons la causette. »

Le maître de la maison s'assit à la prière de son hôte. Dominé sous un regard de tigre, il pensait à la jeunesse des brutes impériales : Néron, Caracalla, Tibère, et il acceptait maintenant que ce fût là le terrible chef de bande.

Celui-ci continua :

— « Deux de mes employés m'ont fait un rapport incroyable. Une étrange avanie leur fut infligée mardi, vers minuit, près du cimetière. Les bras du premier, devenus soudain yatagans, ont décoiffé certain promeneur sans lui causer le plus petit dégât. Quant au second, il a passé au travers de ce personnage surnaturel, qui s'en aperçut tout juste suffisamment pour s'esclaffer de la diablerie.

» Ce promeneur attardé, monsieur, ne pouvait être que le magicien Bouvancourt. Je connais l'annuaire pontargeois, il ne renferme qu'un nom de sorcier : le vôtre. Et, comme l'époque de mon bachot ès sciences n'est pas encore très reculée, j'ai compris que, par l'intervention de la radiographie, vous veniez de découvrir le moyen de vous rendre aussi traversable, aussi insaisissable qu'un homme de gaz... ou de liquide... »

— « Ce n'est pas tout à fait cela, » remarqua Bouvancourt avec un fin sourire. « La comparaison... »

— « Aucune importance ! » déclara le pervers Adonis. « L'intérêt, pour moi, réside non dans la cause, mais dans l'effet... La cause, cependant... Rayons X, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » révéla Bouvancourt entraîné par son dada favori. « Oh ! rien de plus bête en principe. Le problème était celui-ci : douer les corps solides — opaques ou transparents — des qualités de pénétration dont jouit la lumière obscure. Autrement dit, les rendre tels, ces solides,

qu'ils pussent traverser les autres solides non traités, et par conséquent qu'ils pussent être traversés par eux, ce qui revient au même.

» Pour cela, il fallait parvenir à les imbiber, si j'ose dire, de lumière obscure, en sorte qu'ils fussent modifiés profondément, jusqu'en leurs molécules les plus secrètes, acquérant ainsi la propriété du fluide envahisseur, c'est-à-dire la propriété de traverser les masses sans les écarter (sans les écarter comme, par exemple, un nageur pénètre dans l'eau et comme nous fendons l'atmosphère) mais par une sorte d'*osmose immédiate*, comme deux régiments se croisent l'un dans l'autre, homme contre homme, sans subir de dilatation. Cela revenait à jouer de la porosité de la matière, qui n'est jamais assez dense pour qu'on ne puisse l'envisager comme une troupe d'atomes.

» Eh bien ! l'autre jour, mardi, j'étais *chargé* de ce... fluide, comme un condensateur est chargé d'électricité... Mais, pour être exact ce fluide n'est pas uniquement de la lumière obscure ; car il faut que les corps traités pénètrent aussi les substances que les rayons X ne traversent point ou ne traversent qu'à regret. Alors... »

— « Bon, bon, » reprit Morand. « C'est bien à peu près ce que j'avais supposé. Bref, si nous changeons de langage, vous avez le pouvoir de rendre insaisissable un homme tout habillé. Par le fait de la même opération, cet homme se rira des balles, des poignards ; et, comme il pourra traverser toutes les portes closes — portes de banque ou portes de prison — quel jeu pour lui de plonger son bras dans un coffre-fort incrochetable, aussi benoîtement qu'un faisceau de rayons X ! »

— « Ah ! mais... » s'exclama Bouvancourt enfin renseigné sur l'objet de la démarche. « Ah ! mais... c'est que... oui... Seulement... »

— « Seulement, cela ne dure pas toujours, n'est-ce pas ? C'est ce que vous alliez dire ?... Je le sais. Pour m'en assurer, je suis venu vous tamponner tout à l'heure, en commissionnaire de la gare. »

— « Je vous ai reconnu. Mais, au fait, qu'est-ce que cela pouvait bien vous faire, que je fusse tangible ou non ? »

— « Cela, » répondit le brigand : « que si vous ne l'étiez pas redevenu ce matin, j'aurais différé ce colloque ; et que si vous aviez toujours conservé le don de subtilité, je ne serais jamais revenu. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce qu'il entre dans mes plans que vous ne soyez pas invulnérable, maître, vu que j'ai grand besoin de vous tenir au doigt et à l'œil, sans que vous puissiez déguerpir à travers les huis dont j'ai mis la clef dans ma poche, et vous moquer de l'ustensile que voici. »

Ce disant, le redoutable bachelier braquait sur le savant un revolver, — attitude mélodramatique, usée, d'un bien petit effet sur le lecteur, mais toujours neuve (et singulièrement !) pour celui qu'on menace.

Bouvancourt se prit à réfléchir. Sa tête bourdonnante lui semblait un nid d'abeilles où l'essaim des idées tourbillonnait. Depuis quelques minutes, il se demandait si le personnage ambigu de Morand n'était pas une femme de trente ans plutôt qu'un damoiseau de dix-huit. C'est qu'il s'exprimait avec un aplomb ! Ces discours avaient tant d'assurance et trahissaient telle-

ment l'habitude de la parole !... Et puis, que de grâce et de beauté !... Mais, simultanément, Bouvancourt se représentait les crimes de ce fauve mâle ou femelle. Les victimes de la bande à Morand se levaient à nouveau dans son horreur, poussant des plaintes d'agonie... Et tout cela restait noyé dans la grande perplexité confuse où se débattait la volonté du physicien, devant cet acte malfaisant qu'on était sur le point de lui commander. A cet égard, mille conceptions s'entrecroisaient si fougeusement dans la ruche de sa cervelle, qu'il ne voyait plus clair au-dedans de lui-même.

La créature qui le tenait en joue releva son arme. Le geste fut empreint de désinvolture professionnelle et de joliesse efféminée ; Cartouche et Mlle de Maupin s'y combinaient.

Morand poursuivit après un court silence :

— « Je sais donc, monsieur Bouvancourt, que l'insaisissabilité ne dure qu'un temps. C'est ennuyeux, car, autrement, elle eût été synonyme d'impunité. Plus d'arrestations possibles, évasions simples comme bonjour, enfin, le couperet de la guillotine... » Morand fit une pause et compléta sur un rictus : « On n'eût jamais été *coupable*... Tant pis !... Mais répondez, Pendant combien de jours garde-t-on la vertu de subtilité ? »

— « Seize jours et douze minutes, » répondit Bouvancourt, tremblant de la requête qu'il pressentait.

— « Pas davantage !... Après tout, c'est plus qu'il ne m'en faut aujourd'hui pour expédier le coup du Comptoir d'Escompte. A minuit le tour sera joué. »

Bouvancourt tressaillit.

— « Mais, mais, il y a toujours un gardien qui veille dans les caves, et... »

— « Commençons tout de suite, » ordonna Morand.

Bouvancourt eut un cri de révolte :

— « Et si je ne veux pas, moi ! »

— « Je saurai vous y forcer ! Je vous y forcerai chaque fois que je voudrai !... Pour le présent, ceci me suffira. »

Le revolver toucha le front vénérable du physicien. Bouvancourt ferma les yeux...

Quand il les rouvrit, une âme nouvelle s'y reflétait.

Morand, qui s'attendait à la péripétie, rempocha son instrument de persuasion.

— « Soit ! » opina Bouvancourt d'un ton peut-être résigné, mais plutôt résolu. « Quinze minutes ; je vous demande quinze minutes pour accomplir votre métamorphose. — Naturellement, » fit-il avec légèreté, « vous désirez que votre corps *tout entier* devienne insaisissable ? »

— « Parbleu, cela va de soi ! Des pieds à la tête. »

— « Des pieds à la tête ; fort bien. Je vous posais cette question parce que c'est mon devoir. Quand vous allez chez le photographe, n'est-ce pas, on vous interroge... »

— « En pied, mon cher maître. Je veux être intangible en pied. Non, mais vous n'y pensez pas : à quoi me servirait de pouvoir m'introduire à

travers une clôture, si mes talons, par exemple, devaient rester dehors à me retenir ? Voyons, mon associé ! »

— « Bien, bien, c'est votre affaire. En effet. — Venez par ici. »

Bouvancourt se dirigea vers une portière. Avant de l'écarter sur un seuil mystérieux, il s'arrêta, disant :

— « Vous me jurez que vous êtes Morand ? »

La demande fit sentir au meurtrier quel ascendant sa vogue infamante exerçait et combien il avait eu raison de se nommer. L'orgueil lui chauffa les tempes.

— « Et comment ! » fut sa réponse glorieuse.

— « Entrez donc, » décida Bouvancourt.

Il l'introduisit dans un cabinet cul-de-sac. Les murs et le plafond, le linoléum recouvrant le parquet, la face interne de la portière, enfin toutes les surfaces de ce local reluisaient de peinture argentine. La fenêtre avait été badigeonnée d'un enduit analogue, translucide comme un dépolissage. On aurait pu se croire à l'intérieur d'un cube d'argent.

Au milieu s'érigeait une espèce de ressort à boudin, qui n'en était pas un, puisqu'il était rigide. L'appareil toisait deux mètres d'élévation. Ses larges spires se constituaient d'un tube de métal enroulé trente fois sur lui-même et formant une cage cylindrique. Deux fils souples, argentés et tournés en papillotes, partaient chacun d'une extrémité de ce tube ; celui du haut rejoignait celui du bas et leurs deux brins tordus en un seul, se terminaient par une fiche de contact. On voyait émerger du mur, près de l'entrée, la prise de courant.

Et c'est tout ce qu'il y avait dans la chambre d'argent.

— « Voilà », dit Bouvancourt, « l'appareil. »

Il toqua la spirale, qui rendit un son de cloche impressionnant. Ce fut comme un glas sonné dans un autre monde.

Morand questionna le physicien sur la teinte argentée. Il n'aimait pas cela. Le métal blême étalait une pompe funèbre qui l'influençait.

— « Vous allez vous placer là-haut, » fit l'opérateur en renversant le haut limaçon. « Et vous ne serez pas surpris quand cela deviendra lumineux. — J'en ai pour un quart d'heure. »

Morand redemanda l'explication de la peinture.

— « C'est, » répondit le savant, « une dissolution préservatrice de la lumière que j''ai nommée *lumière Y*. C'est une couche prohibitive... »

— « Voulez-vous dire que les objets qu'elle abrite ne sont plus traversables par les objets saturés de lumière Y ?... »

— « Non pas. Je veux dire que les objets peints avec la gomme *antilux* — avec cette argenture — échappent à l'action de la lumière Y, et que, sous ses rayons repoussés par la gomme, ils ne deviennent pas subtils. Ces objets restent ce qu'ils sont, au lieu d'acquérir le don d'absolue perméabilité. Grâce à l'*antilux* que vous voyez ici, l'effet de mes irradiations est confiné à l'intérieur de ce cabinet, et les vitres de cette fenêtre ne seront pas rendues traversables, ce qui serait gênant, pensez-y :

le froid, la pluie, le vent pénétreraient, comme si les carreaux n'existaient pas ! »

— « Ah ?... Oui, c'est vrai... Mais alors, quand on est insaisissable, on sent le vent à travers soi ? »

— « Bien entendu. — Allons, vite, dépêchons-nous... »

— « Et les coups de couteau, et les balles de pistolet, et les dents de chien, — on les sent aussi ? »

— « Forcément ; la sensibilité... — Mais faisons vite. Ma bonne n'était pas là quand vous êtes entré, je préfère que vous partiez avant son retour. »

— « Et les palissades qu'on traverse ? » poursuivit Morand inattentif aux sollicitations de Bouvancourt. « Et les talus où l'on peut avoir à se cacher ?... Ah ! et le manque d'air ?... Vous ne pouvez pas respirer dans un talus ? Il faut donc le franchir dare-dare... Hum ! hum !... »

— « Hé ! qu'est-ce que cela ! » dit Bouvancourt. « Voyons, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ? »

Les bras raidis, il soutenait la lourde cage spirale.

— « Ah ! mais... c'est que... »

L'aigrefin marquant de la perplexité, Bouvancourt redressa l'appareil et lui dit brusquement :

— « Après tout, vous avez raison de ne pas vous presser. Notre contrat me semble imparfait. Je comprends bien que vous me trucidez si je refuse d'obéir ; je devine aussi que vous faire prendre ici, dans une souricère, entraînerait sans doute mon exécution par vos... subordonnés. Mais, en retour de mes services, de ma soumission, qu'est-ce que vous me donnerez sur les quinze cent mille francs du Comptoir d'Escompte ? »

— « Tiens, tiens ! » goguenarda le voleur. « ... Dix mille, ça suffit ? »

Bouvancourt tendit la main.

— « Peste ! la confiance règne !... » repartit Morand. « On en recausera. Vous avez ma parole. Au travail ! »

— « C'est que... »

— « Au travail, je vous dis »

Morand se tenait debout dans la volute.

— « Ah ! j'y songe : rendez-moi mes clefs, » demanda le physicien.

— « Pourquoi ? Ça presse ? Je vous les rendrai tout à l'heure. »

— « Ah ! non ! Tout à l'heure, si vous les conserviez, elles seraient, comme vous, transformées, perméables, et alors je ne pourrais plus m'en servir pendant seize heures et douze minutes... — Oh ! mais, » s'exclama-t-il tout à coup d'une façon curieusement soudaine et bruyante, « j'oubliais le principal, moi ! Oh ! oh ! quel étourdi. Voyez-vous, il faut que je préserve mon individu contre la lumière Y, sans quoi... »

Il ouvrit un placard où pendaient quelques draperies argentées. Il choisit l'une d'elles et se mit en devoir de la revêtir. C'était une grande cagoule qui retomba sur lui, le cachant tout entier, comme à jamais. Un pénitent, une figure de processions expiatoires et d'autodafés, remplaçait le professeur. Des lunettes trouaient la capuce, leurs disques de verre étaient argentés comme les vitres de la fenêtre ; les yeux de Bouvancourt voyaient sans être vus derrière ces orbites de crâne dont la nuance inanimée se

perdait dans le tout. Seules, les mains restaient nues ; des gants les argentèrent. La robe, trop longue, massait des plis d'argent sur le plancher d'argent. Cette apparition de repentir et de somptuosité se statufiait, telle une allégorie de valeur inestimable, et représentant le *De profundis*.

En procédant à cette prise d'habit, le physicien n'avait cessé de badiner sur la mine rébarbative qu'on lui verrait une fois costumé. Sa faconde ne tarissait pas, mais prenait sous l'étoffe un timbre amorti, souterrain, quasi sépulcral.

— « Vite, les clefs ! » dit-il.

Sa main de statue passa dans l'intervalle de deux spires.

— « Les voilà, » fit Morand qui avait légèrement pâli. « Que je vous les donne maintenant ou plus tard, ça n'a pas d'importance. Au contraire, » ajouta-t-il en se faisant rire, « cela me prouve que vous n'allez pas m'électrocuter ! parce qu'alors vous les auriez reprises *après !...* »

— « Justement ! » approuva Bouvancourt. « Je vois que nous nous comprenons. Soyez en paix ; je vous donne ma parole d'honneur que je vais vous subtiliser ; rien de plus. »

Il retroussa le froc de pénitence, couleur d'absoute, et glissa les clefs dans son vieux veston. Morand secoua la maigre tourelle qui l'emprisonnait, de peur qu'elle ne fût tout à coup rivée au parquet. L'engin remua, se balança, répandit une musique de campanile céleste...

— « Il faudra ne toucher à rien pendant l'irradiation, » recommanda le pénitent. « Mon solénoïde vous *gèlerait* grièvement. Tenez-vous droit, bien au centre. Vous y êtes ? Un quart d'heure ! »

Il ramassa le fil souple qui traînait, planta la fiche dans la prise de courant...

Aussitôt, on eût dit que le soleil venait de se multiplier ; aussitôt, la spirale s'illumina d'un éblouissement qui était au grand jour ce que le grand jour était au clair de lune. Elle devint un éclair de féerie, continu, montant, giratoire. Un serpentin de feu blanc lovait ses anneaux splendides autour de Morand. Cette lumière veloutait le contour de la tubulure incandescente ; elle parcourait sa vrille de la base au sommet, avec une rapidité fulgurale. Ainsi, la machine paraissait tournoyer dans une ascension frénétique. Morand fermait les yeux. Il resplendissait. Si jeune et si beau, si méchant, si pâle et si radieux, il fut le vivant portrait de Lucifer, un grain de sable avant la chute.

Aucun grésillement d'étincelle. Le miracle s'accomplissait dans une humble simplicité. La couleuvre ignée vissait infatigablement au sein du repos sa montée immobile. Du froid se fit sentir ; elle en rayonnait.

Morand, les paupières entrouvertes et clignotantes, parla le premier :

— « Rudement pas chaud, là-dedans !... Mais je ne sens rien d'autre... Est-ce comme ça qu'il faut que ça se passe ? Est-ce que ça ne vient pas petit à petit, la subtilité ? »

— « Non, » répondit la voix d'outre-terre. « Au bout d'un quart d'heure, quand le point de saturation se trouve atteint, subitement vous êtes en état. L'insaisissabilité ne comporte pas de degrés. »

— « Mais, » objecta l'être surensoleillé, donnant à ses inflexions toute leur fraîcheur juvénile, « je ne comprends pas très bien... »

Le pénitent leva les bras dans une attitude sacerdotale :

— « Il est préférable que vous gardiez le silence. »

On obéit.

Bouvancourt tenait sa montre ; de ses deux mains serrées l'une contre l'autre, il lui faisait un abri contre le rayonnement.

— « Plus que douze minutes... Onze... Dix... »

Le foyer réfrigérant continuait d'abaisser la température. Le physicien savait que des feuilles de givre commençaient à doubler le vitrage.

Le patient grelottait. Bouvancourt alla s'adosser au mur, à gauche et presque derrière lui ; ses dents menaient, sous la capuce, un claquement de castagnettes, et des frissons le galvanisaient, jetant de-ci de-là ses mains jointes. D'un ton laborieux, les mâchoires tremblantes, il déclara qu'il faisait beaucoup plus chaud à l'intérieur du serpentin, — ce qui était un mensonge.

— « ... Huit... Sept... Six... »

Le silence, rompu de loin en loin par des roulements de voitures et de tramways, se rétablissait avec empressement. Alors les bruits familiers de la maison donnaient en sourdine leur brave petit concert domestique : une machine à coudre s'activait au rez-de-chaussée ; l'entrechoc des bouteilles sortait du soupirail de la cave ; à l'étage supérieur, des pas intermittents...

Et pendant cela, dans la chambrette ardente et polaire, aux murailles comme en fusion, la merveille suivait son cours, et le serpent de clarté continuait d'enrouler sa trombe incantatoire autour du charmant criminel.

— « ... Trois... Deux... Une !... »

Tout à coup, sans qu'on entendît rien de plus, le réprouvé s'enfonça dans le parquet mille fois plus vite que le Méphisto de l'Opéra. Le temps de choir, il avait disparu. Ni trou, ni trappe, et cependant il n'y avait plus personne au milieu de la spirale, qui vainement persévérait.

Le pénitent, affalé dans un coin, se comprimait le cœur d'une étreinte crispée. Tous les murmures de l'intimité se taisaient, sauf les pas au deuxième étage, qui allaient et venaient comme antérieurement.

Bouvancourt se traîna le long du mur et coupa le courant. La spirale s'éteignit. On aurait supposé que le soir était venu. Pourtant une horloge sonnait dix heures et le jour blanchissait les carreaux épaissis de givre.

Le savant dépouilla son domino macabre et reparut dans la solitude. Etait-ce bien lui ? Etait-ce un homme ? A ses gestes automatiques, à ses mains de craie, à son masque de plâtre, qui aurait soutenu que c'en était un ?... Mais il ruisselait d'une sueur glacée ; donc c'était un homme. Il dit : « Justice est faite! » et se mit à pleurer ; c'était donc Bouvancourt.

Il pleura dans la chambre d'argent ; puis, ne voulant pas rester seul avec son secret, il accourut chez moi.

*
* *

Quand il eut fini son histoire, ma femme et moi nous le regardâmes sans comprendre, et nous l'écoutions gémir désespérément :

— « J'ai tué quelqu'un ! Moi, j'ai tué ! voulant le faire !... J'ai fait exprès de tuer un enfant... peut-être une femme ! Je suis un homicide Ah ! Sambreuil, quelle horreur, n'est-ce pas ! »

— « Hé... c'est que... je ne saisis pas trop ce qui est arrivé... »

Bouvancourt me fixa d'un œil dur et presque méprisant :

— « J'avais plus d'estime pour votre savoir et votre pénétration. »

Je repris :

— « Hem ! certes, je vois bien que Morand a traversé le parquet. Mais pourquoi ? puisque vous, quelques jours plus tôt... Ah ! j'y suis : vous l'avez trompé ! L'opération n'était pas celle... »

— « Taisez-vous ! Je n'ai trompé personne. Je l'ai subtilisé, comme il était convenu. Seulement, je l'ai subtilisé dans les deux sens du terme.

» Voyez-vous, Sambreuil, moi, mardi, je m'étais bien gardé de me traiter *in extenso.* Pendant mon irradiation, j'étais chaussé de bottines badigeonnées d'*antilux.* Alors, mes pieds sont restés ce qu'ils furent depuis ma naissance, c'est-à-dire impuissants à traverser les autres solides comme à se laisser traverser par eux !... Songez donc qu'une fois gorgé de lumière Y, il ne m'était plus permis de m'appuyer contre un arbre : je l'eusse traversé ! Si j'avais tenté de mettre mon pardessus et mon chapeau, tous deux auraient dégringolé à travers mon anatomie exactement comme au travers d'un corps de fumée ! Croyez-vous, même, que j'aurais pu les saisir avec mes doigts ? Eh non ! Mes mains subtilisées étaient incapables de prendre quoi que ce fût, d'agir sur quoi que ce fût ! Et voilà pourquoi j'avais prié ma bonne de m'ouvrir la porte et d'attendre mon retour, quand je suis sorti. Tourner un bouton, tirer une sonnette : pas moyen ! Je n'étais bon qu'à marcher ou donner des coups de pied... Enfin, je n'avais plus d'action matérielle, que pédestre. Vous comprenez que, dans un état pareil, je ne pouvais décemment sortir que la nuit... Et quand je suis rentré, si vous saviez ! Impossible de me coucher, quelque envie que j'en éprouvasse ! Car — c'était effrayant — mon corps eût traversé le lit, le plancher et tout, jusqu'à ce que mes bienheureux pieds l'eussent enfin retenu ! Mais comment alors, dans cette posture, comment me dégager, sans force, sans même de toucher tant soit peu efficace !... Ah ! l'étrange nuit, passée debout, dans l'oisiveté, transparent aux chocs, diaphane pour le tact, ainsi qu'un vrai fantôme ! Je tombais de fatigue et je n'avais pas le droit de m'asseoir !... D'après mes calculs — défectueux — la subtilité devait se prolonger dix heures. Jugez de mon angoisse pendant les six heures supplémentaires que sa possession m'infligea ! C'est à ce moment que vous vîntes me voir, Sambreuil. Je ne pouvais pas vous donner la main. Je n'avais pu ni m'habiller ni me débarbouiller convenablement. L'eau me traversait ! Mais il est juste d'ajouter que rien n'avait eu le pouvoir de me salir depuis que j'étais intangible, la poussière ne se déposant plus que sur mes chaussures... Ah ! mes chaussures ! Ah ! mes pieds Quels trésors en cette occasion !... C'est que, fichtre, insaisissable ne veut pas dire impondérable La pesanteur agissait toujours sur la masse de mon physique et le sollicitait sans merci... »

— « Alors, » fis-je épouvanté, « Morand... »

Bouvancourt avala son troisième verre de ratafia.

— « Morand, lui... Oh ! madame, quand j'y pense !... Morand, lui, sur sa demande et par mes soins, a été préparé dans sa totalité. Morand, lui, n'avait plus au bas de sa personne deux membres bien grossiers, deux objets de bonne et ferme chair. Il n'avait que des pieds immatérialisés sous le rapport du contact — des choses sans appui. Tout son corps est devenu traversable et traverseur, à l'exemple d'un corps pétri de rayons X, ou plutôt de lumière Y... Et comme la pesanteur... »

— « Alors ? alors ?... »

— « Alors, il perdit pied, tombant vers le centre de la Terre, plongeant, coulant à pic au sein du gouffre épais... Il a traversé d'abord le plancher, puis la machine à coudre d'une ménagère qui s'évanouit à la vue de ce prodige indistinct, puis, *sans même la souffler,* la chandelle d'un tonnelier qui lavait des bouteilles dans ma cave... Ensuite il a franchi les couches géologiques... sans pouvoir se raccrocher nulle part, aussi désarmé contre l'ambiance, lui l'homme éthéré tombant dans un milieu solide, qu'un homme banal précipité dans l'atmosphère... »

— « Enfin, qu'est-ce qu'il est devenu ? » demanda ma femme passionnément.

— « S'il existe un feu intérieur, son compte est bon ! » proféra Bouvancourt. « Sinon, je ne doute pas qu'il ait été asphyxié pendant cette plongée, cette inhumation qui tient de l'immersion... Pas d'air à respirer là-dessous ! »

— « Dans ce cas, » repris-je, « son cadavre serait juste au centre de la Terre ? »

— « Je ne crois pas. Je suis même sûr qu'il n'y est pas en ce moment où je parle ; ou s'il y est, c'est qu'il y passe seulement. Vous comprenez, il faut compter avec la force acquise. Morand tombait vers le centre de la Terre à peu près en chute libre, avec une vitesse uniformément accélérée ; il y est donc parvenu au train d'un malheureux qui s'abîmerait sur le sol d'une hauteur de 6 371 kilomètres. Un élan de cet acabit ne s'amortit qu'au bout d'un certain temps, et le pauvre diable, dépassant le point d'attraction, poursuivit son trajet en ligne droite, au-delà du centre, vers les antipodes. Mais alors sa force acquise luttait contre la force de gravité, son élan ne suffisait pas à lui faire atteindre la surface opposée du globe, et, parvenu sans doute à quelques lieues de cette surface, Morand, dont la course s'était ralentie progressivement, s'est mis à retomber vers le centre de la Terre, qu'il a dépassé de nouveau pour revenir du côté de Pontargis... Cela peut durer fort longtemps ! Afin de mieux comprendre, figurez-vous quelqu'un jeté dans un puits diamétral, une cheminée transperçant la planète... Après cent et cent va-et-vient de plus en plus réduits, le cadavre de Morand s'arrêterait enfin au centre de la Terre, si seize heures et douze minutes suffisaient à la consommation de l'affaire. Mais seize heures et douze minutes ne suffiraient pas, et tout à coup redevenu tangible, brutalement immobilisé dans une de ses chutes effroyables, pris, enlisé, pénétré, envahi, broyé cellule par cellule, amalgame subit de roc, d'argile et de viande, le misérable restera éternellement bloqué dans la pâte profonde !... »

Ma femme, qui a de l'imagination, ne craignit pas d'en témoigner.

— « Attendez donc ! » s'écria-t-elle. « Pour peu qu'il y ait une mer aux antipodes, Morand s'est noyé ! »

Bouvancourt esquissa, du coin de la bouche, une moue éplorée :

— « Madame, il serait mort avant, mort étouffé. Du reste, nous chicanons à plaisir, attendu que l'existence du feu intérieur est démontrée. L'incinération de Morand ne fait pas l'ombre d'un doute. Car j'ai pu fabriquer un homme spectre, mais pas un homme salamandre. J'ai vaincu la résistance des solides, des liquides et des gaz, mais non leurs autres défenses, non leur enveloppement qui asphyxie. J'ai vaincu l'eau qui mouille, non l'eau qui noie, et non le feu qui brûle — C'est une mort épouvantable ! »

— « C'est une exécution ! » rectifiai-je. « Dieu merci ! Bouvancourt, merci ! d'avoir désorganisé la bande à Morand ! »

— « Mon invention n'aura servi qu'à cela. Voyez-vous, en dernière analyse, elle ferait plus de mal que de bien. Mauvaise, qu'elle disparaisse ! Je brûlerai ce soir mes calculs et mes notes, et je détruirai la spirale. Rien ne doit subsister... Morand ne parlera plus... Et vous, mes chers amis, je vous demande sur l'honneur de ne pas conter cette histoire avant dix années révolues. »

Nous dûmes en passer par là. Je promis à contrecœur les dix ans de réserve, sans comprendre pourquoi l'invention serait alors impossible à retrouver. S'il arrive que mon lecteur soit un Berthelot, ma lectrice une Curie, peut-être apercevront-ils ce que je n'ai pas discerné. Mais peut-être aussi me tiendront-ils rigueur d'avoir fait un serment qui gruge la science d'une richesse considérable... Je l'ai prêté parce qu'on ne peut rien refuser, dans certaines crises, à certains suppliants. La surexcitation de ce paisible et sage Bouvancourt faisait peur. Il ne se lassait pas de nous redire les transes qu'il avait subies pendant son dialogue avec le beau scélérat dont la parole était suave, les alternatives de justice et de pitié qui l'animaient, sa torture entre ses devoirs et ses émotions, son dégoût de l'indispensable comédie tragique, et comment il appréhendait à chaque minute que ce demi-savant, frotté de physique, ne tombât sur la vérité.

— « Il résonnait d'une manière si naïve ! » remarquait Bouvancourt. « Et si dangereuse ! A tort et à travers ! Cinquante fois j'ai pensé tout perdu !... Par bonheur, il était fasciné par la cause finale, hypnotisé par le but. Quelle faute !... Passer la main dans un coffre-fort, à travers la porte, et le vider ! Mais voyons, est-ce qu'il aurait pu saisir l'or et l'argent ! Et s'il avait empoigné ces piles de louis et d'écus, est-ce qu'ils auraient traversé la paroi du coffre, eux qui n'étaient pas plus subtilisés que cette paroi ?... Jamais ! Jamais !... Quant aux pieds, vraiment c'était l'ABC de la déduction... Ah ! Sambreuil ! la honte... la honte d'abuser ce pauvre niais ! Et le supplice de mentir à cet enfant que j'allais prendre au piège de ma fausseté !... Ah ! non, je n'étais pas né pour être bourreau ! »

Je lui dis gravement, une main sur son épaule et les yeux dans les yeux :

— « Mon ami, ne croyez-vous pas que c'est votre tour de raisonner faux ? Vous avez purgé la terre d'un monstre ; vous tenez d'Hercule, de

Thésée et de Celui qui précipita Lucifer aux flammes éternelles, comme vous avez fait du nouveau Satan. Bouvancourt, il me semble que vous devriez ressentir une grande satisfaction divine... »

— « Oui, » soupira le physicien, « je suis *bourrelé* de satisfaction. »

Et comme j'insistais sur le caractère fabuleux de l'événement, il me démontra que c'était une illusion.

— « Penser, » dit-il, « que nous pouvons plonger dans la terre, c'est aussi naturel que penser : Peut-être existe-t-il des créatures incapables de traverser l'air et de voyager parmi les gaz. La proposition n'est pas anti-scientifique, loin de là. » Il poursuivit : « On a toujours vu les solides *se surnager* l'un l'autre, et voilà des siècles que l'humanité flotte à la surface du monde. S'ensuit-il que je doive nier la possibilité du contraire ? Pas du tout ! — Jusqu'à ce qu'un homme ait enfoncé dans la rivière un bouchon de liège, tous les bouchons de liège pouvaient croire que l'eau était aussi imperméable que la terre aux humains. Or, voilà : ce que cet homme a fait au bouchon, moi je l'ai fait à Morand. »

Ce nom murmuré, Bouvancourt perdit le fil de sa pensée. Il s'abandonna au cours d'une préoccupation d'où je me gardai bien de le tirer, car peu à peu il prenait le visage de science, de force et de mansuétude que je souhaite voir au Tout-Puissant, si nous devons quelque jour nous trouver face à face.



■ *En avant pour Mars !*

Sur 902 enfants, de douze à quinze ans, interrogés par l'enquêteur de la revue « Pédagogie Education », près de la moitié ont répondu que leurs livres préférés étaient ceux traitant des habitants de la planète Mars.

Les fées sont mortes ; vivent les robots !

Un chat sachant chapitrer

(*A word to the wise*)

par JOHN COLLIER

Est-il besoin de présenter John Collier aux amateurs d'étrange ? Rappelons néanmoins cette pierre de touche que constitue le recueil « Un rien de muscade » (*Hachette*), *ainsi que la nouvelle* « Vertes pensées », *dans le numéro* 19 *de* « *Fiction* ».

Voici un conte où se retrouve l'humour propre à John Collier : l'histoire d'un homme qui voulait apprendre à parler à son chat, et des conséquences qui s'ensuivirent.



RICHARD Whitiker buvait du lait et emportait toujours avec lui un parapluie d'usage courant. Quand il se rencontrait dans la glace, il y trouvait à la fois un visage trop ingénu pour accuser son âge et trop fatigué pour paraître jeune. Un visage comme on en voit aux clowns. Ses cheveux abondamment semés de gris faisaient songer à une perruque, ou encore à une tignasse qu'il aurait entrepris de tailler lui-même.

— « Voilà, » se dit-il un jour, « le visage d'un homme qui n'aura pas été bien loin dans la vie. Morbleu ! J'ai mis en plein dans le mille, cette fois ou jamais. J'ai parfaitement raison. Tu as le jugement sûr, mon vieux, et pourtant tu as loupé le coche en diverses occasions capitales. »

Cette découverte le tracassant, il se mit à consulter les ouvrages traitant du succès dans la vie. Tous lui conseillèrent d'analyser ses échecs passés et d'en déterminer la cause exacte pour mieux réussir ultérieurement.

Ce fut un travail de Bénédictin. Il arpentait sa chambre comme un lion en cage, se grattait l'occiput, s'empoignait la tête à deux mains, et s'asseyait sur son lit pour faciliter la concentration. A la fin, dans un éclair aveuglant et un bond qui le remirent sur pieds, le fond même du problème lui apparut :

— « Aucun doute possible ! » s'écria-t-il. « Jamais je n'aurais dû me fourvoyer aussi bêtement. Je me serais débrouillé mille fois mieux, j'aurais connu une des plus grandes réussites de tous les temps si seulement j'avais possédé un chat qui sache me chapitrer !

» Cette malheureuse affaire de mine d'or ? Il m'aurait averti de m'en méfier. L'hôtel ? Il m'aurait franchement fait admettre que je n'étais pas apte à le diriger. Et il m'aurait crié « Gare ! » ou « Prends garde ! » le jour où j'introduisis chez moi ce chafoin de Colonel Rankin et lui présentai ma femme. »

Avoir laissé échapper gloire et fortune faute d'un chat et de quelques

mots, alors que ces deux choses foisonnent en ce bas monde ! Plus il y réfléchissait, plus cette conclusion lui apparaissait vexante. Toutefois, faisant preuve de cette obscure persévérance qui est le propre des hommes à visage de bois, il décida de combler cette lacune et d'obtenir le maximum des années lui restant à vivre.

Il eut tôt fait de se procurer un chat, mais il s'attacha à bien le choisir : il prit un chat qui pinçait les lèvres d'un air sagace et regardait son monde à travers deux yeux ronds comme ceux d'une chouette.

« Voici un premier pas d'accompli, » se dit-il. « et c'est le seul qui compte. Je vais maintenant attendre avec fièvre le jour où ce chat plein de promesses prononcera le nom d'un cheval de course, ou d'un placement mirifique à effectuer. A moins qu'il ne me dise comment rencontrer la délicieuse jouvencelle, la créature de rêve qui se donnera au quinquagénaire que je suis ! »

Devant cette perspective notre homme avait peine à contenir une joie qu'attisait le souffle de l'impatience. Il combla son chat de tout ce qu'il y avait de mieux et de meilleur. Il ne se passait pas une heure sans qu'il ne vînt lui faire la conversation, en prenant grand soin de bien détacher ses mots. Il acheta un poste de T.S.F., spécialement pour lui, et qu'il allumait à l'heure des Cours de Bourse. Seul détail discordant, qui ulcérait beaucoup notre homme tout en divertissant énormément ses amis : le chat continuait d'observer un mutisme obstiné.

— « Je suis venu à bout de la principale difficulté, » estima-t-il, « je ne vais donc pas m'avouer vaincu par un détail secondaire. Réfléchissons : l'alcool rend alcoolique, la viande de bœuf rend fort comme un bœuf, le lait fait de vous la crème des hommes. Je parle par expérience, puisque je bois du lait et que je suis d'un tempérament doux. De toute évidence, je n'ai qu'à nourrir ce chat de perroquets, et ce régime fera de lui un oracle parlant. Du reste, la chair coriace de ces vieux oiseaux fortifiera ses mâchoires, tout en lui donnant davantage de contrôle sur les muscles laryngo-buccaux. Il n'y a pas deux solutions : j'irai demain matin au Marché aux Oiseaux. »

Il s'y rendit dès potron-minet, pour en revenir avec un chatoyant oiseau parleur du Mexique à chape jaune. Il lui tordit le cou, l'éplucha, et le troussa en une succulente fricassée dont le matou se régala sans en laisser miette.

Le lendemain, il le régala d'un perroquet des Amazones au langage châtié, auquel succédèrent un Panaméen disert, un prolixe cacatoès à crête citron puis, le jour de son anniversaire, un ara au plumage magnifique. Et ainsi de suite. Tous étaient de talentueux volatiles, capables d'arrêter pile un cheval et sa voiture en pleine course, de semer la panique parmi les cambrioleurs, voire de faire rougir ces jouvenceaux qui vous rendent visite le bouquet à la main. Mais c'en était bien fini pour eux dès qu'ils tombaient entre les mains de Mr. Whitiker.

De son côté, le chat avait la riposte assez prompte quand on lui présentait un perroquet — mais le reste du temps, et si l'on excepte un

bâillement de temps à autre, il demeurait bouche close. Cependant, le coût d'un tel régime se chiffrait par des sommes astronomiques, dont notre homme ne tarda pas à se ressentir.

Il se priva de tout. Il maigrit. Ses vêtements s'élimèrent aux coudes. Ses souliers et son toit laissèrent passer l'eau. Autour de lui tout tombait en décrépitude. Les gamins le couvraient de quolibets quand ils le voyaient passer dans la rue, rentrant en toute hâte du Marché aux Oiseaux, effrayé à l'idée que le chat prononçait peut-être au même instant deux ou trois paroles alléchantes qu'il ne pourrait recueillir.

Vint enfin le jour où il se trouva à bout de ressources. Pendant qu'il déjeunait lui-même par cœur, il ne put offrir à son chat pour tout régal qu'une minuscule inséparable. Mais ce jour-là — surprise navrée du chat ? illusions de ses propres oreilles ? — il aurait juré que le matou modulait un faible sifflement, et assez discordant.

Aussitôt, tous ses espoirs renaissant, il vit couler devant lui comme un fleuve étincelant des années et des années de bonheur sans mélange.

— « Victoire ! » s'écria-t-il, « le régime commence à produire son effet ! Je serai riche ! Je serai célèbre ! Je goûterai les étreintes de cette délicieuse jeune fille, de cette jouvencelle qui sera dans la fleur de ses 22 ou 23 printemps et mesurera 88 de tour de buste ! Au fait, je me demande si ce chat me donnera quelques conseils pour mon régime ? Après tout, j'ai fait beaucoup pour lui dans ce sens. »

Il n'est rien de tel que de battre le fer quand il est chaud. Le lendemain, notre héros sortit de bon matin. Il visita les prêteurs sur gages, emprunta, et put rassembler le prix d'un perroquet gris — un africain superbe, orgueil du Marché aux Oiseaux. Il rentra au triple galop et l'offrit tout cru à son chat. L'oiseau était encore tout palpitant de vie, et Whitiker espérait qu'ainsi, aucune de ses qualités ne serait perdue.

Le matou dévora avidement le perroquet, eut un léger battement des paupières, s'essuya la bouche avec la patte — et leva les yeux vers le Ciel comme pour lui adresser une muette action de grâces. Puis, posant son regard droit dans celui de Richard Whitiker, il articula d'une voix nette et sonore :

— « Gare ! »

Le brave homme joignit deux mains extasiées :

— « Il parle ! » s'exclama-t-il. « Il peut parler ! Et quel délicieux accent ! Bientôt... bientôt ! Il me chuchotera le nom d'un cheval gagnant, ou d'une valeur destinée à monter en flèche ! Il me dira de me rendre en telle ville, d'y descendre à tel hôtel — et là je rencontrerai la délicieuse jeune fille, la ravissante jouvencelle qui sera dans la fleur de ses 22 ou 23 printemps et mesurera 88 de tour de buste ! Quel instant quand, pour la première... »

Or, ce fut en cet instant précis que le plafond délabré s'effondra sur notre infortuné héros, le couchant raide au milieu des plâtras.

— « Enfin, voyons ! » marmonna le chat en sautant d'un bond sur le corps étendu sans vie. « Je vous demande un peu à quoi cela sert de régaler

un chat de perroquets pour le faire parler — et à quel prix ! — si l'on ne tient aucun compte de ses avertissements ? »

Par la suite, ce chat élut domicile chez une dame seule. Il y trouva un vaste champ d'observation, mais estima que moins il en dirait, mieux cela vaudrait pour chacun.

(*Traduit par René Lathière.*)



Qui a tué Mahomet ?

(*The men who murdered Mohammed*)

par ALFRED BESTER

Alfred Bester est bien connu du public français pour ses deux romans « L'homme démoli » *et* « Terminus les étoiles », *tous deux parus chez Denoël dans « Présence du Futur ». Nous avons publié de lui naguère d'extraordinaires nouvelles :* « L'homme que Vénus va condamner » *(n° 4),* « Le temps n'arrange pas tout » *(n° 5),* « L'androïde assassin » *(n° 24). Sa grande passion est de renouveler totalement un sujet. C'est ce qu'il avait fait pour la télépathie dans* « L'homme démoli » *et pour le transport instantané à distance dans* « Terminus les étoiles ». *Et ce qu'il réussit à faire de façon encore une fois magistrale pour les paradoxes temporels, dans la nouvelle que vous allez lire.*



VOICI l'histoire d'un homme qui a saboté l'Histoire, renversé des empires et détruit des dynasties. A cause de lui Columbus (Ohio) devrait s'appeler Cabot (Ohio). A cause de lui le nom de Marie Curie devrait être honni en France, et personne ne devrait jurer par la barbe du Prophète... A vrai dire, ces faits réels n'eurent pas lieu, car l'homme était un savant fou ; ou, si vous préférez, il ne parvint qu'à se les rendre irréels.

Notre patient lecteur est familiarisé avec le conventionnel savant fou, créant en laboratoire des monstres qui se retournent invariablement contre leur auteur et menacent son adorable fille. La présente histoire ne comporte pas de tel personnage. Elle concerne Henry Hassel, un véritable professeur, un peu toqué, de la même catégorie que les illustres Ludwig Boltzmann (« la Loi du Gaz Idéal »), Jacques Charles et André-Marie Ampère (1775-1836).

Nul n'ignore que l'ampère électrique fut ainsi nommé en l'honneur d'Ampère. Ludwig Boltzmann fut un physicien Autrichien « distingué », aussi réputé pour ses travaux sur les radiations des corps sombres que pour le Gaz Idéal. Vous pouvez vérifier dans l'Encyclopaedia Britannica, vol. 3, BALT à BRAI. Jacques Alexandre César Charles fut le premier mathématicien à s'intéresser à l'aérostation, et inventa le ballon à hydrogène. C'étaient de vrais hommes.

C'étaient aussi de vrais excentriques. En voici un exemple : Ampère était en route pour une importante réunion de savants à Paris. Dans son taxi, il eut une idée lumineuse (de nature électrique, je présume), sortit un crayon et griffonna l'équation sur la paroi de la voiture. En gros, cela donnait ceci : $dH = ipdl/r^2$ en tenant compte que p est la distance perpen-

diculaire de P à la droite de l'élément dl ; ou $dH = i \sin \varnothing \, dl/R^2$. C'est ce qu'on appelle aussi la Loi de Laplace, bien que ce dernier ne fût pas à la réunion.

Quoi qu'il en soit, le taxi arriva à l'Académie. Ampère sortit, paya le chauffeur et se précipita à la réunion pour exposer à chacun son idée lumineuse. Il réalisa alors qu'il n'avait pas la note sur lui, se rappela où il l'avait laissée et dut pourchasser le taxi à travers Paris pour récupérer son équation fugitive. J'aime à penser que c'est de la même manière que Fermat perdit son « Dernier Théorème », bien qu'il ne figurât pas non plus à la réunion, étant mort environ deux cents ans plus tôt.

Ou bien considérons Boltzmann. Tenant la chaire à propos des Gaz Idéaux Complexes, il truffait ses cours de calculs compliqués qu'il établissait rapidement de tête. Ses étudiants avaient tellement de mal à démêler ses maths qu'ils ne pouvaient suivre ses cours et durent prier Boltzmann d'établir ses équations au tableau. Boltzmann s'excusa et promit d'être plus explicite à l'avenir. Au cours suivant il commença : « Messieurs, en combinant la Loi de Boyle avec la Loi de Charles, nous arrivons à l'équation $pv = p_0v_0 (1 + at)$. Donc évidemment si ${}_aS^b = f(x) \, dx\varnothing (a)$, nous avons $pv = RT$ et ${}_vSf(x,y,z) \, dV = O$. C'est aussi simple que deux et deux font quatre. » A ce moment Boltzmann se souvint de sa promesse. Se tournant vers le tableau noir, il inscrivit consciencieusement $2 + 2 = 4$, et poursuivit son cours, continuant à faire machinalement de tête ses calculs compliqués.

Quant à Jacques Charles, le brillant mathématicien qui découvrit la Loi de Charles (appelée quelquefois Loi de Gay-Lussac) dont Boltzmann avait parlé dans son cours, il désirait avec une passion maniaque devenir un paléographe réputé — c'est-à-dire un découvreur de manuscrits anciens. Je pense que le fait de partager le mérite avec Gay-Lussac avait dû le déranger quelque peu. Il acheta 200 000 francs, à un escroc nommé Vrain-Lucas, des lettres holographes prétendûment écrites par Jules César, Alexandre le Grand et Ponce Pilate. Charles, l'homme qui voyait au travers de tout gaz, idéal ou pas, crut réellement à l'authenticité de ces faux, en dépit du fait que ce maladroit de Vrain-Lucas les avait écrits en français moderne, sur du papier moderne contenant des filigranes modernes. Charles essaya même d'en faire don au Louvre.

Notez que ces hommes n'étaient pas des imbéciles. C'étaient des génies qui payaient une lourde rançon pour leur génie, parce que le reste de leur intellect était hors de ce monde. Un génie, c'est quelqu'un qui atteint à la vérité par des voies inattendues. Malheureusement, les voies inattendues mènent au désastre dans la vie quotidienne. Et c'est ce qui arriva à Henry Hassel, professeur de Compulsion Appliquée à l'Université Inconnue en l'an 1980.

*
* *

Personne ne sait où est l'Université Inconnue, ni ce qu'on y enseigne. Elle comporte une faculté d'environ deux cents excentriques, et un corps estudiantin de deux mille niais... du genre de ceux qui restent anonymes

jusqu'à ce qu'ils gagnent le prix Nobel ou deviennent le Premier Homme sur Mars. Vous reconnaissez facilement les diplômés de l'U. I. en demandant aux gens où ils ont fait leurs études. Si vous obtenez une réponse évasive comme : « Oh ! une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler... », vous pouvez parier qu'ils sortent de ladite université. J'espère pouvoir un jour vous en dire plus long sur cette université, laquelle est un centre de culture... uniquement dans le sens pickwickien.

En tout cas, un après-midi, Henry Hassel quitta assez tôt son bureau du Centre Psychotique, passant par l'arcade de Culture Physique pour rentrer chez lui. On a dit que c'était pour reluquer les étudiantes nues qui pratiquaient les Arcanes Eurythmiques ; c'est faux. Hassel préférait admirer les trophées disposés sous l'arcade, en mémoire des Grandes Equipes de l'Université qui avaient gagné le genre de championnats habituellement gagnés par les équipes de l'U. I. — dans les sports tels que le Strabisme, l'Occlusion et le Botulisme (Hassel avait lui-même été champion de simple en Frambésisme pendant trois années de suite). Il arriva chez lui le cœur gai et entra joyeusement dans sa maison pour découvrir sa femme dans les bras d'un homme.

Cette mignonne créature de trente-cinq ans, aux cheveux d'un roux vaporeux et aux yeux en amande, se laissait cordialement embrasser par un personnage dont les poches contenaient des prospectus, des appareils micro-chimiques et un marteau à réflexe rotulien... un véritable produit de l'U. I., comme vous voyez. Le baiser était si concentré qu'aucune des parties agissantes ne remarqua la présence d'Henry, furieux, dans l'entrée.

Rappelez-vous Ampère, Charles et Boltzmann. Hassel pesait quatre-vingt-cinq kilos. Il était musclé et sans complexes. C'eût été pour lui un jeu d'enfant de mettre en charpie sa femme et son amant et d'atteindre ainsi, simplement et directement, au but qu'il souhaitait — à savoir mettre fin à la vie de sa femme. Mais il était de la catégorie des génies ; son cerveau ne fonctionnait pas ainsi.

Hassel respira fortement, tourna les talons et fonça comme un poids lourd jusqu'à son laboratoire particulier. Il ouvrit un tiroir marqué DUODÉNUM et en retira un revolver, calibre 45. Il ouvrit d'autres tiroirs, aux étiquettes tout aussi intéressantes, et réunit des appareils. En sept minutes et demie exactement (tant sa rage était grande), il fabriqua une machine à voyager dans le temps (tant était grand son génie).

Le Professeur Hassel assembla la machine autour de lui, régla le cadran sur 1902, ramassa le revolver et pressa le bouton. La machine émit un bruit de plomberie défectueuse, et Hassel disparut. Il réapparut à Philadelphie le 3 juin 1902, alla directement au 1218, Walnut Street (une maison de brique rouge avec un perron de marbre), et sonna. Un personnage, qui aurait très bien pu s'appeler Smith, ouvrit la porte et regarda Henry Hassel.

— « Mr. Jessup ? » demanda Henry d'une voix étranglée.

— « Oui ? »

— « Vous *êtes* Mr. Jessup ? »

— « En effet. »

— « Vous aurez un fils, Edgar ? Edgar Allan Jessup... ainsi nommé en raison de votre regrettable admiration pour Poe ? »

L'autre parut déconcerté.

— « Pas que je sache, » dit-il. « Je ne suis pas marié. »

— « Vous le serez, » dit Hassel en colère. « Et j'ai l'infortune d'être marié à Greta, la fille de votre fils. Excusez-moi. »

Levant son revolver, il abattit l'homme qui eût été le grand-père de sa femme.

— « Elle aura cessé d'exister, » murmura Hassel en soufflant sur la fumée de son arme. « Je serai célibataire. Je suis peut-être même marié à quelqu'un d'autre... Bon Dieu ! Qui ? »

Hassel attendit impatiemment que le retour automatique de la machine à explorer le temps le rejette dans son laboratoire privé. Il se précipita dans le living-room. Sa rouquine de femme était toujours là, toujours dans les bras d'un type.

Hassel fut atterré.

— « Alors c'est comme ça, » gronda-t-il. « Une tradition familiale de fidélité... Bon, on va bien voir. J'ai les moyens d'y remédier. »

Il se permit un rire creux, retourna à son labo et s'expédia en l'année 1901, où il tua d'un coup de revolver Emma Hotchkiss, qui eût été la grand-mère maternelle de sa femme. Il revint dans sa propre maison, à sa propre époque. Sa femme rousse était toujours là... toujours dans les bras d'un autre homme.

— « Mais je *sais* que la vieille bique était sa grand-mère, » murmura Hassel. « La ressemblance était frappante. Qu'est-ce qui a bien pu arriver, bon sang ? »

Hassel était confondu, consterné ; il n'était toutefois pas sans ressources. Il passa dans son bureau, eut quelque difficulté à décrocher le téléphone, mais réussit finalement à composer le numéro du Laboratoire d'Antipratique... son doigt ne cessait de s'échapper du cadran.

— « Sem ? » fit-il. « Ici Henry. »

— « Qui ? »

— « Henry. »

— « Causez plus fort. »

— « Henry Hassel ! »

— « Oh... bonjour, Henry. »

— « Parlez-moi du Temps. »

— « Le Temps ? Hum... »

Sem, le computeur Simplex et Multiplex, attendit que les circuits de toutes les données soient en ligne, puis commença : « Le Temps. 1° : absolu ; 2° relatif ; 3° : périodique. 1° absolu : période, durée, journée, perpétuité... »

— « Désolé, Sem. Ma question était mal posée. Je voudrais : *Temps,* références : *Succession du, Voyage dans le.* »

Sem changea de relais et recommença. Hassel écoutait attentivement. Il acquiesçait. Il grognait.

— « Hon hon. Hon hon. Bien. Je vois. C'est ce que je pensais. Un

continuum, hein ? Les actes accomplis dans le passé doivent altérer l'avenir. Bon. Alors je suis sur la bonne voie. Mais l'acte doit être significatif, hein ? L'action doit faire effet sur les masses. L'insignifiant ne peut détourner les courants de phénomènes existants. Hmmm. Mais jusqu'à quel point une grand-mère est-elle *insignifiante ?* »

— « Qu'essayez-vous de faire, Henry ? »

— « De tuer ma femme, » aboya Henry.

Il raccrocha. Il retourna dans son labo. Il réfléchit, toujours en proie à une rage jalouse.

— « Faire quelque chose de significatif, » murmura-t-il. « Eliminer Greta. Eliminer tout. Parfait, bon Dieu ! Je vais leur faire voir. »

Hassel recula en 1775, visita une ferme de Virginie et revolverisa la poitrine d'un jeune colonel. Le nom du colonel était George Washington et Hassel s'assura qu'il était bien mort. Il revint dans sa propre maison, à sa propre époque. Sa femme était toujours là, toujours rousse, et toujours dans les bras d'un autre.

— « Damnation ! » jura Hassel.

Il allait être à court de munitions. Il ouvrit une nouvelle boîte de cartouches, retourna en arrière dans le temps et massacra Christophe Colomb, Napoléon, Mahomet, et une demi-douzaine d'autres célébrités.

« Bon sang, cette fois ça devrait y être ! » se dit Hassel.

Il retourna à sa propre époque et retrouva sa femme dans la posture mentionnée ci-avant.

Ses genoux se liquéfièrent ; ses pieds lui parurent s'enfoncer dans le sol. Il rejoignit son laboratoire à travers un cauchemar vaseux.

— « Qu'est-ce qui peut bien être significatif ? » se demanda Hassel douloureusement. « Combien en faut-il pour modifier l'avenir ? Cette fois, par Jupiter, je vais le changer pour de bon. Je vais tout casser. »

Il voyagea jusqu'à Paris au début du xxe siècle, et alla voir Mme Curie dans un atelier sous les combles, près de la Sorbonne.

— « Madame, » fit-il dans son français exécrable, « je ne suis qu'un étranger pour vous, mais un savant néanmoins. Connaissant vos expériences sur le radium... oh ? Vous n'en êtes pas encore au radium ? Ça ne fait rien. Je suis ici pour vous enseigner tout ce qui concerne la fission nucléaire. »

Ce qu'il fit. Il eut la satisfaction de voir Paris s'élever en un champignon de fumée avant que le retour automatique le ramenât chez lui.

« Ça apprendra aux femmes à être fidèles, » grommela-t-il... « *Guhhh !* » (Tel fut le son qui sortit de ses lèvres quand il vit sa rouquine de femme, qui était toujours... inutile d'insister sur ce que vous savez déjà.)

Hassel rejoignit son labo en titubant et s'assit pour réfléchir. Pendant qu'il est occupé, il vaut mieux que je vous prévienne que ceci n'est pas une histoire conventionnelle sur le temps. Si vous vous imaginez que l'homme qui mignote sa femme est lui-même, vous êtes dans l'erreur. La vipère *n'est pas* Henry Hassel, ni son fils, ni même Ludwig Boltzmann (1844-1906). Hassel n'accomplit pas un circuit fermé dans le temps, finissant là où le récit commence, à la satisfaction de personne et à la fureur de chacun... pour la simple raison que le Temps n'est pas circulaire, ni linéaire, ou bili-

néaire, discoïde, syzygien, longiquiteux ou pandiculier. Le Temps est une affaire privée, ainsi que le découvrit Hassel.

— « J'ai dû me tromper quelque part, » murmura Hassel. « Il faut que je vérifie. »

Il se battit avec le téléphone, lequel semblait peser cent tonnes, et réussit enfin à joindre la Bibliothèque.

— « Allô, la Bibliothèque ? Henry à l'appareil. »

— « Qui ? »

— « Henry Hassel. »

— « Plus fort, s'il vous plaît. »

— « HENRY HASSEL ! »

— « Oh ! Bonjour, Henry. »

— « Qu'avez-vous au sujet de George Washington ? »

La Bibliothèque cliqueta pendant que ses scruteurs fouillaient les catalogues.

— « George Washington. Premier Président des Etats-Unis. Né en... »

— « Premier Président ? Ne fut-il pas assassiné en 1775 ? »

— « Voyons, Henry. Question absurde. Tout le monde *sait* que George Wash... »

— « Personne ne sait qu'il fût tué ? »

— « Par qui ? »

— « Moi. »

— « Comment avez-vous fait ? »

— « J'ai un revolver. »

— « Non, je veux dire, comment avez-vous pu le faire il y a deux cents ans ? »

— « J'ai une machine à voyager dans le temps. »

— « Eh bien je n'en ai pas trace ici, » fit la Bibliothèque. « Il figure toujours en bonne place dans mes dossiers. Vous avez dû le louper. »

— « Je n'ai rien loupé. Et Christophe Colomb ? Avez-vous quelque chose sur sa mort en 1489 ? »

— « Mais... il a découvert le Nouveau Monde en 1492. »

— « Non. Il fut tué en 1489. »

— « Comment ? »

— « Une balle de 45 dans le buffet. »

— « Encore *vous*, Henry ? »

— « Oui. »

— « Aucune trace ici, » insista la Bibliothèque. « Vous visez comme un pied. »

— « Je ne perdrai pas mon sang-froid, » fit Hassel d'une voix tremblante.

— « Pourquoi pas, Henry ? »

— « Parce que c'est déjà fait, » hurla-t-il. « Bon ! Et Marie Curie ? A-t-elle ou n'a-t-elle pas découvert la bombe à fission nucléaire qui détruisit Paris au début du siècle ? »

— « Elle ne la découvrit pas. Enrico Fermi... »

— « Si. »

— « Non. »
— « Je la lui ai enseignée personnellement. *Moi.* Henry Hassel. »
— « Tout le monde s'accorde à dire que vous êtes un merveilleux théoricien, mais pour ce qui est d'enseigner, Henry, vous... »
— « Allez au diable, vieille mule. Il me *faut* une explication ! »
— « Pourquoi ? »
— « J'ai oublié. J'avais quelque chose en tête... mais ça ne fait rien. Que me suggérez-vous ? »
— « Vous avez vraiment une machine à voyager dans le temps ? »
— « Evidemment que j'ai une machine à voyager dans le temps. »
— « Alors, retournez vérifier. »
Hassel retourna en l'an 1775, alla à Mount Vernon et interrompit les plantations de printemps.
— « Excusez-moi, Colonel, » commença-t-il.
Le grand homme le regarda curieusement.
— « Drôle d'accent étranger, » fit-il. « D'où sortez-vous ? »
— « Oh ! d'une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler. »
— « Votre aspect aussi est drôle. Embrumé, comme qui dirait. »
— « Dites-moi, Colonel. Que savez-vous de Christophe Colomb ? »
— « Pas grand-chose, » répondit le Colonel Washington. « Mort il y a deux-trois cents ans. »
— « *Quand* mourut-il ? »
— « Vers 1500 et des poussières, pour autant que je me souvienne. »
— « Non. Il est mort en 1489. »
— « Vous savez mal vos dates, mon vieux. Il a découvert l'Amérique en 1492. »
— « C'est Cabot qui a découvert l'Amérique. Sébastien Cabot. »
— « Non. Cabot arriva un poil plus tard. »
— « J'ai une preuve infaillible ! » commença Hassel.
Mais il s'arrêta, voyant approcher un homme costaud et même... corpulent, le visage comiquement rouge de colère. Il portait un pantalon gris informe et une veste de tweed deux fois trop petite. Il brandissait un Colt 45. Henry mit un moment à comprendre qu'il se regardait lui-même... il n'apprécia pas beaucoup cette apparition.
— « Mon Dieu ! » murmura Hassel. « Me voici, remontant pour la première fois dans le temps afin de tuer Washington. Si j'avais fait mon deuxième voyage une heure plus tard, j'aurais trouvé Washington mort. Hé ! » appela-t-il. « Pas tout de suite. Attends une minute. J'ai quelque chose à vérifier d'abord. »
L'autre Hassel ne lui accorda pas la moindre attention ; il ne parut même pas se rendre compte de sa présence. Il marcha droit sur le Colonel Washington et lui tira dans l'estomac. Le Colonel Washington s'affaissa, tout à fait mort. Le premier assassin examina le corps puis, ignorant les efforts de Hassel pour engager une conversation, tourna le dos et s'éloigna, marmottant haineusement en lui-même.
— « Il ne m'a pas entendu, » s'étonna Hassel. « Il ne m'a même pas

senti le toucher. Et pourquoi est-ce que je ne me souviens pas d'avoir essayé de m'arrêter moi-même la première fois que j'ai tué le Colonel ? Que se passe-t-il, bon sang ? »

Considérablement troublé, Hassel partit à Chicago et se retrouva sur les terrains de « *squash* » (1) de l'Université de Chicago, au début des années 1940. Là, dans un gâchis de briques de graphite et de poudre de graphite, travaillait un savant italien nommé Fermi.

— « Alors, *Dottore,* on refait le travail de Marie Curie, à ce que je vois ? » fit Hassel.

Fermi regarda autour de lui comme s'il avait entendu un léger bruit.

— « Vous refaites le travail de Marie Curie, *Dottore ?* » hurla Hassel.

Fermi le regarda d'un air étrange.

— « D'où sortez-vous, *amico ?* »

— « D'une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler. Il est vrai, n'est-ce pas, *Dottore,* que Marie Curie découvrit la fission nucléaire en 1900. »

— « Non ! Non ! Non ! » cria Fermi. « Nous sommes les premiers, et nous n'en sommes pas encore là. Police ! Police ! Un espion ! »

— « Cette fois-ci je passe dans l'Histoire, » grommela Hassel.

Il sortit son fidèle 45, le vida dans la poitrine du Dr. Fermi, puis attendit une arrestation et une immolation qui le feraient entrer dans les archives des journaux. A son grand étonnement, le Dr. Fermi ne s'affaissa pas. Le Dr. Fermi se tâta simplement la poitrine d'un doigt léger, et dit aux hommes qui s'étaient précipités à son appel :

— « Ce n'est rien. J'ai ressenti tout à coup une sensation de brûlure ; c'est peut-être une névralgie du nerf cardiaque, mais plus vraisemblablement une indigestion. »

Hassel était trop agité pour attendre le retour automatique de la machine à voyager dans le temps. Au lieu de cela, il se retrouva soudain à l'Université Inconnue... et ceci sans intervention extérieure, ce qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, mais il était trop absorbé pour s'en rendre compte. Ce fut la première fois que moi (1913-1975), je le vis... vague silhouette déambulant au travers des voitures garées, des portes fermées et des murs de briques, le visage illuminé par une déterminaton de dément.

Il apparut dans la Bibliothèque, prêt à une discussion épuisante, mais ne put se faire entendre, ni percevoir, par les Catalogues. Il alla au Laboratoire d'Antipratique, où le computeur Simplex et Multiplex, Sem, possédait des installations sensibles jusqu'à 10 700 angstroms. Sem ne put voir Henry, mais finit par l'entendre, par je ne sais quel phénomène d'interférence hertzienne.

— « Sem, » fit Hassel, « j'ai fait une sacrée découverte. »

— « Vous faites toujours des découvertes, » se plaignit Sem. « Votre allocation de découvertes est déjà épuisée. Faut-il que j'entame une autre bande pour vous ? »

---

(1) « Squash », jeu anglais, mélange de pelote basque et de badminton, aux règles encore plus hermétiques que le football américain, le base-ball et le cricket...

— « Mais j'ai besoin d'être conseillé. Quel est le meilleur spécialiste du *Temps,* références : *Succession du, Voyage dans le ?* »

— « Incontestablement Israël Lennox, Mécanique Spatiale, Professeur à Yale. »

— « Comment puis-je prendre contact avec lui ? »

— « Vous ne pouvez pas, Henry. Il est mort. Depuis 1975. »

— « Quel spécialiste *vivant* connaissez-vous en ce qui concerne le *Temps,* références : *Succession du, Voyage dans le ?* »

— « Wiley Murphy. »

— « Murphy ? De notre propre Section du Trauma ? C'est drôle. Où est-il actuellement ? »

— « En fait, il est allé chez vous, Henry, pour vous demander quelque chose. »

Hassel rentra chez lui — sans marcher — chercha dans son labo et son bureau sans trouver personne, et finalement entra en flottant dans le living-room, où sa rousse de femme était toujours dans les bras d'un autre. (Vous aurez compris que tout ceci eut lieu en l'espace des quelques instants qui suivirent la construction de la machine à explorer le temps... telle est la nature du Temps et du Voyage Temporel.) Hassel s'éclaircit la gorge une ou deux fois et se risqua à tapoter l'épaule de sa femme. Ses doigts passèrent au travers.

— « Excuse-moi, chérie, » dit-il. « Wiley Murphy n'est pas venu me voir ? »

Il la regarda alors de plus près et s'aperçut que l'homme qui embrassait sa femme était Murphy lui-même.

« Murphy ! » s'exclama-t-il. « Vous êtes l'homme que je cherchais. Je viens de faire l'expérience la plus extraordinaire. »

Hassel se lança aussitôt dans une lucide description de son expérience extraordinaire ; cela donnait quelque chose comme ceci : « Murphy, $u—v$ $(u^{1/2} — v^{1/4})$ $(u^a + u^x v^y + v^b)$, mais lorsque George Washington $F(x)y^2 \varnothing dx$ et Enrico Fermi $F(u^{1/2})$ dxdt un-demi de Marie Curie, qu'advient-il de Christophe Colomb-fois la racine carrée de moins un ? »

Murphy ignora Hassel, tout comme Mrs. Hassel. J'inscrivis les équations sur le capot d'un taxi qui passait.

— « Ecoutez-moi donc, Murphy, » dit Hassel. « Greta chérie, ça ne te ferait rien de nous laisser seuls un moment ? Je... sacrebleu, vous deux, vous avez fini votre manège ? C'est sérieux. »

Hassel essaya de séparer le couple. Il ne put les toucher ni s'en faire entendre. Son visage vira de nouveau au rouge, et il devint tout à fait enragé ; il se mit à cogner sur Mrs. Hassel et Murphy. Ce fut comme s'il avait cogné sur le Gaz Idéal. Je crus opportun d'intervenir.

— « Hassel ! »

— « Qui est là ? »

— « Sortez un instant. Je veux vous parler. »

Il se précipita à travers le mur.

— « Où êtes-vous ? »

— « Par ici. »

— « Vous êtes un peu diffus. »
— « Vous aussi. »
— « Qui êtes-vous ? »
— « Je m'appelle Lennox. Israël Lennox. »
— « Israël Lennox, Professeur de Mécanique Spatiale à Yale ? »
— « Lui-même. »
— « Mais vous êtes mort en 75 ? »
— « J'ai *disparu* en 75. »
— « Que voulez-vous dire ? »
— « J'ai inventé une machine à voyager dans le temps. »
— « Crédié ! Moi aussi, » fit Hassel. « Cet après-midi. L'idée m'en est venue d'un seul coup... je ne sais plus pourquoi... et j'ai fait une expérience extraordinaire. Lennox, le Temps n'est pas un continuum. »
— « Non ? »
— « C'est une série d'infimes particules... comme des perles sur un fil. »
— « Oui ? »
— « Chaque perle est un « *Maintenant* ». Chaque « *Maintenant* » a son propre passé et son futur. Mais aucun n'a de rapport avec les autres. Vous voyez ? Si $a = a + a_2ji + \varnothing ax (b_1)$... »
— « Epargnez-moi les calculs, Henry. »
— « C'est une forme de transferts quantitatifs d'énergie. Le temps est émis en corpuscules infimes, ou quanta. Nous pouvons visiter séparément chaque quantum et y opérer des modifications, mais un changement dans un corpuscule n'affecte pas les autres. Vrai ? »
— « Faux, » fis-je tristement.
— « Comment ça, *faux ?* » dit-il, gesticulant fiévreusement à travers une étudiante qui passait. « Prenez les équations trochoïdales et... »
— « Faux, » répétai-je avec fermeté. « Voulez-vous m'écouter. Henry ? »
— « Bon, bon, allez-y. »
— « Avez-vous remarqué que vous êtes devenu quelque peu immatériel ? Vague ? Spectral ? Le Temps et l'Espace ne vous affectent plus dorénavant. »
— « Oui ? »
— « Henry, j'ai eu la malchance de construire une machine à explorer le temps en 75. »
— « Vous l'avez déjà dit. Et en ce qui concerne la force électrique ? J'estime que j'emploie à peu près 7,3 kilowatts par... »
— « Laissez tomber la force électrique, Henry. A mon premier voyage dans le passé, j'ai visité le Pléistocène. J'étais avide de photographier le mastodon, le paresseux géant et le machaïdorus. Alors que je prenais du recul pour prendre un mastodon entièrement dans le champ à f/6,3 au 100ᵉ soit, d'après l'échelle LVS... »
— « Laissez tomber l'échelle LVS... »
— « En prenant mon recul, j'ai écrasé par inadvertance un petit insecte pléistocéinien. »
— « Ah-ha ! » dit Hassel.
— « Je fus terrifié par cet incident. J'eus des visions d'un retour à

mon propre monde complètement changé par suite de cette simple mort. Imaginez ma surprise, quand je rentrai, de constater que rien n'était modifié. »

— « Oh-ho ! » fit Hassel.

— « Je devins curieux. Je retournai au Pléistocène et tuai le mastodon. Rien ne changea en 1975. Je repartis dans le Pléistocène et massacrai la faune... toujours sans effet. Je me promenai à travers le temps, tuant et détruisant, essayant de modifier le présent. »

— « Vous avez agi exactement comme moi, » s'exclama Hassel. « Etonnant que nous ne nous soyons pas rencontrés. »

— « Pas étonnant du tout. »

— « J'ai eu Christophe Colomb. »

— « Moi Marco Polo. »

— « J'ai eu Napoléon. »

— « J'aurais cru Einstein plus important. »

— « Mahomet n'a rien changé... j'attendais mieux de sa part. »

— « Je sais. Je l'ai eu aussi. »

— « Que voulez-vous dire, vous l'avez eu aussi ? » demanda Hassel.

— « Je l'ai tué le 16 septembre 599. »

— « Mais je l'ai eu le 5 janvier 598. »

— « Je vous crois. »

— « Mais comment avez-vous pu le tuer après que *je* l'aie tué ? »

— « Nous l'avons tué tous deux. »

— « C'est impossible. »

— « Mon garçon, » dis-je, « le Temps est totalement subjectif. C'est une affaire privée... une expérience personnelle. Le temps objectif n'existe pas, l'amour objectif n'existe pas, pas plus qu'une conscience objective. »

— « Vous voulez dire que voyager dans le temps est impossible ? Mais nous l'avons fait. »

— « Bien sûr, ainsi que beaucoup d'autres types, pour autant que je sache. Mais nous voyageons chacun dans notre propre passé, et non dans celui d'une autre personne. Il n'y a pas de continuum universel, Henry. Il y a seulement des milliards d'individus, chacun avec son propre continuum ; et un continuum ne peut en affecter un autre. Nous sommes semblables à des millions de spaghetti allongés sur le même plat. Aucun voyageur dans le temps ne pourra jamais rencontrer d'autre voyageur temporel, dans le passé ou l'avenir. Chacun doit voyager seul le long de son propre spaghetti. »

— « Pourtant en ce moment nous nous rencontrons. »

— « Nous ne sommes plus des voyageurs temporels, Henry. Nous sommes devenus la sauce des spaghetti. »

— « La sauce des spaghetti ? »

— « Oui. Vous et moi pouvons visiter tous les spaghetti que nous voulons, parce que nous nous sommes détruits nous-mêmes. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Quand un homme modifie le passé, il ne modifie que son propre passé... pas celui d'un autre. Le passé est semblable au souvenir. Quand

vous effacez le souvenir d'un homme, vous l'éliminez, mais vous n'éliminez personne d'autre. Vous et moi avons effacé notre passé. Les mondes individuels des autres continuent, mais *nous* avons cessé d'exister. »

Je m'arrêtai, d'un air significatif.

— « Comment... cessé d'exister ? »

— « Nous nous sommes dissous un petit peu à chaque acte de destruction. Maintenant nous avons complètement disparu. Nous avons commis un chronicide. Nous sommes des fantômes. J'espère que Mrs. Hassel sera heureuse avec Mr. Murphy... Maintenant allons jusqu'à l'Académie. Ampère va en raconter une bien bonne sur Ludwig Boltzmann. »

(*Traduit par P.-J. Izabelle.*)



Juliette

par CLAUDE F. CHEINISSE

Notre « débutant du mois », Claude Cheinisse, a vingt-sept ans et écrit des nouvelles de science-fiction pour se distraire d'un métier fort absorbant. A en juger par celle-ci, son imagination a un côté gentiment farfelu, qui ne laisse pas d'être séduisant. Vous y trouverez posé, en termes à la fois humoristiques et sentimentaux, un problème du cœur inattendu, au temps de la cybernétique absolue.

LE dernier client parti, j'allumai avidement ma première cigarette de la journée. Autour de moi, internes et externes se levaient dans un grand brouhaha. Pendant que je passais mon veston, on vint me présenter quelques dernières feuilles à signer ; puis j'enfilai un interminable couloir et croisai le portier, antique débris galonné, médaillé de la guerre de 1970. Je dus encore lui répondre avec patience que, oui, le temps était au beau, non, on ne savait pas encore greffer un bras gauche artificiel, oui, le Docteur était très fatigué par sa matinée de consultation. J'atteignis enfin le perron et, comme chaque jour, mon épuisement se dissipa d'un coup : Juliette m'attendait.

Elle ignorait les regards envieux des étudiants qui, au passage, détaillaient ses formes sans même s'en cacher — les plus hardis poussant un sifflement d'admiration. Elle n'avait d'yeux que pour la porte où j'allais apparaître. Dès que j'eus franchi l'impalpable rideau qui barrait l'entrée de l'hôpital aux microbes et aux indésirables, Juliette démarra et ouvrit sa portière.

Je m'assis avec un soupir de soulagement dans le siège du passager. Juliette referma, partit en souplesse, fit un crochet pour effrayer un externe qu'elle n'aimait pas et prit le chemin du restaurant, le tout sans dire un mot : elle respectait toujours mon silence abruti des premières minutes. Ce ne fut qu'après deux feux rouges qu'elle me tendit une cigarette toute allumée et me demanda tendrement : « Fatigué ? » Le silence était une réponse, et je savais qu'elle ne s'en formaliserait pas.

Je me laissai aller dans un moelleux farniente à base de tabac anglais et du parfum de Juliette. Trois rues plus loin, un taxi venu de gauche nous coupa la route et Juliette prit sa voix la plus stridente pour lui hurler des choses abominables, qui me firent redescendre sur terre. D'ailleurs, le restaurant était proche. Juliette vira dans la route privée qui y menait, choisit une table ombragée, au milieu des fleurs, et, au garçon accouru, commanda pour moi un steak à point, pour elle vingt litres et un graissage.

Ma liaison avec Juliette datait de trois ans déjà. Au premier regard,

frappé d'un coup de foudre, j'avais tiré mon carnet de chèques et refilé au vendeur, sans le moindre regret, une Citroën sans aucune personnalité — bonne routière, mais incapable d'exprimer quelque émotion, comme de soutenir une conversation sortant de son domaine. Juliette, elle, a été longue à s'apprivoiser, à me considérer comme son ami, et non plus comme son maître. Elle ne m'en a jamais beaucoup parlé, mais je crois qu'elle a été très malheureuse avant d'être à moi : en plein rodage, à peine sortie de l'usine de Milan, elle a été livrée à une brute sinistre, qui ne la laissait jamais conduire elle-même, prétendait toujours tenir le volant — et de quelle façon... Dès qu'elle a compris ce qu'elle représentait pour moi, l'entente a été complète. D'un commun accord, nous parlions peu de son passé : sans être de ces jaloux qui tiennent à roder eux-mêmes leur voiture et ne peuvent admettre de n'en pas être le premier propriétaire, je n'aime pas évoquer l'image d'un autre que moi conduisant Juliette.

Le steak et le graissage furent suivis d'un pamplemousse et d'une pulvérisation, puis d'un bon café et d'un réglage de l'avance. Pour taquiner Juliette, je fis semblant de m'intéresser à la ligne d'une Jaguar qui entrait au restaurant. Elle ignora dignement cette perfidie. Sur la route du retour, à la sortie de l'autostrade, juste avant le dur virage qui domine la Seine, une Dodge neuve nous doubla à toute allure. Juliette dit seulement, à voix très douce : « Débutante... » et ralentit. Deux secondes plus tard, les feux de stop de la Dodge s'allumaient devant nous : elle était très près du bord du virage, obligée de freiner brutalement. Juliette la dépassa dans un souple déhanchement, avec un petit rire de gorge. Puis elle me dit : « C'est jeune... » et rit de contentement. Elle aimait à faire état de son expérience, tout en gémissant parfois (je ne la prenais pas très au sérieux) sur son vieillissement et la prétendue diminution de ses réflexes.

Entre mon laboratoire et mon cours à la Faculté, l'après-midi se déroula normalement. A ma sortie de l'amphithéâtre, Juliette était là. J'étais fatigué, et surtout énervé par la centaine d'étudiants ricaneurs qui avaient fait semblant de m'écouter. Juliette le comprit, ou le sentit, se fit très douce, prit toute seule le chemin d'une route de rêve que nous aimions bien, et là, me demanda à mi-voix : « Tu veux conduire ? »

D'un bond, j'étais à la place du conducteur ; le volant se tendait vers moi, Juliette s'offrait... Nous avons parcouru amoureusement la route de rêve, l'un menant l'autre, l'un dans l'autre, ressentant la même joie à chaque virage bien cadencé, à chaque reprise où rugissait le tonnerre du moteur... Vers la fin, j'ai un peu « rendu la main », ne la guidant plus qu'à demi, la laissant presque libre de ses mouvements, attentif aux doux gémissements de ses pneus dans les derniers virages...

Nous sommes redevenus bien sages en atteignant la grand-route : je me suis glissé sur le siège du passager ; le cœur en fête, j'ai allumé une cigarette et déplié mon journal. Juliette bourdonnait avec entrain. Avant d'aller dîner, nous sommes passés chercher Josiane (la semaine dernière, c'était Christiane. Un peu avant, Véronique. Avant... je ne sais plus. Elles se ressemblent tellement... je ne leur demande que d'être belles, un peu bêtes, et complaisantes). Et quand, sur la route du retour, j'ai passé mon bras

autour des épaules de la fille et commencé à lui dire, tout près de l'oreille, des choses mordillantes, j'ai compris, à de légers à-coups dans le ronronnement du moteur, que Juliette riait, très doucement, pour elle toute seule.

Juliette et moi sommes rentrés nous coucher vers une heure du matin, légers et détendus, sifflotant à l'unisson. Je ne pensais pas un instant que ce pût être notre dernière journée de bonheur.

Au milieu de la nuit, le téléphone m'a réveillé : urgence. Je me suis habillé en grommelant, j'ai mis le sélecteur du robinet sur « café » et m'en suis fait couler une grande tasse, puis je suis descendu au garage. Juliette dormait, cerveau déconnecté. Je l'ai appelée : elle s'est aussitôt branchée sur le courant réveil. Le démarreur a fait entendre sa chanson, mais le moteur n'a pas suivi. Une deuxième, puis une troisième tentative n'ont rien donné de plus. D'une petite voix timide. Juliette a dit : « Excuse-moi... » Je l'ai calmée rapidement, j'ai appelé un taxi, puis le mécanicien. Depuis notre rencontre, c'était sa première défaillance.

Le taxi est venu : il sentait la pipe mouillée et le chien froid. Il a refusé de m'attendre : j'ai dû rentrer à pied. Il y avait de la lumière au garage : le mécanicien était en train d'ausculter Juliette. Je suis monté sans les déranger, j'ai pris une douche tiède, un café brûlant et un livre.

Le matin, Juliette n'a rien voulu me dire. Il a fallu une amorce de dérapage mal contrôlé, sur du pavé humide, pour qu'elle chuchote : « Je vieillis... »

— « Tu ne vas pas recommencer à dire des bêtises ? » ai-je protesté.

Mais, un peu plus loin, elle qui ne se trompait jamais n'a pas vu le nouveau signal de sens interdit, au coin du boulevard. Un coup de sifflet nous a cloués sur place : heureusement, c'était un flic-homme, accessible à certains arguments... Juliette a pris sa voix-des-contraventions, si sensuelle et si chargée de promesses qu'elle me rendait toujours un peu jaloux. Une minute après, nous étions libres, avec un « Et n'y revenez plus » un peu tremblant : cette nuit, le flic aurait de beaux rêves.

J'ai essayé de proposer une petite révision à Milan : je pouvais bien prendre des taxis pendant un mois. Mais Juliette n'a rien répondu. Elle m'a déposé devant le perron de l'hôpital, sans un mot, et est repartie sans me dire où. A midi, elle était là, qui m'attendait, et j'ai pu croire un instant que tout allait recommencer comme la veille, comme tous les jours — que c'était l'affaire d'une simple révision générale. Elle m'a tendu une cigarette allumée, a foncé dans le dos de l'externe qu'elle n'aimait pas, m'a demandé de sa voix douce : « Fatigué ? » sans attendre de réponse.

Mais elle a ralenti pour se ranger devant le magasin où nous avions fait connaissance, trois ans plus tôt. Le vendeur nous attendait et, le cœur serré, j'ai compris où elle était allée pendant la matinée. J'ai voulu discuter, mais elle a simplement dit : « Je suis fatiguée... » Elle avait déjà tout réglé, il ne manquait que ma signature. La Nouvelle, brillant de tous ses chromes, se taisait craintivement. Elle était neuve, j'allais devoir la roder. Le marchand a essayé de me parler de « reprise du vieux modèle »... je l'ai interrompu en criant presque :

— « Non, je ne veux pas m'en séparer, Juliette restera chez moi. Je...

je m'en servirai le soir, ou le dimanche. Je ne veux pas qu'on la fatigue davantage, elle a le droit de se reposer. »

Le vendeur m'a regardé avec un peu de pitié :

— « Ce n'est qu'une mécanique, Docteur. Une belle mécanique. »

Mais je suis resté très ferme : je ne vendrais pas Juliette. D'ailleurs, elle m'a soutenu : elle a dit, d'une voix absente :

— « C'est ça, le soir... ou le dimanche... »

C'est elle qui a voulu que je parte tout de suite avec la Remplaçante, pour faire connaissance. Elle m'a promis de rentrer sagement au garage. Quand je me suis penché pour prendre ma serviette sur le siège arrière, elle a pris sa voix-des-contraventions pour me dire : « Au revoir, mon chéri... » Jamais elle ne m'avait parlé ainsi, jamais même elle n'avait pris cette voix pour me parler. J'ai voulu lui dire toute mon affection, lui promettre encore de belles vacances et de belles virées sur des routes de rêve... mais elle était déjà partie.

*
* *

Quand je suis arrivé au laboratoire, avec l'Intruse, vers le début de l'après-midi, un flic automatique m'y attendait. Dès que j'ai vu devant la porte le long cylindre noir et blanc, fuselé comme une torpille, en équilibre sur ses deux roues, j'ai compris.

J'ai à peine écouté son rapport, débité de la voix neutre et officielle de ces idiotes de machines. Des bribes de phrases tournoyaient au fond de mon désespoir : « L'ai prise en chasse, mais... trop vite... le virage... »

Il faut bien garder la face, surtout devant un flic, humain ou pas ; je me suis entendu répondre : « Après tout, ce n'était qu'une mécanique, une belle mécanique... »



■ ***Querelle autour des femmes nues.***

Les couvertures et les illustrations de science-fiction américaines représentant des femmes nues ou vêtues seulement d'un minuscule soutien-gorge en aluminium, sont classiques. On en trouve même des reproductions dans *« Technique de l'érotisme »* de Lo Duca (Editions Pauvert). Des illustrations de ce genre ont été employées pour la première fois en Russie lors de la parution du roman d'Efremov *« La nébuleuse d'Andromède ».* Les lecteurs commencent à se plaindre. En particulier M. E. Voznesanski, de la ville Stari Oskol, qui écrit : « C'est dégoûtant ! » (*Technique et Jeunesse,* revue en langue russe, décembre 1957, p. 25).

Une porte sur l'été

(The door into Summer)

par ROBERT HEINLEIN

RÉSUMÉ (1) — *Je m'appelle Daniel Boone Davis. En novembre 1970, j'étais au sommet de la courbe : Président, Ingénieur en Chef et possesseur de la majorité des actions de* Robot Maison S. A., *société fabriquant des instruments automatiques à usage domestique. J'avais pour fiancée ma ravissante secrétaire, Belle Darkin ; pour associé Miles Gentry, camarade d'armée, avocat dans le civil, et Directeur Commercial de* Robot Maison S. A.

Nos deux premiers automates domestiques, le Robot Maison et le Robot Maison Lave Tout, se vendaient bien, et je terminais le prototype du Robot à Tout Faire, capable d'accomplir tous *les travaux de la maison.*

Le 3 *décembre* 1970, *tout s'était écroulé autour de moi. Il ne me restait que quelque argent, une gueule de bois permanente et un matou couvert de marques de batailles, Petronius le Sage, Pete pour les intimes. En effet, mon ami et ma bien-aimée s'étaient acoquinés pour m'éjecter de l'affaire, me dérober mes inventions, et me lier les mains par un faux contrat m'interdisant de leur faire concurrence.*

C'est que je m'étais chamaillé avec Miles au sujet de l'extension commerciale de l'affaire (j'étais contre) et avec Belle au sujet de Pete (elle n'aimait pas les chats). Tous deux s'étaient alors servis d'un stock d'actions dont j'avais fait cadeau à Belle au moment de nos fiançailles, ainsi que de leurs facilités d'accès à tous les documents concernant la Société, pour me retirer le contrôle des actions et me blackbouler professionnellement. Mais ils étaient trop malins pour m'escroquer financièrement : ils m'avaient donné des « appointements » et une « gratification », et m'avait permis de garder une minorité d'actions. Impossible de démontrer en justice que j'avais été lésé.

D'habitude, c'était mon chat Pete, qui cherchait « la porte qui donne au soleil ». Il était convaincu que s'il parvenait à me faire ouvrir toutes les portes de notre habitation, il s'en trouverait une menant au beau temps. Mais, au point où en étaient les choses, c'était moi qui cherchais l'issue donnant sur l'été... et je décidai d'y parvenir grâce au Long Sommeil.

1970 *était, en effet, l'année où les compagnies d'assurances connaissaient le « boom » de l'hibernation : «* Travaillez tout

---

(1) Ce résumé a été rédigé par l'auteur lui-même, pour la publication en magazine.

en dormant — laissez s'accumuler votre capital... et réveillez-vous après quelques dizaines d'années, riche et encore jeune... »

Je pris donc des arrangements avec la Compagnie Mutual Assurance, *pour que Pete et moi fassions une cure de Long Sommeil. Je voulais ainsi m'éveiller encore jeune trente ans plus tard et compter les rides d'une Belle devenue vieille.*

Mais, auparavant, je décidai d'aller m'expliquer avec Miles.

Je lui passai un coup de fil, pris ma voiture et filai en direction de sa maison.

Chemin faisant, je me pris à songer qu'il était prudent de mettre à l'abri ce qui me restait de mon stock d'actions. Il fallait les remettre à une personne de toute confiance. Il n'y avait que Ricky. Frederica Virginia Gentry, onze ans, belle-fille de Miles. Elle aimait Pete autant que moi et était la seule personne au monde sur qui je pouvais compter. Elle se trouvait, à ce moment-là, dans un camp scout, où je décidai de lui expédier mes titres. Je lui adressai donc le tout dans une enveloppe cachetée, en lui recommandant de l'envoyer à la Bank of America. *Celle-ci se chargerait du lot jusqu'à la majorité de Ricky. Ainsi étais-je assuré que ni Miles ni Belle ne pourraient s'approprier mon bien et qu'ils n'auraient nul moyen d'en profiter.*

Miles m'attendait en compagnie de Belle quand je débarquai, accompagné de Pete. La rencontre fut pénible. J'appris, entre autres, que Belle et Miles s'étaient mariés bien avant leur coup monté contre moi. La discussion s'envenima et Belle, hors d'elle-même, parvint à m'injecter une drogue « zombie », me métamorphosant du coup en momie sans volonté.

Ils profitèrent ensuite de mon inconscience pour tâcher de tuer Pete et une sérieuse bagarre s'ensuivit. Ni Belle ni Miles ne parvinrent à faire de mal au chat, ils n'en récoltèrent que des coups de griffes et des morsures multiples.

Après la bataille, Belle s'occupa des contrats que j'avais signés avec la compagnie d'assurance en vue de mon Long Sommeil. Non seulement elle trafiqua ceux-ci pour qu'il n'y soit plus question de Pete, mais elle s'arrangea pour que le nom de la compagnie avec laquelle j'avais signé (la Mutual) *soit remplacé par celui de la* Masters, *avec laquelle elle avait des accointances. Ils m'emmenèrent au sanctuaire de Sawtelle, m'installèrent pour la mise en route du Long Sommeil... et je me sentis glisser dans une inconscience glacée au fond de laquelle je me demandais encore ce qu'était devenu Pete...*



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

JE faisais des réclamations au tenancier d'un bar au sujet du conditionnement de l'air, mal réglé, et qui allait nous procurer à tous un bon rhume.

— « Sans importance, » répliqua celui-ci, « vous ne le sentirez pas dans votre sommeil. Sommeil... sommeil... doux potage du soir, ineffable sommeil... »

Il avait le visage de Belle.

— « Dans ce cas, donnez-moi une boisson chaude. Un grog au whisky ? Ou un rhum au gingembre ? »

— « Interdiction de boire ! » hurla le médecin. « Vous n'êtes qu'un ivrogne ! Le sommeil est trop beau pour vous ! Sortez-moi cet ivrogne ! »

J'essayais d'accrocher mes pieds à la barre de cuivre, ce qui me fut impossible, ce bar n'ayant pas la disposition classique de tous les bars... Ce fait me parut étrange : j'étais couché sur le dos, ce qui me sembla plus étrange encore... à moins qu'ils n'aient installé un service de couchettes pour les clients démunis de pieds ?... Si je n'avais pas de pieds, comment pouvais-je les accrocher à la barre de cuivre ? Pas de mains non plus...

— « Pas de mains, » se lamenta Pete ; il s'assit sur ma poitrine et gémit.

J'étais revenu au temps de mon entraînement militaire, je me trouvais au camp de Hale, occupé à un de ces stupides exercices où l'on vous fourre de la neige dans l'encolure pour faire de vous un homme. Il me fallait gravir la plus haute montagne du Colorado, elle était de glace, et j'étais apode. Néanmoins, je portais le plus gros paquetage qu'on ait jamais vu. Je me souviens : on essayait de s'assurer que les G.I.'s pouvaient remplacer les mules de transport, et l'on m'avait choisi pour cette expérience parce que j'étais disponible. Je n'y serais jamais parvenu si la petite Ricky ne s'était mise derrière moi pour me pousser...

Le Sergent chef se retourna. Il avait exactement le même visage que Belle et était livide de rage.

— « Alors, vous ! Je n'ai pas l'intention de vous attendre ! Veux pas le savoir ! Vous ne dormirez pas avant d'y arriver ! »

L'absence de pieds m'empêchait d'aller plus avant, et je tombai dans une neige à la fois glaciale et brûlante, où je m'endormis.

La petite Ricky hurlait en me suppliant de ne pas me laisser aller, mais il fallait que je dorme.

Je m'éveillai au lit avec Belle. Elle me secouait :

— « Debout, Dan ! Je ne peux pas t'attendre trente ans ! Une fille doit songer à son avenir. »

Sous le lit se trouvait un sac d'or que je tâchai de lui remettre, mais elle avait disparu.

Par ailleurs, un Robot Maison, dont le visage était la réplique de celui de Belle, avait ramassé tout l'or, et l'ayant placé sur son plateau supérieur, avait vivement quitté la pièce. Je voulus lui courir après, mais dépourvu de pieds ... et même de corps ... comment faire ?

Le monde n'était fait que de sergents-chefs et de travaux forcés, alors à quoi bon travailler ou pas ?

Quand on me remit le harnais, je me laissai faire et retournai à l'escalade de la montagne de glace.

Elle était toute blanche, et joliment arrondie... si je parvenais à atteindre son sommet, on m'endormirait, ce dont j'avais le plus grand désir. Mais je n'y parvins pas... Ni mains, ni pieds, ni rien...

Dans la montagne, un incendie de forêt se déclara. La neige ne fondit pas, mais je sentais des vagues de chaleur qui me fouettaient tandis que je continuais ma lutte. Le sergent-chef se pencha sur moi et cria :

— « *Réveillez-vous,* réveillez-vous, *REVEILLEZ-VOUS !* »

*
* *

A peine m'avait-il réveillé que déjà il voulait à nouveau m'endormir. J'hésite à savoir ce qu'il advint pendant le laps de temps qui suivit. Je fus étendu un instant sur une table qui vibrait sous mon corps, il y avait des lumières, toute une série d'instruments aux allures de reptiles, et une foule de gens. Pourtant, en me réveillant, je me trouvai sur un lit d'hôpital ; je me serais senti très bien, sans une langoureuse sensation de demi-flottement, du genre de celle qu'on éprouve après un bain turc. J'avais retrouvé et mes mains et mes pieds, mais personne ne voulait me parler, et chaque fois que j'ouvrais la bouche pour poser une question, une infirmière y fourrait quelque chose. Je subis des tas de massages.

Puis un matin, je me sentis si bien en forme que je me levai. Ma tête tournait un peu, mais je savais qui j'étais, je savais comment j'en étais arrivé là, et je compris que tout le reste n'avait été que des rêves.

Je me rappelais qui m'avait mis dans cette situation. Si Belle m'avait donné l'ordre d'oublier ses manigances pendant que j'étais sous l'effet de la drogue, de deux choses l'une : ou ses ordres n'avaient pas eu prise sur moi, ou trente ans de sommeil hypnotique en avait effacé la trace. Si certains détails me paraissaient nébuleux, je savais pourtant comment l'on m'avait grugé.

Je n'en étais pas spécialement fâché. Cela avait eu lieu « hier », puisque c'était hier que je m'étais endormi... Mais j'avais dormi trente ans...

Cette sensation est difficile à définir en raison de son caractère entièrement subjectif, mais, tout en ayant bonne mémoire des événements, d' « hier », je ressentais à leur égard l'espèce de recul que l'on éprouve pour les choses du passé... L'image conservée par ma conscience était au premier plan, celle de ma réaction émotive concernait un souvenir lointain.

J'avais la ferme intention de rendre visite à Miles et Belle et de n'en faire qu'une bouchée, mais rien ne pressait. L'année prochaine, j'aurais le temps. Pour l'instant, j'étais trop curieux de voir l'an 2000.

Mais où était Pete ? Il devait se trouver quelque part dans le coin ? A moins que le pauvre petit n'ait pas supporté le Sommeil ?

Alors, mais alors seulement, je me souvins que mes projets d'emmener Pete avec moi s'étaient trouvés contrés.

Belle et Miles furent immédiatement transférés du panier Affaires à Traiter au panier Affaires Urgentes. Ils avaient essayé de tuer mon chat ? On allait voir ça de près.

Ce qu'ils avaient fait était encore plus grave que de le tuer : ils l'avaient condamné à la solitude, celle des jours passés à parcourir les poubelles à la recherche de restes de nourriture, l'échine saillant de plus en plus sous la peau, sa douce nature confiante se transformant en suspicion aigre vis à vis de tout animal à deux pattes.

Ils l'avaient laissé mourir, car il était certainement mort à présent, en lui laissant croire que c'était moi qui l'avais abandonné.

Ils me le paieraient cher... s'ils étaient encore en vie.

Dieu, que je les souhaitais encore vivants ! A un point *inimaginable !*

*
* *

Je découvris que je me tenais au pied du lit, en pyjama, agrippé des deux mains afin de ne pas tomber. Je cherchai le moyen d'appeler quelqu'un à mon aide. Les chambres d'hôpital n'avaient guère changé. La mienne ne comportait pas de fenêtre, et je ne parvenais pas à voir d'où venait la lumière. Le lit était haut et étroit, comme tout lit d'hôpital ; il semblait cependant être plus qu'un simple endroit pour dormir. Entre autres choses, il était muni, par-dessous, d'un système de plomberie que je présumai devoir être un bassin mécanisé. La table de chevet était incorporée à la structure même du lit. En temps ordinaire, ces innovations m'eussent passionné, mais pour l'instant, la seule chose qui m'intéressait était de découvrir la poire d'appel qui amène la venue de l'infirmière... Je voulais mes vêtements.

Cette poire s'avéra introuvable, mais je découvris ce qui la remplaçait : une sonnerie sur le côté de cette table de chevet qui n'en n'était pas tout à fait une. Je l'effleurai de la main dans mes recherches, et un voyant transparent placé devant l'endroit où se serait trouvée ma tête si j'avais été couché s'illumina : « *Service.* » Presque aussitôt, ce mot s'effaça et fut remplacé par « *Un instant, s'il vous plaît.* »

Puis la porte glissa sans bruit dans le mur, et la garde-malade parut. La race n'en n'avait pas beaucoup changé. Celle-ci était raisonnablement mignonne, elle avait les manières fermes familières à un entraîneur professionnel, son petit bonnet coquin était perché sur de courts cheveux aux teintes d'orchidée et elle portait un uniforme blanc. Celui-ci avait bien une coupe étrange, la couvrant par ci, la découvrant par là, sans le moindre rapport avec les modes de 1970. Mais il ne faut pas s'étonner des changements de cet ordre dans les vêtements féminins, y compris les uniformes utilitaires. Quelle que fût l'époque, ce ne pouvait être en tout cas qu'une garde-malade, étant donné son comportement.

— « Retournez dans ce lit ! »

— « Où sont mes vêtements ? »

— « Retournez dans ce lit ! Immédiatement ! J'ai dit ! »

— « Ecoutez, je suis citoyen d'un pays libre. J'ai passé ma majorité et mon casier judiciaire est vierge. Vous ne me forcerez pas à retourner dans ce lit si je m'y refuse. Dites-moi, je vous prie, où sont mes vêtements, sinon je sortirai tel que je suis et me mettrai à leur recherche. »

Elle me contempla une seconde, puis sortit brusquement. La porte s'ouvrit rapidement devant elle.

Mais elle demeura fermée pour moi. J'étais encore plongé dans la recherche du « sésame ouvre-toi » (si un ingénieur avait été capable de l'imaginer, aucune raison pour qu'un autre ne le retrouve pas) lorsqu'elle s'ouvrit d'elle-même pour laisser passer un homme.

— « Bonjour. Je suis le Docteur Albrecht. »

Ses vêtements tenaient à la fois du costume excentrique d'un nègre endimanché et de la tenue du pique-niqueur. Mais ses manières compétentes et son regard las étaient propres à la profession.

— « Bonjour, Docteur. J'aimerais rentrer en possession de mes vêtements. »

Il avança d'un pas afin de laisser la porte se refermer derrière lui, puis plongea la main dans sa poche et sortit un paquet de cigarettes. Il en tira une, la secoua, la mit dans sa bouche et aspira : elle était allumée d'elle-même. Il me tendit le paquet.

— « Servez-vous. »

— « Heu... Non, merci. »

— « Allez-y. Ça ne vous fera pas de mal. »

Mais je secouai la tête. J'avais toujours travaillé avec une cigarette brûlant près de moi. On pouvait juger de l'avance de mon travail par l'amas contenu dans les cendriers et les traces de brûlures sur mes planches à dessin. Maintenant, la vue de cette fumée me rendait un peu faiblard et je me demandais si je m'étais détaché de l'amour de la nicotine pendant les années de sommeil.

— « Non, merci, docteur. »

— « Comme vous voulez, Mr. Davis. Je suis ici depuis six ans. Je suis spécialiste en résurrections hypnotiques, et toutes questions du même ordre. Ici comme ailleurs, j'ai aidé 8 073 personnes à revenir à la vie normale vous êtes le n° 8 074. J'ai assisté à toutes sortes de gestes étranges de la part de ces revenants, si je peux les appeler ainsi. Certains veulent se rendormir et m'agonisent d'injures quand j'essaye de les éveiller. Certains se rendorment effectivement et nous sommes contraints de les envoyer... dans un autre genre d'institution. D'autres pleurent sans fin en découvrant qu'ils ne peuvent prendre un billet de retour vers ce qu'ils ont quitté il y a X années. Puis il y a ceux qui, comme vous, demandent leurs vêtements afin de se précipiter dans les rues... »

— « Et pourquoi pas ? Suis-je prisonnier ? »

— « Non. Vous pouvez avoir vos effets. Vous allez les trouver légèrement démodés, mais ça c'est votre affaire. Pendant que je les fais chercher,

je vous demanderai de bien vouloir me confier la raison urgente qui vous pousse à sortir immédiatement et sans délai... alors qu'elle a attendu trente ans — la durée de votre hibernation. Est-ce réellement si urgent ? Vous pourriez attendre un peu plus tard dans la journée ? Ou même, peut-être, demain ? »

Je commençai à me déchaîner :

— « Fichtre oui ! C'est urgent... » Puis je m'arrêtai, et achevai d'un air confus : « Peut-être pas tant que ça, après tout. »

— « Me ferez-vous, dans ce cas, à titre personnel, le plaisir de regagner ce lit et de m'y laisser vous examiner ? Ensuite, vous prendrez votre petit déjeuner, et peut-être serez-vous d'accord pour que nous bavardions tous les deux avant votre départ au grand galop ? Sans doute puis-je vous aider sur la direction à prendre. »

— « Hem. OK, Docteur. Excusez-moi pour ce charivari. »

Je regrimpai dans le lit ; cela me sembla bien agréable, je me sentais soudain trembloter de fatigue.

— « Ne vous excusez pas. Vous devriez voir certains des patients que nous accueillons. Nous devons aller les rechercher au plafond ! » Il arrangea les couvertures autour de mes épaules, se pencha sur la table de chevet et dit : « Docteur Albrecht, au 17. Envoyez un infirmier avec un petit déjeuner. Heu... le menu moins-quatre. »

Il se tourna vers moi. « Remontez votre veste et retournez-vous, je veux atteindre vos côtes. Pendant que je vous examine, vous pouvez me poser des questions. »

Tandis qu'il me tâtait les côtes, je tâchai de réfléchir. Je supposais qu'il employait un stéthoscope bien que celui-ci eût plutôt l'apparence d'un écouteur miniature. Mais une chose ne s'était guère améliorée : la partie qu'il appuya contre moi était aussi froide et aussi dure que jadis.

Que demande-t-on après trente ans d'absence ? *A-t-on atteint les étoiles ? Qui manigance la der des der, cette fois ? Est-ce que les bébés sortent de tubes à essai ?*

— « Dites, docteur, y a-t-il encore des machines à distribuer du popcorn à l'entrée des cinémas ? »

— « La dernière fois que j'y suis passé, elles y étaient toujours. Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à ce genre de distraction. A propos, on dit circorama maintenant, plus cinéma. »

— « Tiens ? Pourquoi ? »

— « Entrez-y, vous verrez. Mais n'oubliez pas d'attacher votre ceinture de sûreté ; à certains passages, toute la salle se balance. Voyez-vous, Mr. Davis, vous avez beaucoup à apprendre. Un tel problème se pose pour nous chaque jour. Il nous faut réajuster tous nos pensionnaires. Nous avons des dictionnaires ainsi que des manuels historiques et culturels destinés aux nouveaux « éveillés » ; ils sont conçus en fonction de l'année où ceux-ci ont pris le Sommeil. Tout cela est absolument nécessaire, car une erreur d'orientation peut entraîner des conséquences très graves, malgré nos efforts pour combler les lacunes et prévenir les chocs. »

— « Heu... Oui, je suppose... »

— « Je vous l'affirme. Surtout dans un cas limite comme le vôtre. Trente ans ! »

— « Trente ans serait un maximum ? »

— « Oui et non. Trente-cinq ans est le délai le plus long que nous ayons eu depuis le premier client mis en sommeil hypothermique en décembre 1965. Pour vous, vous êtes le dormeur le plus ancien que j'aie eu à revivifier. Mais nous avons des clients ici, en ce moment, qui sont sous contrat pour un siècle et demi. On n'aurait jamais dû vous accepter à l'époque pour une durée aussi longue que trente ans ; on n'en savait pas assez, alors. C'était prendre un trop grand risque sur votre vie. Vous avez eu de la chance. »

— « Vraiment ?»

— « Vraiment. Retournez-vous. » Il poursuivit son examen. « Aujourd'hui, avec les connaissances dernièrement acquises, je serais prêt à expédier quelqu'un dans un bond de dix siècles, s'il y avait moyen de financer l'entreprise. Il suffit de le conserver à la température de départ pendant un an, à titre d'essai. Puis de l' « expédier » à moins 200 en un millième de seconde. Et il vivra. Du moins, je le crois. Voyons vos réflexes. »

Le mot d' « expédition » ne me semblait pas particulièrement heureux.

« Asseyez-vous et croisez les jambes, » enchaîna le Dr. Albrecht. « Le langage ne vous semblera pas trop difficile. Je me suis efforcé de vous parler en employant un vocabulaire de 1970. Je suis assez fier d'être capable de m'adresser à mes malades-revenants dans une langue qu'ils comprennent aisément. Cela m'a coûté une étude assez ardue à l'aide de procédés hypnotiques. Il ne vous faudra guère plus d'une semaine pour parler la langue contemporaine. Elle est formée, en réalité, d'un simple vocabulaire additionnel. »

« Ce sera tout pour aujourd'hui, » dit-il. « Ah oui ! Une certaine Mrs. Schultz a essayé plusieurs fois de vous joindre. »

— « Comment ? Mrs. ?... »

— « Vous ne la connaissez donc pas ? Elle a prétendu être une vieille amie. »

— « Schultz ? J'imagine que j'ai dû connaître plusieurs Mrs. Schultz à certain moment de ma vie. La seule dont je parviens à me souvenir est une maîtresse d'école. Elle doit certainement être morte à présent. »

— « Peut-être a-t-elle fait une cure de Long Sommeil ? Vous prendrez la communication quand il vous plaira. Je vais signer votre bon de sortie. Pourtant, à votre place, je resterais encore quelques jours ici pour me réadapter. Je reviendrai vous voir un peu plus tard. Tenez, voici l'infirmier avec votre petit déjeuner. »

Je tournai la tête et demeurai pantois !

L' « infirmier » arrivait tranquillement dans la chambre, évitant soigneusement le Dr. Albrecht, qui, de son côté, sortit sans tenir compte de cette nouvelle présence et sans prendre garde à la table roulante maniée par l'autre.

L' « infirmier » se dirigea vers mon lit, réajusta la table de chevet, la fit basculer devant mon nez et y installa mon déjeuner.

— « Voulez-vous que je serve le café ? » demanda-t-il.

— « S'il vous plaît. »

Je n'avais pas envie qu'il le serve, j'aurais préféré laisser le café au chaud pour le boire après avoir terminé de manger, mais je ne pouvais résister à l'envie de voir cet infirmier verser du liquide.

Car j'étais dans un ahurissement ravi: l'infirmier, c'était... mon Robot à Tout Faire de l'année 1970 !

Non plus le modèle biscornu et monumental que m'avaient volé Miles et Belle. Certes pas ! Il ressemblait autant à l'ancien Robot que la dernière voiture à réaction ressemble à une diligence. J'en avais établi le plan de départ et celui-ci était le résultat d'évolutions inévitables... Le petit-fils de mon Robot, remodelé, amélioré et raffiné, rendu plus efficace, mais son petit-fils quand même.

— « Puis-je disposer ? »

— « Un instant, je vous prie. »

Je venais, apparemment, de donner une réponse imprévue. L'automate me présenta immédiatement une feuille de plastique toute raide sur laquelle je lus :

Code vocal du Robot U 1. *Modèle XVII* a.

AVERTISSEMENT IMPORTANT. — *Cet automate ne comprend pas le langage humain. Il ne comprend rien puisqu'il est simplement une mécanique. Pour votre convenance, il a été conçu de manière à répondre à certains ordres en nombre limité. Il ignorera toute question autre que celles prévues. Pour toutes celles susceptibles de créer un « dilemme » dans son circuit, il vous remettra la présente liste et les instructions ci-après. Veuillez la consulter intégralement. Merci.*

Aladin Autoengineering Corporation.

Fabricants de toute la série des Robots C, T et U (Robot Complet, Robot Total et Robot Universel).

Techniciens patentés pour tous problèmes d'automation.

A votre service !

Un dessin qui semblait être leur marque de fabrique représentait une image d'Aladin frottant sa lampe en faisant apparaître un Génie.

Suivait toute une liste d'ordres très simples tels que : « *Arrêtez, Sortez, Oui, Non, Doucement, Plus vite, Venez ici, Appelez une garde,* » etc.

Ensuite, une autre liste, plus courte que la première, des tâches habituelles dans un hôpital : « Frotter le dos », et autres choses du même genre, mais il y avait également des phrases auxquelles je ne comprenais rien du tout. La liste se terminait laconiquement par cette phrase pour moi pleine de mystère : « *La combinaison des processus* 87 *et* 242 *ne peut-être commandée que par les médecins traitants ; il est donc inutile d'en chercher ici les formules.* »

Mon Robot à moi n'avait pas été réglé pour répondre à la voix humaine. On devait actionner divers boutons sur sa planche de contrôle. Ce n'était

pas faute d'y avoir songé, mais les appareils pour la réalisation de ce projet eussent pesé trop lourd, occupé trop de place et coûté plus cher que tout l'ensemble du Robot. Je devrais me mettre au courant des progrès, avant de songer à reprendre du travail comme ingénieur. Et j'avais hâte de m'y mettre, car je me rendais compte que ce serait plus amusant que jamais, avec toutes les nouvelles possibilités...

Je rendis sa liste d'instructions à l' « infirmier » et sortis de mon lit pour examiner sa plaque de références. Je m'étais presque attendu à y trouver gravé le nom de Robot Maison S. A. Je me demandais si Aladin était une filiale du groupe Mannix ? Les références du Robot U 1 ne m'apprirent que son numéro de série, le nom de l'usine, etc., mais il y avait aussi toute une liste de numéros de brevets dont le premier, qui m'intéressa tout particulièrement, datait de 1970 ! L'automate était donc certainement né de mes dessins et de mon prototype.

Sur la table, je trouvai un crayon et un bloc de papier sur lequel je notai le numéro du premier brevet. Mais l'intérêt que je lui portais n'était que pure curiosité. Même si l'on m'avait volé — et j'en avais la certitude — mes brevets expiraient en 1987 (à moins qu'on eût fait de nouvelles lois). Seuls ceux qui avaient été déposés après 1983 seraient encore valides. Mais je voulais *savoir !*

Une lumière s'alluma sur l'automate et il annonça :

— « On m'appelle. Puis-je partir ? »

— « Hein ? Bien sûr, déguerpissez ! »

Comme je m'aperçus qu'il allait produire de nouveau sa liste de recommandations, je lui lançai un « *sortez* » sonore.

— « Merci. Au revoir, » répondit-il.

— « C'est moi qui vous remercie. »

— « Il n'y a pas de quoi. »

La personne dont on avait enregistré la voix pour la bande sonore avait une voix de baryton bien agréable.

Je me remis au lit afin d'absorber mon petit déjeuner que j'avais laissé refroidir — mais il se trouva... qu'il n'était *pas* froid ! Le petit déjeuner *moins* 4 devait avoir été établi pour un oiseau de taille moyenne. Pourtant, il s'avéra suffisant pour mon appétit dévorant. Je suppose que mon estomac s'était rétréci. Ce n'est qu'en terminant que je songeai que je venais de manger pour la première fois depuis 30 ans. Cette remarque me fut inspirée par le menu posé près de mon assiette. J'y lus que ce que j'avais pris pour du bacon figurait sous le nom de « Languettes de levure grillées à la mode campagnarde »...

Malgré mon jeûne de trente ans, la nourriture ne m'intéressait pas ; on m'avait envoyé un journal en même temps que le déjeuner : « *The Great Los Angeles Times* », 13 décembre 2000.

Les journaux n'avaient guère changé. Leur format était le même. Le papier n'était pas le papier mat auquel j'étais habitué, mais du papier glacé. Les photos, noires et blanches ou en couleurs, étaient en relief. Elles ne laissèrent pas de m'intriguer : en effet, dès mon enfance existaient des photos en relief ne nécessitant pas de lunettes spéciales (je me sou-

viens qu'en 1950, tout gamin, j'étais fasciné par les publicités de nourritures congelées), mais l'image était quand même vue à travers une grille de prismes en matière plastique assez épaisse. Ici, elle avait de la profondeur bien qu'étant imprimée sur du papier mince.

J'abandonnai ce problème pour examiner le journal. Mon « infirmier » l'avait posé sur un support à même la table et il se passa un moment pendant lequel je crus que je ne dépasserais jamais la première page. Je ne parvenais pas à la tourner... Elles semblaient toutes collées.

Finalement, je touchai tout à fait fortuitement le coin droit inférieur de la première page, et elle se roula sur elle-même. Un phénomène de tension superficielle se déclenchait à cet endroit-là. Les feuillets suivants se retirèrent de la même façon dès que je touchai le point sensible.

Une bonne moitié du contenu m'était si familier que je faillis en être ému... L'horoscope quotidien, le discours du Maire, les menaces que faisaient courir à la liberté de la Presse les restrictions nécessaires à la sécurité, l'hiver tempéré risquant de gâcher les sports d'hiver, l'avertissement du Pakistan à l'Inde, etc. On se serait cru trente ans en arrière !

D'autres articles avaient un aspect nouveau, mais s'expliquaient d'eux-mêmes :

« *La navette pour la Lune toujours en panne à cause des Géméides. Deux fuites d'air en vingt-quatre heures. Pas de victimes.* »

« *Lynchage de quatre blancs au Cap. Plainte aux Nations Unies.* »

« *Un planteur du Mississipi sous le coup de la loi anti-zombie. Sa défense : Mes employés ne sont pas drogués, mais simplement idiots.* »

Ce dernier titre, je le comprenais... par expérience ! Je me rappelais l'effet de la drogue zombie que Belle et Miles avaient employée sur moi.

Certaines des nouvelles ne me disaient rien du tout. Les « Wogglies » continuaient à se propager, et l'on avait encore évacué trois villes en France. Quelle était cette « poudre sanitaire » que l'on préparait contre les « Wogglies » ? Et qu'étaient ceux-ci ? Des mutants radioactifs ?

La police de la région de Laguna Beach avait été équipée de « Leycoils », et le chef de division avertissait les « teddies » d'avoir à quitter la ville. « Mes hommes ont ordre de narker à vue et de subspecker ensuite. Il faut que ces agissements prennent fin... »

Je pris note de ne pas m'aventurer dans cette région sans m'être informé des tenants et aboutissants...

Voilà de simples échantillons. Il y avait toute une série de nouvelles qui commençaient de façon compréhensible pour se terminer en formules auxquelles je ne comprenais goutte.

Je passai rapidement sur les statistiques de mortalité, quand mon regard fut accroché par une nouvelle série de vieilles connaissances : annonces de naissances, de morts, de mariages et de divorces. Mais il s'y ajoutait des « prises en charges » et des « retraits » suivis de noms de sanctuaires du Long Sommeil. Je consultai la liste de Sawtelle, et j'y découvris mon nom. Cela me donna l'impression agréable d'exister.

La chose la plus extraordinairement intéressante était les petites annonces. Une de celles de la colonne « privé » me frappa au plus haut point : « *Veuve attrayante encore jeune ayant un penchant pour les voyages désire rencontrer homme mûr de goûts similaires. Raison : contrat de mariage de deux ans.* »

La publicité fit battre mon cœur.

Partout, le Robot Maison, avec ses frères, cousins et enfants. Et l'on se servait encore du label initial (un type costaud muni d'un balai) que j'avais moi-même dessiné pour notre papier à lettres. J'eus une pointe de regret en me rappelant la précipitation avec laquelle je m'étais démuni de mon lot d'actions. Elles avaient plus de valeur à elles seules que tout le reliquat de mon portefeuille. Mais non, si je n'avais pas agi comme je l'avais fait, cette paire de voleurs s'en seraient emparés. Ricky avait donc bénéficié de mon avoir, qui l'avait enrichie. Cela me convenait parfaitement.

Je pris note d'avoir à retrouver Ricky. Ce serait ma toute première occupation. Elle était tout ce qui restait du monde que j'avais connu et tenait une large place dans mes pensées. Chère petite Ricky ! Si elle avait eu dix ans de plus, je n'aurais jamais posé les yeux sur Belle... et je ne me serais pas brûlé les doigts !

Voyons un peu, quel âge aurait à présent Ricky ? 40... non, 41 ans. C'était chose difficile que d'imaginer Ricky à 41 ans ! De toute façon, cela pouvait être considéré comme un jeune âge, à présent — et même déjà à l'époque du début de ma cure.

Si elle était riche, je lui permettrais de m'offrir un verre, et nous porterions un toast à la mémoire de la chère petite âme, à présent disparue, de Pete.

Et si quelque chose n'avait pas marché, et qu'elle fût pauvre malgré le portefeuille d'actions que je lui avais laissé... dans ce cas... eh bien, fichtre ! je l'épouserais ! Oui. Parfaitement. Qu'elle eût dix ans de plus que moi maintenant, était sans importance. A voir mon incroyable propension à me faire pigeonner, j'avais besoin de quelqu'un de plus âgé que moi pour avoir l'œil et me conseiller. Ricky était bien la fille qu'il me fallait. Elle s'était occupée de Miles et avait tenu son intérieur avec tout le sérieux des petites filles alors qu'elle avait moins de dix ans. A présent, elle aurait les même qualités... adoucies par l'âge.

Je me sentais réchauffé ; cette sensation d'être perdu en terre étrangère s'éloignait pour la première fois depuis mon réveil. Ricky était la réponse à tout.

Alors, au fond de moi, se fit entendre une voix :

« Crétin, voyons, tu ne pourras pas épouser Ricky ! La fille charmante qu'elle promettait de devenir doit s'être mariée depuis une vingtaine d'années. Elle aura quatre gosses — peut-être un fils plus grand que toi — et sans doute un mari qui risque de ne pas t'apprécier dans le rôle du brave vieil oncle Danny. »

En m'écoutant, je demeurai bouche bée. Je répondis faiblement :

— « Bon, bon, c'est entendu, j'ai encore raté le coche. Mais cela n'empêche pas que je vais tout de même me mettre à sa recherche. On ne

peut me le reprocher. Et, après tout, elle est la seule personne qui comprenait vraiment Pete. »

Subitement assombri à l'idée d'avoir perdu et Ricky et Pete, je tournai une autre page. Au bout d'un moment, je m'assoupis, le nez sur le journal, et ne m'éveillai que lorsque mon « infirmier » — ou son frère jumeau — apporta le déjeuner.

Pendant mon sommeil, j'avais rêvé que Ricky me tenait sur ses genoux et disait :

— « Tout va bien, Danny. J'ai retrouvé Pete, et maintenant, nous ne te quitterons plus. N'est-ce pas, Pete ? »

— « Ouïï ! » faisait Pete.

*
* *

Le vocabulaire additionnel était coriace, mais j'en vins à bout assez facilement. Je passai bien plus de temps sur les événements historiques. Quantité de choses défilent en trente années, mais pourquoi les noter quand tout le monde les connaît mieux que soi ? Je ne fus pas étonné d'apprendre que la Grande République Asiatique nous éjectait comme fournisseurs du commerce sud-américain ; la chose était prévue depuis le Traité de Formose. Je ne fus pas non plus surpris du fait que l'Inde fût plus balkanisée encore qu'avant. L'évolution de l'Angleterre en province du Canada me retint un moment. Qui était la queue et qui était le chien ? Je glissai sur la Panique de 1987 ; la seule utilité de l'or, à mes yeux, était de constituer une matière première merveilleuse pour certains usages techniques ; je ne trouvais pas tragique qu'il fût à présent trop bon marché pour servir davantage d'étalon-monnaie ; peu m'importait le nombre de gens ruinés dans la transaction.

J'interrompis ma lecture et me mis à penser à tout ce que l'on peut faire avec de l'or bon marché, étant donné sa haute densité, sa parfaite conductivité, sa ductilité extrême... Je songeai qu'il me faudrait lire la littérature technique en premier lieu. Fichtre ! Rien que dans le domaine atomique l'or serait d'une valeur incalculable. La manière dont on pouvait le travailler, bien mieux que n'importe quel autre métal, s'il était possible de l'employer pour la miniaturisation mécanique... Je me sentis moralement persuadé que le Robot U 1 avait sa « tête » pleine d'or. Il allait falloir se mettre au boulot, apprendre vite ce que les gars avaient mis au point pendant mon absence.

Le sanctuaire de Sawtelle n'était pas équipé pour me permettre des études d'ingénieur. Il me fallut donc demander ma mise en liberté au Dr. Albrecht. Il haussa les épaules, me traita d'idiot et consentit. Pourtant, je restai encore une nuit : j'étais épuisé rien que d'avoir vu défiler des mots imprimés.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, on m'apporta des vêtements modernes... que l'on dut m'aider à revêtir. Non qu'ils fussent particulièrement étranges par eux-mêmes (encore que je n'eusse jamais porté de pantalons cerise avec des boutons en forme de clochettes), mais je ne parvenais pas à m'en tirer avec les fermetures... Je suppose que mon grand-père aurait eu les mêmes difficultés avec les fermetures « éclair » s'il ne les avait

pas connues graduellement. Celles-ci étaient des fermetures « éclair » électro-statiques. Je pensai que j'allais devoir engager un gamin pour me conduire aux lavabos, avant d'être parvenu à comprendre que l'adhésion sensible à la pression était polarisée dans le sens longitudinal.

Je faillis ensuite perdre mes pantalons quand je voulus relâcher la ceinture. Personne ne se moqua de moi.

Le Dr. Albrecht me demanda :

— « Quelles sont vos intentions ? »

— « Moi ? Me procurer d'abord une carte de la ville. Ensuite chercher un logement, puis m'occuper exclusivement à lire des textes professionnels, mettons pendant un an. Docteur, je suis un ingénieur périmé, mais je n'ai pas l'intention de le demeurer. »

— « Mmmm. Eh bien, bonne chance. N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin. »

Je lui tendis la main.

— « Merci, Docteur. Vous avez été très chic. Heu... Je ne devrais peut-être pas vous dire ceci sans avoir d'abord consulté mes assureurs pour savoir où en sont mes finances, mais je n'ai pas l'intention de ne vous laisser que de bonnes paroles pour tout souvenir. J'aimerais que mes remerciements soient un peu plus substantiels. Vous me comprenez ? »

Il secoua la tête.

— « La pensée me touche, mais tous mes honoraires sont prévus par mon contrat avec le sanctuaire. »

— « Pourtant... »

— « Non. Je ne puis rien accepter. Je vous en prie, n'en parlons plus. »

Il me serra la main, et ajouta :

— « Au revoir... Si au début vous trouvez la vie un peu fatigante, vous saurez que vous avez encore droit à quatre jours de récupération avec réorientation, sans frais supplémentaires. C'est compris dans votre contrat. Usez-en à votre convenance. Vous êtes libre d'aller et venir comme vous voulez. »

Je lui souris.

— « Merci, docteur. Soyez tranquille, vous ne me reverrez qu'en visiteur de passage pour un salut amical. »

Je descendis devant le bureau d'entrée, donnai mon nom au réceptionniste. Il me tendit une enveloppe qui contenait un message de Mrs. Schultz (encore elle). Je ne l'avais toujours pas appelée, car j'ignorais qui elle était et la maison de repos ne permettait ni visites ni appels à un pensionnaire revivifié sans que ce dernier en eût exprimé le souhait. Je lançai un coup d'œil à l'enveloppe et l'enfouis dans mon blouson, songeant que j'avais peut-être commis une bourde en rendant mon Robot à Tout Faire trop propre à tous les usages. Les réceptionnistes étaient de jolies filles, dans le temps, et non des machines.

Le réceptionniste dit :

— « Par ici, s'il vous plaît. Notre trésorier désire vous voir. »

Moi aussi, je désirais le voir. J'allai donc « par ici ».

Je me demandais quelle somme j'avais bien pu gagner pendant mon Sommeil et me félicitais d'avoir misé comme je l'avais fait plutôt que sur des actions de père de famille. Sans doute les miennes avaient-elle dégringolé quelque peu pendant la panique de 87, mais elles devaient avoir regrimpé à présent. Au fait, je savais que deux d'entre elles, au moins, devaient avoir une grosse valeur. J'avais lu la colonne financière dans le « *Times* ». J'avais même gardé le journal sur moi, à toutes fins utiles.

Le trésorier était un être humain, malgré son air de trésorier. Il me serra vivement la main.

— « Bonjour, Mr. Davis. Je suis Mr. Doughty. Asseyez-vous, je vous prie. »

— « Salut, Mr. Doughty. Je n'ai probablement pas besoin de vous prendre beaucoup de temps. Dites-moi simplement ceci : est-ce que ma compagnie d'assurances arrange ses paiements par votre entremise ? Ou dois-je aller jusqu'à leurs bureaux ? »

— « Asseyez-vous, je vous en prie. J'ai différentes choses à vous expliquer. »

Je m'assis donc. Son assistant (encore mon bon vieux Robot) lui apporta un dossier.

— « Voici vos contrats. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ? »

J'avais certainement envie de leur jeter un coup d'œil puisque j'étais sur des charbons ardents depuis mon réveil en me demandant si Belle n'était pas parvenue à me faire une entourloupette avec le chèque barré. Un chèque barré est plus difficile à manipuler qu'un chèque ordinaire au porteur, mais Belle était une maligne !

Je fus donc tranquillisé en constatant qu'elle n'avait rien changé à mes arrangements, sauf que le contrat pour Pete manquait ainsi que celui concernant mon stock d'actions de la Société *Robot-Maison*. Je supposai qu'elle avait dû les brûler afin d'éviter les questions indiscrètes. J'examinai avec soin les quelque douze endroits où elle avait remplacé « *Mutual Insurance Company* » par « *Masters Insurance Company of California* ».

Cette fille était une véritable artiste ! Je présume qu'un criminologiste scientifique armé d'un microscope, d'un stéréoscope et de tests chimiques aurait pu prouver que chacun de ces documents avait été trafiqué, mais moi, j'en étais incapable.

Mr. Doughty s'éclaircit la gorge et je levai les yeux.

— « Réglons-nous toute l'affaire sur place ? »

— « Oui. »

— « Dans ce cas, je ne dirai qu'un seul mot : combien ? »

— « Hum... Mr. Davis, avant que nous abordions ce côté de la question, je voudrais attirer votre attention sur ce document-ci, ainsi que sur un fait. Ceci est le contrat entre ce sanctuaire et la *Masters Insurance* Co. de Californie, pour votre hibernation, votre entretien et votre remise en vie normale. Veuillez remarquer que tout a été payé d'avance. C'est à notre avantage mutuel puisque votre sécurité est assurée pendant

que vous êtes endormi. La totalité des fonds est déposée auprès d'une Division d'Instance Supérieure chargée d'affaires de cet ordre, qui nous en fait virement par tranches trimestrielles comme étant notre dû. »

— « OK. Cela me paraît un arrangement plausible. »

— « En effet. Cela protège celui qui ne peut rien, l'endormi. Il faut par ailleurs que vous compreniez bien que ce sanctuaire est une affaire totalement distincte de votre compagnie d'assurances. Le contrat passé pour votre entretien est un contrat sans rapport aucun avec ceux que vous avez passés concernant vos biens. »

— « Mr. Doughty, voulez-vous me dire où mènent toutes ces explications ? »

— « Possédez-vous d'autres biens que ceux que vous avez confiés à la *Masters Insurance Co ?* »

— « Aucun. »

— « Dans ce cas, je regrette de devoir vous annoncer que vous ne possédez plus rien. »

Je me tins tranquille pendant que mon crâne tournait en rond avant de faire un atterrissage brutal.

— « Comment ? Qu'est-ce que vous me racontez-là ? J'ai un tas d'actions qui se trouvent dans une position excellente. Je le sais très bien. C'est imprimé ici. »

Je sortis le « *Times* ».

Il secoua la tête.

— « Je regrette, Mr. Davis, vous ne possédez plus d'actions. La *Masters* a fait faillite. »

J'appréciai le siège qu'il m'avait offert. Je me sentais pris de faiblesse.

— « Comment cela est-il arrivé ? La Panique de 87 ? »

— « Non. Elle ne causa qu'une partie de l'effondrement du groupe Mannix, mais, évidemment, vous ne pouvez être au courant ! C'est arrivé peu après la Panique, ceci expliquant cela en quelque sorte. Pourtant, la *Masters* n'aurait pas sombré si elle n'avait pas été systématiquement pillée. Si cette compagnie n'avait été qu'encaisseur, ainsi qu'il se devait, quelque chose aurait pu être sauvé. Mais il ne resta rien. Quand on découvrit les dommages, il ne restait qu'une coquille vide, et les responsables étaient à l'abri. Hum, si cela peut vous consoler, sachez que la chose ne serait plus possible avec les lois actuelles. »

Piètre consolation.

— « Dites-moi, Mr. Doughty, à titre de renseignement, comment s'en est sortie la *Mutual ?* »

— « La *Mutual ?* Une maison sérieuse ! Pendant la Panique, ils ont pris le bouillon comme tout le monde. Mais ils ont remonté le courant. Avez-vous une police chez eux ? »

— « Non. » Je me dispensai d'explication — à quoi bon ? Je ne pouvais me tourner vers la *Mutual,* n'ayant pas rempli mes obligations à leur égard. Je ne pouvais poursuivre la *Masters* — à quoi bon poursuivre un mort failli ? »

Je pouvais poursuivre Belle et Miles, si toutefois ils étaient encore là, mais pourquoi se monter la tête ? Pas de preuves, pas la moindre preuve.

Par ailleurs, je ne désirais pas poursuivre Belle. Plutôt lui tatouer des pieds à la tête des mentions du type « Nulle et non avenue », en utilisant une aiguille rouillée. Ensuite je ressortirais ce qu'elle avait fait à Pete. Je n'avais pas encore trouvé de punition adéquate pour ce crime-là.

Subitement, je me rappelai que c'était avec le groupe Mannix que Miles et Belle voulaient traîter pour la vente de *Robot Maison S. A.*, à l'époque où ils m'avaient éjecté.

— « Dites, Mr. Doughty, êtes-vous tout à fait sûr que la *Mannix* ne possédait aucune valeur ? Est-ce qu'ils n'étaient pas propriétaires de *Robot Maison ?* »

— « *Robot Maison ?* Vous voulez dire la firme qui possède les automates domestiques ? »

— « Oui. »

— « Cela semble à peine possible. Au fait, ce n'est pas possible du tout, puisque la *Mannix* n'existe plus. Je ne puis affirmer qu'il n'y eut jamais de liens entre *Robot Maison* et la *Mannix*. Pourtant, je ne puis croire que cela ait pu être de quelque importance, j'en aurais entendu parler. »

Je n'insistai pas. Si Belle et Miles s'étaient trouvés ruinés dans le crac Mannix, cela me convenait parfaitement. Mais, d'autre part, si la *Mannix* avait été propriétaire de *Robot Maison,* et l'avait lessivé, cela devait avoir ruiné Ricky en même temps que les autres. Je ne souhaitais pas qu'il fût arrivé malheur à Ricky, quels qu'en pussent avoir été les bons à côtés.

Je me levai.

— « Eh bien, Mr. Doughty, je vous remercie de m'avoir informé avec précaution. »

— « Ne partez pas encore, Mr. Davis. Dans notre institution, nous nous sentons responsables à l'égard de nos clients. Responsabilité qui dépasse les termes de nos contrats. Sachez que vous n'êtes pas le premier à vous trouver dans cette situation délicate. La Direction met une petite somme à la disposition des personnes dans votre cas et... »

— « Pas de charité, Mr. Doughty. Je vous remercie... »

— « Ce n'est pas de la charité, Mr. Davis. C'est un prêt. Croyez que nos pertes sur ce genre de prêts sont pratiquement nulles. Et nous ne voulons en aucun cas que vous sortiez d'ici les poches vides... »

Je réfléchis à nouveau.

— « Mr. Doughty, » dis-je lentement, «le Dr. Albrecht m'a dit que j'avais encore droit à quatre jours de logement et de nourriture dans la maison. »

— « Je pense que c'est exact, il faudra que je consulte votre carte. »

— « Dites-moi, quel est le tarif de la chambre que j'ai occupée ? En tant que chambre d'hôpital avec pension ? »

— « Hein ? Mais nos chambres ne sont pas à louer de cette façon-là. Nous ne sommes pas un hôpital. Nous tenons simplement une infirmerie de rétablissement pour nos clients. »

— « Oui, mais combien coûterait une chambre équivalente dans un hôpital ? Avec la pension ? »

— « Cela dépasse un peu mon domaine. Voyons. On peut dire que cela ferait environ une centaine de dollars par jour. »

— « J'avais encore droit à quatre jours. Voulez-vous me prêter quatre cents dollars ? »

Il ne répondit pas, mais se mit à parler en chiffres à son assistant mécanique.

Et huit billets de cinquante dollars me furent comptés dans la main.

— « Merci, » dis-je avec sincérité, en les empochant. « Je ferai de mon mieux pour que cela ne reste pas trop longtemps sur vos colonnes « sorties ». Disons à six pour cent ? Ou bien l'argent vaut-il plus ? »

Il secoua la tête.

— « Ce n'est pas un prêt. Puisque vous présentez la chose de cette façon, je note la somme en regard du budget-temps auquel vous aviez droit et dont vous ne faites pas usage. »

— « Comment ? Voyons, Mr. Doughty, je ne voulais pas vous forcer la main. »

— « Je vous en prie. J'étais disposé à vous prêter une somme bien supérieure. »

— « Enfin, je ne puis en discuter pour l'instant. Dites, Mr. Doughty, combien représente cette somme ? Où en sont les prix actuellement ? »

— « Hum ! Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre. »

— « Oh ! juste pour me donner une idée : quel est le prix d'un repas ? »

— « La nourriture est raisonnable. Pour dix dollars vous pouvez avoir un repas satisfaisant... à condition de choisir un restaurant bon marché. »

Je le remerciai et sortis, avec une curieuse impression de « déjà vu ». Mr. Doughty me rappelait un trésorier-payeur auquel j'avais eu affaire dans l'armée. Les trésoriers-payeurs, il n'en est que de deux sortes : les premiers vous démontrent, à l'aide du règlement, que vous ne pouvez obtenir ce que vous voulez. Les autres feuillettent ces règlements jusqu'à ce qu'ils on découvrent un vous autorisant à obtenir ce dont vous avez besoin, même si vous n'y comptiez pas. Mr. Doughty appartenait à la deuxième espèce.

Le sanctuaire donnait sur les allées Wilshire. Il y avait des bancs, sur le devant, avec des massifs et des fleurs. Je m'assis sur un banc afin de décider si j'irais vers l'est ou vers l'ouest. Je m'étais tenu à carreau avec Mr. Doughty, mais en réalité, je me sentais rudement secoué, même avec l'équivalent d'une semaine de repas en poche.

Enfin ! Le soleil était doux, plaisant le murmure des allées, et j'étais jeune (biologiquement, tout au moins). J'avais deux mains et ma tête bien à moi. Tout en sifflant une rengaine à la mode lors de mon ancien temps, j'ouvris le journal à la page des offres d'emploi.

Je résistai à l'en-tête « *Ingénieurs demandés* » et plongeai dans les « Divers ». Il y en avait si peu que je faillis ne pas trouver !

CHAPITRE VI

Je trouvai un emploi le deuxième jour, vendredi 15 décembre. J'eus aussi quelques menus ennuis avec les flics vu les nouvelles modes de faire, de dire, de sentir les choses. Je m'aperçus qu'il en allait de la réorientation sociale comme des problèmes de la sexualité lorsqu'on aborde le sujet par la lecture : peu de rapport avec le réel.

Je crois que j'aurais eu moins d'ennuis si je m'étais retrouvé à Omsk, ou à Santiago, ou à Djakarta. Lorsqu'on se rend dans une ville étrangère, en pays étranger, on sait qu'on sera désorienté ; dans Los Angeles, je m'attendais, malgré tout, à retrouver les choses comme avant, même en *voyant* qu'elles étaient différentes. Bien sûr, trente ans ce n'est rien, tout le monde change beaucoup et même davantage au cours d'une vie. Mais de là à absorber la différence d'un seul coup, il y a de quoi recevoir un choc.

Prenons, par exemple, un mot dont je me servis en toute innocence. Une dame présente en fut offensée, et seule ma récente sortie d'une cure de Sommeil, que je m'empressai d'annoncer, retint son mari de m'envoyer une paire de claques. Le mot était simplement : « lubie ».

D'autres mots n'étaient pas nécessairement tabou, mais avaient changé de signification. « *Hôte* », par exemple. Un hôte était, dans le temps, l'homme qui prenait votre manteau et le posait dans la chambre à coucher. Cela n'avait rien à voir avec les courbes de natalité...

Pourtant, je me débrouillais. L'emploi trouvé consistait à démolir des voitures neuves, en vue de leur réexpédition à Pittsburg sous forme de ferraille. Des Cadillac, Chrysler, Eisenhower et autres Lincoln, toutes sortes de puissantes voitures à turbine, immenses, longues et neuves sans un kilomètre à leur charge. On les amenait entre les mâchoires d'un appareil, puis ... crac ! boum ! crac ! Les miettes d'acier recueillies servaient à alimenter les hauts-fourneaux.

Cela me fit mal, au début, alors que je cheminais le long des allées pour me rendre à mon travail, sans même un moyen de locomotion pour m'y transporter. Quand j'eus l'idée de dire ce que j'en pensais... je faillis perdre ma place ! Mais le chef d'équipe se rappela que j'étais un Eveillé récent et ne pouvais tout comprendre.

— « Simple question d'économie, mon vieux, » me dit-il. « Ces voitures sont des surplus que le gouvernement a acceptés comme garantie pour les emprunts, en vue de stabiliser les prix. A présent, elles ont deux ans, on ne les vendra jamais... donc, le gouvernement les fait réduire en poussière et les revend aux aciéries. On ne peut pas faire tourner un haut-fourneau avec le seul minerai, il faut également de la ferraille. Vous devriez savoir ça même si vous sortez d'un Long Sommeil ! Avec la rareté de l'acier neuf, il y a de plus en plus de demandes pour la ferraille. Les aciéries ont besoin de ces voitures. »

— « Mais pourquoi les fabriquer, puisqu'on ne peut les vendre ? Cela me semble fait en pure perte. »

— « Simple apparence. Vous voulez qu'on arrête le travail ? Qu'on débauche ? Vous voulez réduire notre standard de vie ? »

— « Pourquoi ne pas les écouler à l'étranger ? On devrait pouvoir en obtenir davantage qu'au taux local de la ferraille ? »

— « Quoi ! Et ruiner le marché des exportations ? Si l'on commençait à expédier des voitures sur les marchés, le monde entier se mettrait en rogne après nous. Le Japon, la France, l'Allemagne, la Grande Asie, tout le monde ! Qu'est-ce que vous proposez ? La guerre ? » Il soupira et enchaîna d'une voix paternelle : « Allez donc jusqu'à la bibliothèque publique, et prenez quelques livres. Vous n'avez pas le droit d'avoir la moindre opinion sur ces questions avant de savoir de quoi il retourne. »

Je me tus donc. Je ne lui dis pas que je passais tout mon temps libre à la bibliothèque publique. J'avais évité de clamer que j'étais, ou avais été, ingénieur. Autant aller déclarer à une usine importante : « Messeigneurs, je suis alchimiste. Auriez-vous l'emploi d'un art comme le mien ? »

Je n'abordai le sujet qu'une seule fois, encore parce que j'avais remarqué que très peu des autos de surplus étaient en état de rouler. Les finitions étaient bâclées, et bien souvent leur manquaient des éléments essentiels, tels le conditionnement d'air et les cadrans du tableau de bord. Je m'aperçus un jour, à la réaction même des mâchoires broyeuses, que son moteur manquait à une voiture, et en fis la remarque. Le chef d'équipe se contenta de me dévisager.

— « Grand Dieu du Ciel, fils ! Vous ne voudriez pas qu'ils mettent leurs meilleures équipes à la fabrication des surplus, non ? Ces voitures ont les prêts anti-inflationnistes contre elles avant d'être descendues des ateliers d'assemblage. »

Je me tus alors et demeurai muet par la suite. Mieux valait me concentrer sur les travaux d'ingénieur. L'économie était pour moi un problème trop profond.

J'avais beaucoup de temps pour réfléchir. Les fonctions de mon emploi n'étaient pas vraiment pour moi un « travail » en tant que tel. Tous les travaux étaient en fait accomplis par les multiples descendants de mon Robot à Tout Faire. Ils maniaient les mâchoires, mettaient les voitures en place, enlevaient la ferraille, tenaient les comptes et pesaient les lots. Mon boulot consistait à me tenir sur une petite plate-forme (debout : je n'avais pas le droit de m'asseoir) et à me suspendre à une manette permettant d'arrêter toute la manœuvre si quelque chose allait de travers. Rien n'allait jamais de travers. Néanmoins, j'appris rapidement que j'étais censé découvrir au moins une erreur à chaque changement d'équipes d'automates. Il fallait stopper tout travail et envoyer chercher l'équipe de dépannage.

Cela me valait 21 dollars par jour, et me nourrissait. Le vital avant tout.

Après la sécurité sociale, la cotisation corporative, les impôts sur le revenu, pour la défense nationale, pour le plan de Santé et pour le bien-être général, il me restait environ 16 dollars.

Mr. Doughty avait tort de dire qu'un dîner coûtait dix dollars. On avait, pour le tiers de ce prix, un bon repas, d'un seul plat, si l'on ne tenait

pas spécialement à l'authenticité de la viande, et je défiais n'importe qui de découvrir si un hamburger avait commencé son existence dans un réservoir ou au grand air.

Etant donné les histoires qui circulaient sur la viande de contrebande susceptible de causer des empoisonnements par radiations, je me trouvais parfaitement heureux avec les ersatz.

La recherche d'un logis s'était révélée ardue. Depuis que Los Angeles avait échappé au plan de salubrité-éclair concernant les taudis, un nombre ahurissant de réfugiés s'y étaient concentrés. Je suppose que je devais être du nombre, bien qu'à l'époque je ne me sois pas considéré comme en faisant partie. Apparemment, nul d'entre eux n'avait jamais fait demi-tour, même lorsqu'il lui restait ailleurs un chez-soi où il eût pu retourner. La ville (si l'on peut se permettre ce mot pour Los Angeles, sur le point d'étouffer à l'époque de ma mise en Sommeil, était à présent aussi bourrée qu'un sac de dame. Ç'avait peut-être été une erreur d'en chasser le « smog » (1) vers 1960, date jusqu'à laquelle un certain nombre de personnes quittaient chaque année la ville à cause de leur sinusite.

Personne à présent, semblait-il, ne s'en allait... jamais.

Le jour où j'avais quitté le sanctuaire, j'avais plusieurs choses en tête. Notamment, dans l'ordre : 1) trouver un job, 2) trouver un logis, 3) me mettre à la page en tant qu'ingénieur, 4) retrouver Ricky, 5) redevenir ingénieur à mon compte si la chose était humainement possible, 6) retrouver Belle et Miles et arranger leur sort — sans pour autant atterrir en prison, 7) procéder à toute une série de choses, comme de rechercher le numéro du brevet original des actuels Robots, pour vérifier s'ils étaient bien les descendants du mien, cela par simple curiosité, et aussi retracer l'histoire véridique de *Robot Maison S.A.*

J'avais établi ma liste par ordre d'importance, ayant découvert, bien des années auparavant, lorsque j'avais failli échouer en première année à l'école d'ingénieurs, que si l'on ne faisait pas jouer l'ordre d'importance, on restait en carafe au lieu de se mettre en marche le moment venu. Il restait, bien entendu, que certains de ces projets s'accompliraient simultanément, la recherche de Ricky et celle de Belle et compagnie, par exemple, ceci n'entraînant pas pour autant l'arrêt de mes études d'ingénieur. L'essentiel d'abord. Le détail viendrait en son temps. La découverte d'un boulot devait obligatoirement venir en tout premier lieu, avant même celle d'un logis, puisque l'argent est la clef de tout le reste... Lorsqu'on n'en dispose pas.

Après être tombé sur un bec en dix endroits différents, j'avais rejoint en dehors de la ville une adresse donnée par voie d'annonce, pour y arriver dix minutes trop tard. J'aurais dû me caser aussitôt, tant bien que mal, dans un quelconque hôtel borgne, au lieu de quoi je fis le malin et retournai en ville avec l'intention de dénicher une chambre, de me lever à l'aube et de me trouver le premier lecteur des annonces à la sortie des journaux du matin.

Comment aurais-je pu savoir ? Je m'inscrivis dans quatre pensions (il

(1) Combinaison du brouillard et de la fumée dans les grandes villes.

y avait des listes d'attente partout), et aboutis dans un parc public. Je restai là à marcher pour me tenir chaud jusqu'à ce qu'il fût près de minuit ; je dus alors abandonner le parc — les hivers de Los Angeles ne sont tropicaux que pour ceux qui ont un toit sur la tête. Je me réfugiai à la station Wilshire Ways... et vers deux heures du matin on m'y ramassa en compagnie des autres clochards venus s'y échouer.

Les prisons avaient été améliorées. Celle où j'atterris était bien chauffée et je crois qu'on exigeait des cafards qu'ils s'essuient les pieds avant d'entrer.

Je fus accusé de vagabondage. Le juge était un homme jeune qui ne leva même pas les yeux de son journal, se contentant de demander :

— « Tous des casiers vierges ? »

— « Oui, monsieur le Juge. »

— « Trente jours ou dans un bureau de placement. Au suivant. »

On commençait à nous faire sortir, mais je ne bougeai pas.

— « Une minute, s'il vous plaît, monsieur le Juge. »

— « Quoi ? Que se passe-t-il ? Etes-vous coupable ou non-coupable ? »

— « C'est-à-dire que je n'en sais rien, car je ne sais pas ce que j'ai fait. Vous comprenez... »

— « Voulez-vous un avocat ? Si oui, l'on vous remettra en prison jusqu'à ce que nous puissions nous occuper de votre cas. On me dit qu'il faut compter un retard de six jours en ce moment... mais c'est votre droit. »

— « Heu... Je ne sais pas. Peut-être vaut-il mieux que je prenne l'engagement en question, bien que je ne sache pas exactement ce que cela signifie. Ce que je voudrais, c'est demander un conseil, si la cour y consent. »

Le juge se tourna vers le garde :

— « Faites sortir les autres. » Et revenant vers moi : « Expliquez-vous. Je vous préviens que vous n'apprécierez pas mon conseil. Il y a assez longtemps que je suis à ce poste pour avoir entendu toutes les fausses déclarations possibles, et y avoir pris, sans exception, un réel dégoût. »

— « Bien, monsieur le Juge. Mon histoire n'est pas fausse, elle peut facilement être vérifiée. Hier, je suis sorti d'une cure de Long Sommeil, et... »

Il prit l'air dégoûté.

— « Encore un ! Je me suis souvent demandé ce qui permettait à nos grands-parents de se décharger sur nous de leurs mauvais sujets. La dernière chose au monde dont cette ville ait besoin est un supplément de citoyens, a fortiori ceux qui se sont trouvés incapables de s'arranger en leur temps. Je regrette de ne pouvoir vous réexpédier à l'année d'où vous venez, avec un message pour prévenir les gens que l'avenir dont ils rêvent n'est pas un chemin de roses. » Il poussa un profond soupir. « Mais cela ne servirait de rien. Bon. Qu'attendez-vous de moi ? Que je vous laisse une deuxième chance ? Pour vous voir revenir d'ici une huitaine ? »

— « Je ne pense pas qu'il y ait une chance de cet ordre, monsieur le Juge. J'ai suffisamment d'argent pour attendre de trouver du travail, et... »

— « Comment ? Vous avez de l'argent ? Dans ce cas comment se fait-il que vous ayez été pris en train de barraquer ? »

— « Monsieur le Juge, permettez... Je ne sais même pas ce que ce mot signifie... »

Il me laissa le temps de m'expliquer. Quand j'en fus au point où j'avais été lésé par la *Masters,* ses manières changèrent.

— « Les salauds ! Ma mère s'est fait arranger par eux après leur avoir versé des primes pendant vingt ans. Pourquoi ne m'avoir pas dit cela dès le début ? » Il prit une carte sur laquelle il écrivit quelques mots. « Tenez. Portez ceci au Bureau des Emplois de « *Surplus & Salvage Autority.* » Si vous n'y trouvez pas de travail, revenez me voir cet après-midi. Et plus de barraquage. Car non seulement cela engendre le vice et le crime, mais vous prenez le terrible risque de tomber sur un agent de recrutement zombie. »

Voilà comment j'avais trouvé un emploi dans la réduction des voitures neuves en ferraille. Pourtant, je suis toujours d'avis que j'eus raison de vouloir en premier lieu me trouver un job. Un homme qui possède un solide compte en banque est partout chez lui. Les flics lui fichent la paix.

Je trouvai aussi une chambre adaptée à mon budget. Elle était située dans la partie de Los Angeles qui n'avait pas encore subi les transformations du Plan de Rénovation. Je crois qu'à l'origine, ce devait être une penderie.

*
* *

Je ne veux pas que l'on puisse penser que je n'aimais pas l'an 2000 par comparaison avec 1970. Je l'aimais, tout comme j'aimai l'an 2001 lorsqu'il arriva quinze jours après mon réveil. Malgré les poussées, presque intenables, de mal du pays, je considérais le Grand Los Angeles, à l'aube du trimillénaire, comme l'endroit le plus merveilleux qu'il m'ait été donné de voir.

C'était dynamique, propre, et très amusant, bien que surpeuplé... d'ailleurs, on s'occupait de ce dernier problème avec une certaine audace, et en voyant grand. Les parties de la ville comprises dans le Plan de Rénovation étaient une joie pour un cœur d'ingénieur. Si les dirigeants municipaux avaient eu le pouvoir suprême d'arrêter l'immigration dans les grandes villes pendant une dizaine d'années, ils auraient gagné la bataille du logement. N'ayant pas ce pouvoir, ils s'arrangeaient de leur mieux avec les hordes qui déferlaient sans cesse... et ce mieux était spectaculaire au plus haut point, les erreurs même ayant un côté grandiose.

Cela valait la peine d'avoir dormi trente ans, rien que pour s'éveiller au moment où la partie contre les rhumes venait d'être gagnée, et où nul n'avait plus la moindre goutte au nez. Ce progrès étonnant me parut plus intéressant que toutes les colonies d'essai sur Vénus.

Deux choses, en particulier, m'impressionnèrent vraiment, l'une de détail, l'autre d'importance. Cette dernière, évidemment, était le système dit de Gravité Zéro. En 1970, j'avais été au courant des recherches sur la gravitation entreprises par l'institut Babson. Cependant, je ne me serais pas attendu à ce qu'il en dérivât quelque chose ; d'ailleurs rien n'en avait alors dérivé. La théorie du Champ Fondamental sur laquelle fut basée la Gravité Zéro avait été mise au point à l'Université d'Edimbourg. On m'avait appris

à l'école que la loi de la pesanteur était une chose contre laquelle personne ne pouvait rien, puisque inhérente à la métrique même de l'espace. On avait donc transformé cette dernière. Cela n'était possible que temporairement et à un point donné, mais c'était suffisant pour déplacer un objet de poids. Ceci impliquait qu'on demeurait en relation avec le champ terrestre et restait donc sans utilité pour la navigation interstellaire. Du moins en 2001 ! Je renonce à faire des pronostics quant à l'avenir. On sait que tout mouvement ascensionnel exige toujours une certaine force, afin de compenser la pesanteur, et qu'il faut disposer d'une réserve d'énergie accumulée en sens contraire. Mais pour un transport à l'horizontale, disons de San Francisco au Grand Los Angeles, par exemple, il suffisait d'élever le véhicule adapté à la Gravité Zéro et de le laisser flotter, sans force aucune, comme un patineur faisant une glissade.

Merveilleux !

J'ai essayé d'étudier la théorie de ce phénomène, mais les maths commencent là où la trigonométrie sphérique finit, et ce n'est pas mon rayon. Un ingénieur est rarement un mathématicien-physicien et n'a pas à l'être ! Il doit simplement connaître les composantes d'un objet, de manière à pouvoir calculer ses possibilités pratiques. Celles-ci relevaient de mon domaine.

Quant au « petit » sujet d'étonnement dont j'ai parlé, ce furent les transformations de la mode féminine rendues possibles par les fermetures « éclair » électro-statiques. Voir des surfaces de peau nue sur une plage n'a rien de surprenant. On s'y était accoutumé bien avant 1970. Pourtant, les choses bizarres que les femmes faisaient à l'aide des fermetures « éclair » électro-statiques me laissèrent bouche bée.

Mon grand-père était né en 1890. Je crois que certaines des choses qui me surprirent l'eussent affecté de la même facon.

Mais ce nouveau monde « surrythmé » me plaisait, et j'y aurais été heureux si je ne m'étais trouvé la plupart du temps dans une si totale solitude. Cela me désaxait. Il y avait des moments, généralement au milieu de la nuit, où j'aurais tout donné de bon cœur en échange de certain matou bagarreur, ou pour avoir l'occasion de mener Ricky au zoo un après-midi... ou pour retrouver l'esprit de camaraderie que je partageais avec Miles à l'époque où n'existaient entre nous que travail et espoir.

*
* *

L'an 2001 était encore tout jeune, et je n'avais pas rattrapé mes études d'ingénieur quand je fus pris d'une terrible envie de quitter mon travail pépère pour revenir à ma planche à dessin. Il y avait à présent tant et tant de choses possibles qui ne l'étaient pas encore en 1970. J'étais pris du besoin d'en élaborer quelques douzaines.

Ainsi, j'avais prévu l'existence possible de la secrétaire-robot. J'entends une machine prenant la dictée et vous remettant une lettre d'affaires impeccable (orthographe, ponctuation et formules exactes) sans aucune aide humaine. Mais, contrairement à mon attente, il n'existait rien dans ce

domaine. Oh ! on avait bien inventé une machine qui dactylographiait des textes, mais cela ne valait que pour les langues phonétiques comme l'espéranto. C'était inutilisable pour les langues dans lesquelles on dit : « Le buveur d'*eau* du *pot* n'a que la *peau* sur les *os*... »

On n'abandonnera pas les illogismes d'une langue pour faire plaisir à un inventeur. Le pâtre doit aller à la montagne si la montagne ne vient à lui.

Si un élève d'école secondaire peut apprendre l'orthographe et parvenir à ne plus faire de fautes, comment s'y prendre pour donner la même connaissance à une machine ? « Impossible » est la réponse habituelle, puisqu'il est convenu que pour parvenir à ce résultat le cerveau humain est nécessaire. Mais une invention est précisément quelque chose qui est resté jusque-là « impossible »... c'est pour ça qu'existent les brevets.

Mais il y avait les tubes mnémoniques et la miniaturisation mécanique (j'avais eu parfaitement raison quant à l'importance de l'or en tant que métal utilisable dans l'industrie). Avec ces deux trouvailles, il serait facile de loger 100 000 signes phonétiques sur un espace de 30 centimètres... la tonalité de chaque mot du dictionnaire, autrement dit. Non, il ne serait même pas nécessaire d'aller jusque-là. 10 000 seraient amplement suffisants. Dès lors, il n'était plus que de munir la machine d'un code pour l'orthographe, d'un second pour la ponctuation, et pour divers formats, ainsi que pour la recherche d'adresses dans un classeur, le nombre de copies, etc. En laissant un millier de blancs pour les termes techniques, de manière à ce que le propriétaire de la machine y mette les mots propres à sa profession.

Tout cela était assez simple. Il suffisait d'assembler un certain nombre d'éléments en vente sur le marché et de les juxtaposer afin qu'ils forment un objet utilisable.

Mais on aurait du fil à retordre avec les homonymes, qui nécessitaient un code spécial.

En consultant un dictionnaire spécial d'homonymes, je me mis à piaffer d'impatience... Non seulement je perdais trente heures par semaine à un travail improductif, mais il était clair que je ne parviendrais jamais à faire un véritable travail d'ingénieur dans une bibliothèque publique. Il me fallait un atelier dans lequel je pourrais compulser catalogues et journaux professionnels, faire des essais avec des machines à calculer et ainsi de suite...

Je décidai qu'il me faudrait trouver un emploi semi-professionnel. Je n'étais pas assez innocent pour m'imaginer que j'étais d'ores et déjà un ingénieur contemporain qualifié. Il existait toute une série d'inventions dont j'avais rêvé et auxquelles d'autres avaient trouvé une solution plus pratique que celle entrevue par moi en mon temps, et cela depuis une bonne dizaine d'années...

Il me fallait faire un stage dans une officine d'ingénieurs et m'imbiber des principes neufs. J'avais l'espoir de parvenir à me caser comme dessinateur débutant.

Je savais que maintenant on se servait de machines à dessiner semi-automatiques ; j'en avais vu des photos sans avoir eu l'occasion d'en

examiner une de près. Mais j'avais l'impression que je parviendrais à m'en servir en vingt minutes, car elles étaient remarquablement proches d'une idée que j'avais eue dans ce domaine. Cela y ressemblait autant qu'une page tapée à la machine ressemble à une page manuscrite. J'en avais tous les éléments dans la tête. On formait des courbes et des droites en manipulant des manettes.

Néanmoins, j'avais la certitude qu'on ne s'était pas servi de mon idée (comme j'avais par ailleurs la certitude d'avoir été bel et bien volé quant au Robot à Tout Faire), car ma machine à dessin n'avait jamais été qu'un projet n'existant que dans mon crâne. Un autre avait eu la même idée et l'avait réalisée selon les règles de l'application logique. Quand vient le temps des chemins de fer, ce sont des trains que l'on construit.

La firme *Aladin,* que je connaissais déjà, avait sorti une machine à dessiner réputée comme la plus perfectionnée. J'entamai mes économies, m'offris un costume convenable, une serviette d'occasion que je bourrai de papier journal et me présentai au magasin de ventes d'*Aladin* afin de me procurer un modèle. Je réclamai une démonstration.

Et voilà qu'en m'approchant d'un exemplaire de la machine à dessiner j'éprouvai une sensation bouleversante. Les psychologues appellent ça la « réminiscence ». J'avais la nette impression de connaître déjà ce qu'on me montrait... Cette machine avait été réalisée *exactement* de la manière que j'avais imaginée et que j'aurais réalisée si je n'avais pas été jadis kidnappé et plongé dans le Long Sommeil.

Ne me demandez pas le pourquoi de cette sensation. Un homme connaît son mode de pensée et son style de travail ; un critique d'art reconnaît la manière d'un Rubens ou d'un Rembrandt par le coup de pinceau, la lumière, la composition, le choix de la pigmentation et une douzaine de détails. Le travail de l'ingénieur n'est pas une science, c'est un art, et il a toujours le choix entre plusieurs solutions à un problème donné. Un ingénieur « signe » en opérant ce choix, aussi sûrement qu'un peintre signe son tableau.

La machine que j'avais sous les yeux avait le « ton » de ma technique personnelle au point de me causer un étrange trouble intérieur. Je me mis à me demander si la télépathie pouvait jouer de tels tours ?

Je pris soigneusement le numéro du premier brevet de l'appareil, et ne fus même pas étonné de constater que la date du premier dépôt était 1970 ! Je résolus de connaître le nom de celui qui l'avait déposé. Ce pouvait être un des professeurs qui m'avaient formé. Ou un ingénieur avec lequel j'avais travaillé à l'époque. L'inventeur pouvait être encore en vie. Dans ce cas, j'irais un jour faire la connaissance de cet homme dont le cerveau fonctionnait comme le mien.

Je parvins à masquer mes émotions en observant la démonstration du vendeur. J'aurais pu lui éviter cette peine : l'appareil et moi étions faits l'un pour l'autre. En dix minutes, je m'en servais mieux que lui. Finalement, je cessai de faire de jolis dessins ; je pris note du prix, des réductions, des arrangements possibles et partis en promettant au vendeur de

lui faire signe dès que je serais sur le point de me décider. C'était un sale tour à lui faire mais il ne lui en coûta qu'une heure de son temps.

Je pris de là le chemin de l'usine dépendant de la société *Robot Maison* et m'y présentai pour essayer d'obtenir du travail.

Je savais que Belle et Miles n'avaient plus rien de commun avec cette société. Pendant mes heures de liberté, entre mon boulot et mon travail de mise au courant d'ingénieur, j'avais fait des recherches en vue de retrouver Belle et Miles et plus particulièrement Ricky. Aucun des *trois* ne se trouvait dans les bottins téléphoniques du Grand Los Angeles, ni, d'ailleurs, dans aucun annuaire des Etats-Unis. On fit des recherches du Bureau National de Cleveland, je dus payer quadruple taxe, car je fis demander Belle à la fois sous le nom de Gentry et sous le nom de Darkin.

Même résultat négatif avec le registre des électeurs de Los Angeles.

Selon une lettre signée par un sous-fifre, la société *Robot Maison* admit prudemment avoir eu, trente ans auparavant, des dirigeants répondant à ces noms, ajoutant toutefois qu'il n'était pas possible de me fournir plus amples renseignements.

Se mettre en quête avec des données vieilles de trente ans n'est pas une tâche pour un amateur ne disposant que de peu de loisirs et de moins d'argent encore. Je n'avais aucune empreinte digitale, j'aurais pu, dans le cas contraire, essayer de m'adresser au F. B. I. Aucun numéro de Sécurité Sociale. Bref, je ne disposais d'aucune référence utilisable pour mes recherches.

Peut-être une agence de détectives privés largement rémunérés aurait-elle pu dénicher quelque élément utile ? Mais je n'avais ni les fonds nécessaires, ni par ailleurs le temps ou le talent personnel.

J'abandonnai l'idée de retrouver Miles et Belle en me promettant de me faire aider par des professionnels pour rechercher Ricky dès que mes moyens le permettraient. Je m'étais déjà résigné à l'idée que Ricky ne devait posséder aucun titre de *Robot Maison*, pourtant, j'avais écrit à la *National Bank of America* afin de savoir si l'on détenait, ou si l'on avait détenu, un avoir à son nom. Je reçus en réponse un formulaire imprimé disant que les sujets de cet ordre étant confidentiels, etc. J'écrivis de nouveau en mentionnant que j'étais un Eveillé récent et que Ricky restait ma seule parente survivante. J'eus droit cette fois à une vraie lettre signée d'un responsable m'annonçant que des renseignements sur les clients de la banque ne pouvaient en aucun cas être transmis, même dans des cas exceptionnels comme le mien, mais qu'il se croyait en mesure de répondre par la négative à la question concernant la possibilité que la Banque ait, à quelque moment ou à quelque succursale que ce fût, opéré des transactions au nom de Frederica Virginia Gentry.

Voilà qui éclairait un point. Les deux oiseaux étaient parvenus à mettre la main sur le stock réservé à Ricky. D'après la manière dont j'avais pris mes dispositions, les transactions auraient dû obligatoirement se faire par la *Bank of America.*

Elle avait été volée tout comme moi. Pauvre Ricky ! Tous deux victimes des mêmes escrocs.

Je fis un autre essai. Le Bureau des Archives de l'Inspecteur Général de l'Instruction Publique de Mojave se trouva avoir un dossier au nom d'une élève nommée Frederica Virginia Gentry, mais ladite élève ayant quitté l'école en 1971, il n'existait pas de renseignements postérieurs à cette date.

Ce fut une consolation de trouver quelque part quelqu'un qui admît l'existence de Ricky. Elle avait pu changer d'école. Combien de milliers d'écoles publiques y a-t-il aux U. S. A. ? Combien de temps me faudrait-il pour écrire à chacune d'elles ? Et tenait-on des archives permettant de répondre, si toutefois l'on consentait à répondre ?

Au milieu d'un quart de milliard d'êtres humains, une petite fille disparaît comme un caillou dans l'océan.

*
* *

Mon manque de chance dans mes recherches ne m'empêcha pas de postuler auprès de la *Robot Maison S.A.* un travail dans mes cordes. J'aurais pu essayer une des cent firmes concurrentes de *Aladin,* mais celle-ci était la plus importante. Ce fut pourtant une raison sentimentale qui me dirigea vers elle : la perspective de revoir le travail de mon passé.

Le lundi 5 mars 2001, je me rendis donc au bureau d'embauche de la société et m'inscrivis sur la liste des postulants aux emplois de bureau. Je remplis une douzaine de questionnaires ne concernant en rien le travail d'ingénieur, et un seul s'y rapportant. On me prévint de n'avoir pas à revenir : la firme me ferait signe le cas échéant.

Je restai à traîner dans les couloirs, et parvins à me faire recevoir de l'un des adjoints de l'administration. Il lorgna l'unique formulaire présentant quelque signification et m'annonça que mon diplôme d'ingénieur était sans valeur puisque je n'avais pas exercé durant trente ans. Lorsque je lui eus expliqué que j'étais en Sommeil pendant cette période :

— « Cela rend la chose encore plus impossible. De toute façon, nous n'engageons pas de personnel au-dessus de 45 ans. »

— « Mais j'en ai 30 ! »

— « Vous êtes né en 1940. Je regrette. »

— « Que suis-je censé faire ? Me tirer une balle dans la tête ? »

Il haussa les épaules.

— « A votre place, je postulerais pour une pension de vieillesse. »

Je sortis rapidement avant de lui avoir donné mon opinion. Je couvris ensuite les quelques centaines de mètres qui me séparaient de l'entrée principale et entrai. Le Directeur Général s'appelait Curtis, je demandai à le voir. Je parvins à dépasser deux barrages par ma simple insistance, en soutenant que j'avais à parler affaires avec lui. (La maison n'utilisait pas de ses propres produits comme réceptionnistes, mais du matériel humain.) Je parvins jusqu'à un bureau au deuxième étage situé, du moins je le présumais, à deux portes de celui du patron, quand je me trouvai face

à face avec une personne du type infranchissable qui insista pour connaître davantage l'affaire qui m'amenait. Je lançai un coup d'œil sur le bureau. Il était plutôt grand, abritait une quarantaine de personnes et un nombre impressionnant de machines.

— « Eh bien, » aboya-t-elle, « exposez votre affaire et je consulterai la personne chargée des rendez-vous de Mr. Curtis. »

D'une voix haute et bien timbrée, je lançai :

— « Je désire savoir quelles dispositions il a l'intention de prendre vis-à-vis de ma femme ! »

Soixante secondes plus tard, j'étais dans son bureau directorial privé. Curtis m'examina.

— « Veuillez m'expliquer cette histoire de fou ! » cria-t-il.

Cela me prit une demi-heure, y compris l'utilisation de quelques références anciennes, pour le convaincre que je n'avais pas de femme, et que j'étais le fondateur de la firme. A partir de là, l'atmosphère se détendit nettement, à l'aide de petits verres et de cigares. On me présenta le Directeur Commercial, l'Ingénieur en Chef et les différents chefs de service.

— « Nous vous pensions mort, » me dit Mr. Curtis. « D'ailleurs, l'histoire officielle de la compagnie le prétend. »

— « Simple rumeur. Un homonyme. »

Le Directeur Commercial, Jack Galloway, s'écria subitement :

— « Que faites-vous, actuellement, Mr. Davis ? »

— « Hem... Pas grand-chose. J'ai... participé à des affaires d'automobile. Mais j'ai l'intention de démissionner. Pourquoi ? »

— « *Pourquoi ?* N'est-ce pas évident ? » Il se retourna vers l'Ingénieur en Chef, Mr. McBee : « Vous entendez, Mac ? Vous êtes bien tous les mêmes, vous autres ingénieurs. Incapables de voir une évidence commerciale si elle vous vient sous le nez ! Pourquoi, Mr. Davis ? Parce que vous êtes un élément de vente, voilà pourquoi ! Vous êtes un élément romanesque. » « *Le Fondateur de la Firme revient du tombeau pour rendre visite à son enfant.* » « *L'inventeur du premier robot domestique observant les fruits de son génie.* »

— « Une minute, voyons, » dis-je rapidement, « je ne suis pas un sujet publicitaire ni une vedette de circorama. Je tiens à ma vie privée. Je ne suis pas venu ici avec de telles intentions... mais pour obtenir du travail... en qualité d'ingénieur. »

Les sourcils de Mr. McBee firent un bond vers ses cheveux, cependant il ne souffla mot.

Une discussion épique s'ensuivit. Galloway chercha à me convaincre que c'était rien moins que mon devoir envers la firme que j'avais fondée. McBee ne dit rien mais il était visible qu'il ne croyait pas je puisse être d'une utilité quelconque à son Département — à un moment, il me demanda ce que je connaissais en matière de circuits solides et je dus admettre que le peu que j'en savais me venait de lectures d'ouvrages de vulgarisation.

En fin de compte, Curtis proposa un compromis.

— « Voyons, Mr. Davis, il est bien évident que vous êtes dans une situation très *très* particulière. On pourrait dire que vous avez fondé, non seulement cette firme mais l'industrie entière. Néanmoins, ainsi que l'a sous-entendu Mr. McBee, l'industrie a avancé pendant vos trente ans de Sommeil. Si nous vous prenions au titre de... disons... Ingénieur Honoraire au Service des Recherches ? »

— « Quelle signification exacte cela aurait-il ? » demandai-je en hésitant.

— « Toutes celles qui vous conviendront. Pourtant, je dois vous prévenir franchement que vous serez tenu de collaborer avec Mr. Galloway. Nous ne nous contentons pas de fabriquer, nous devons vendre. »

— « Heu... Aurai-je la moindre chance de faire des travaux de recherche ? »

— « Cela dépend de vous. Vous aurez des facilités et vous pourrez entreprendre ce que vous désirez. »

— « Des facilités d'achat ? »

Curtis lança un coup d'œil vers McBee.

— « Certainement, certainement, » répondit celui-ci. « Dans une mesure raisonnable, bien entendu, » ajouta-t-il.

Il avait pris pour dire ces mots un tel accent écossais que je le compris à peine...

— « Voilà qui est réglé, » conclut Galloway. « Ne partez pas, Mr. Davis... Nous allons prendre des photos de vous avec le tout premier modèle du Robot Maison. »

Ainsi fut fait. J'étais tout content de le revoir, ce modèle assemblé de mes mains avec tant d'amour et de peine. J'aurais voulu le faire fonctionner, mais McBee m'en empêcha. Je crois qu'il s'imaginait que j'en ignorais le mode d'emploi.

Pendant les mois de mars et d'avril, tout alla pour le mieux. Je disposais de tous les outils que je pouvais désirer, des journaux techniques, des indispensables catalogues de fabrication, d'une bibliothèque bien achalandée, d'une machine à dessiner *Aladin* (*Robot Maison* n'en fabriquait pas) ; sans compter le parler « maison »... véritable mélodie pour moi !

Il semblait que la firme actuelle eût été, à l'origine, une simple fabrique sous-louant les brevets (*Mes* brevets) de *Robot Maison, S. A.* Puis, une vingtaine d'années auparavant, avait eu lieu un de ces transferts auxquels on a recours pour éviter les impôts. Le stock d'actions de *Robot Maison* avait été troqué contre celui de l'usine de fabrication et la nouvelle firme avait pris le nom de celle que j'avais fondée.

Je liai notamment connaissance avec Chuck Freudenberg, assistant de l'Ingénieur en Chef. A mon avis, Chuck était le *seul* véritable ingénieur qu'il y eût dans la maison. Les autres n'étaient que des mécaniques suréduquées, même McBee. Un diplôme ne suffit pas à faire un ingénieur.

Chuck et moi avions l'habitude de passer nos soirées à boire des chopes de bière en discutant de problèmes qui nous tenaient à cœur : l'automation, les besoins de l'usine, etc. Ce qui, au début, l'avait attiré vers moi, était mon passé de Dormeur. Trop de gens avaient une désagréable tendance

à s'intéresser aux Eveillés récents comme s'ils étaient des phénomènes, et j'évitais, en général, d'avouer que j'en étais un. Mais Chuck était surtout fasciné par le laps de temps lui-même. Son intérêt venait d'une saine curiosité de savoir ce qu'avait été le monde avant sa naissance, et de l'apprendre d'un homme pour qui cette époque-là était synonyme d'« hier ».

De son côté, il consentait à critiquer les idées nouvelles qui me bouillonnaient sans cesse dans la tête. Il me remettait sur le droit chemin lorsqu'il m'arrivait (oh ! combien souvent !) d'avoir ce que je pensais être une trouvaille inédite, mais qui se révélait plutôt éventée. Grâce à son aide bienveillante, je devins rapidement un ingénieur *moderne,* aux connaissances progressivement mises à jour.

Un soir d'avril, comme je lui exposais sous forme de schéma mon idée de secrétaire-robot, il me dit :

— « Est-ce que tu as travaillé à cette idée pendant tes heures de travail à l'usine ? »

— « Hein ? Non, pas vraiment. Pourquoi ? »

— « Comment ton contrat est-il établi ? »

— « Mon contrat ? Mais je n'en ai pas. Curtis m'a engagé, Galloway m'a fait photographier en me faisant poser des tas de questions idiotes par un rédacteur anonyme, et le tour a été joué. »

— « Mmm. Je vois, mon vieux. A ta place, je ne bougerais pas avant de savoir exactement où j'en suis. Ton idée est une vraie nouveauté, et je crois que tu peux la mettre debout. »

— « Je ne m'étais pas soucié de cet aspect-là de la question... »

— « Ecoute. Mets-la de côté un certain temps. Tu sais comment marche la maison. Les affaires sont prospères et nous vendons de la bonne marchandise. Les seules nouveautés que nous ayons sorties depuis cinq ans sont celles dont nous avons acheté les brevets. *Moi,* je suis incapable de faire accepter une idée neuve par McBee. Mais *toi,* tu peux passer par-dessus Mac et porter ton idée au grand patron. Alors pour l'instant, à moins que tu ne veuilles en faire cadeau à la Compagnie pour le prix de ton salaire, garde cette idée pour toi. »

Je suivis ce conseil. Je poussais l'élaboration du projet tout en brûlant les dessins que je supposais utilisables : je n'en avais pas besoin ; une fois établis, ils me restaient en tête. Je n'avais pas l'impression de léser mon employeur : on ne m'avait pas engagé comme ingénieur. Je n'étais qu'un élément de publicité pour Galloway.

Le jour où cette valeur publicitaire serait épuisée, on me donnerait un mois de préavis, un discours de remerciement et la direction de la porte de sortie.

Seulement, à ce moment-là, je serais redevenu un véritable ingénieur, capable de monter sa propre affaire. Si Chuck voulait tenter sa chance, je le prendrais avec moi.

Au lieu d'exploiter mon histoire auprès des quotidiens, Galloway joua la carte des grands magazines. Il voulait que l'affaire parût dans *Life,* essayant d'obtenir ce qui avait été fait des années auparavant pour le

premier modèle du Robot Maison. *Life* ne fut pas tenté. Néanmoins, Galloway parvint quand même, au cours du printemps, à placer mon histoire dans plusieurs magazines en l'accolant à une publicité spectaculaire.

J'envisageais de me laisser pousser la barbe, quand je m'aperçus que nul ne songeait à me reconnaître, et que même si la chose était arrivée, elle m'eût laissé indifférent.

Le jeudi 3 mai 2001, on m'appela au téléphone.

— « Mrs. Schultz vous demande, monsieur. Je vous la passe ? »

Schultz ? La femme qui avait cherché à me joindre lors de mon Réveil... Je ne m'étais plus jamais préoccupé d'elle, persuadé qu'il s'agissait d'une de ces piquées qui persécutent les ex-Dormeurs en leur posant toutes sortes de questions personnelles.

— « Passez-la moi. »

— « C'est bien Danny Davis à l'appareil ? »

Mon téléphone de bureau n'ayant pas d'écran, elle ne pouvait me voir.

— « Moi-même. Vous êtes Mrs. Schultz ? »

— « Oh ! Danny, mon chéri ! C'est si bon de vous entendre ! »

Je ne répondis pas immédiatement, elle enchaîna :« Vous ne me reconnaissez pas ? »

Je la reconnaissais parfaitement, c'était Belle Gentry.

CHAPITRE VII

Je pris rendez-vous avec elle.

Ma première réaction avait été de lui dire d'aller au diable et de raccrocher. J'avais depuis longtemps compris que toute rancune ne serait que sottise, que rien ne me rendrait Pete et qu'une vengeance satisfaisante ne me mènerait qu'en prison. J'avais en conséquence cessé mes recherches pour retrouver Belle et Miles, et c'est à peine si depuis j'avais songé à eux.

Cependant, Belle devait certainement connaître l'adresse de Ricky. J'acceptai donc de la voir.

Elle habitait un immeuble minable dans un quartier de la ville non encore transformé selon le Plan de Rénovation. Avant d'avoir sonné à sa porte, je savais déjà qu'elle n'avait pas conservé ce qu'elle m'avait escroqué. Sans quoi elle n'aurait pas habité ce quartier.

Quand je la vis, je compris à quel point toute vengeance aurait été inutile : le temps et elle-même s'en étaient chargés à ma place.

Si je me basais sur l'âge auquel elle prétendait autrefois, elle devait avoir à présent cinquante-trois ans, mais elle semblait plus proche de la soixantaine. Entre la gérontologie et l'endocrinologie, une femme qui veut s'en donner la peine peut paraître trente ans pendant une trentaine d'années, et nombreuses sont celles qui le font. Certaines vedettes de circorama se vantaient d'être grand-mères tout en continuant d'interpréter les ingénues.

Belle ne s'en était pas donné la peine.

Elle était grasse, stridente, minaudière.

Il était visible qu'elle considérait toujours son corps comme un atout principal. Son négligé à fermetures « éclair » électro-statiques, qui la découvrait infiniment trop, soulignait cruellement son aspect de mammifère femelle suralimentée et sédentaire.

Elle n'en avait pas conscience. Jadis fine mouche, elle était devenue niaise. Il ne lui restait que sa prétention et son insurmontable confiance en elle. Elle se jeta sur moi avec des criailleries de joie et était tout près de m'embrasser quand je parvins à m'extirper de ses enlacements.

Je la retins par les poignets.

— « Doucement, Belle. »

— « Mais mon chéri, je suis tellement contente, tellement folle de joie, tellement bouleversée de vous revoir ! »

— « Je n'en doute pas. » (J'étais bien décidé à ne pas me mettre en colère. J'apprendrais ce qui m'intéressait, et m'en irais illico. Cela s'avérait difficile.) « Vous vous rappelez comment j'étais, la dernière fois que vous m'avez vu ? Bourré de drogue, à un degré qui a bien dû vous faciliter les choses, pour ma mise en Sommeil. »

Elle parut peinée.

— « Mais mon chéri, nous l'avons fait pour votre bien. Vous étiez *si* malade ! »

Manifestement, elle était arrivée à s'en persuader elle-même.

— « OK. OK. Où est Miles ? Vous êtes Mrs. Schultz, maintenant ? »

Ses yeux s'écarquillèrent.

— « Vous n'êtes pas au courant ? »

— « Au courant de quoi ? »

— « Le pauvre Miles, le pauvre *cher* Miles. Il a vécu moins de deux ans après que vous soyez parti, Danny. » Son visage changea brusquement d'expression. « Le salaud m'a trompée ! »

— « Oh ! mais c'est trop triste. » Je demandai comment il était mort. « Une chute ? Peut-être l'avait-on un peu poussé ? Une soupe à l'arsenic ? »

Je revins à mon réel sujet d'intérêt avant qu'elle sortît complètement de ses gonds. « Qu'est devenue Ricky ? »

— « Ricky ? »

— « La fille de Miles, Frederica. »

— « Cette affreuse gamine ! Comment le saurais-je ? Elle est allée à l'époque vivre avec sa grand-mère. »

— « Où ça ? Comment s'appelait sa grand-mère ? »

— « Où ? A Yuma... ou Tucson... ou bien un autre trou de ce genre. Peut-être Indio. Chéri, je n'ai pas envie de parler de cette gamine impossible, j'ai envie de parler de nous. »

— « Tout de suite. Comment s'appelait la grand-mère ? »

— « Danny, comme vous êtes fatigant! Comment voulez-vous que je me rappelle une chose pareille ? »

— « Le nom de la grand-mère ? »

— « Oh ! Hanolon... ou Haney... ou Heinz. Ou bien c'était Hinckley. Ne soyez pas si embêtant, chéri. Si nous buvions un verre ? »

Je secouai la tête.

— « Je ne bois pas. » (Ce qui était devenu presque vrai. Ayant découvert qu'en temps critique la boisson est mauvaise conseillère, je me contentais de bière avec Chuck Freudenderg.)

— « Comme c'est ennuyeux, chéri ! Cela ne vous dérange pas que je boive ? »

Elle était déjà occupée à se verser du gin dans un verre. La boisson des solitaires. Avant de l'avaler, elle prit un tube de plastique et fit rouler deux pilules dans sa main. « Vous en voulez ? »

Je reconnus l'emballage rayé « *Euphorion.* ». Le produit était censé ne pas être toxique, et d'un effet résistant à l'accoutumance, mais les avis étaient partagés. On hésitait à le classer avec la morphine et les barbituriques.

— « Merci. Ça va bien. »

— « Tant mieux. » Elle absorba les deux pilules et avala son gin. Je compris que si je voulais apprendre quoi que ce soit, il fallait faire vite. Bientôt je n'en tirerais plus que des fous rires.

Je la pris par le bras, la fis asseoir sur le capapé et m'installai près d'elle.

— « Parlez-moi de vous, Belle. Mettez-moi au courant. Comment Miles et vous vous êtes-vous arrangés avec les gens de la *Mannix ?* »

— « Hein ? Mais pas du tout ! » Elle prit feu. « Ç'a été votre faute ! »

— « Ma faute ? Je n'étais même pas là ! »

— « Bien sûr que ce fut votre faute ! Cette espèce de monstruosité que vous aviez fabriquée avec un fauteuil roulant... c'était *ça* qu'ils voulaient. Et il avait disparu. »

— « Comment ça, disparu ? Où était-il ? »

Elle me lança un drôle de regard plein de suspicion.

— « Vous devriez le savoir, c'est vous qui l'avez pris. »

— « Moi ? Belle, vous êtes folle ! J'aurais été incapable de prendre quoi que ce soit. J'étais congelé dans le Sommeil ! »

Qu'était donc devenu à l'époque mon Robot à Tout Faire ? Cela cadrait assez bien avec mes suppositions selon lesquelles quelqu'un se l'était approprié, si Belle et Miles n'avaient pu s'en servir. Mais de tous les millions d'habitants du globe terrestre j'étais celui-là même qui n'avais pu le faire. Je n'avais plus revu le Robot après le soir désastreux du vote des actionnaires.

— « Expliquez-moi, Belle. Où était-il ? Pourquoi croyez-vous que c'est moi qui l'ai pris ? »

— « C'est forcément vous. Personne d'autre ne connaissait sa valeur. Ce tas de ferraille ! J'avais bien dit à Miles de ne pas le mettre dans le garage. »

— « Si quelqu'un l'a volé, je doute fort qu'il soit parvenu à le faire fonctionner. C'est vous qui aviez toutes les notes, les instructions et les plans. »

— « Nous n'avions rien du tout ! Miles, cet idiot les avait tous fourrés à l'intérieur du machin quand nous l'avons déplacé pour le mettre à l'abri. »

Je ne relevai pas le mot « mettre à l'abri ». J'allais dire que Miles n'avait pu fourrer plusieurs kilos de papiers à l'intérieur du Robot, qui était déjà farci comme une oie, quand je me souvins que j'avais construit une tablette amovible en bas du fauteuil pour y déposer les outils dont je me servais. Un homme pressé avait pu y entasser les papiers.

C'était du passé. Tout cela remontait à trente ans. Je voulais cependant savoir comment la *Robot Maison* leur avait échappé.

— « Quand l'affaire avec la *Mannix* est tombée à l'eau, qu'avez-vous fait de la Compagnie ? »

— « Nous avons continué à la faire marcher. Puis, Jake nous a quittés et Miles a prétendu que nous devions nous retirer. Miles était un faiblard... Je n'ai jamais aimé Jake Schmidt. Trop tâtillon. Toujours à poser des questions : « Pourquoi Danny est-il parti ? » Comme si nous aurions pu vous empêcher de partir ! Je voulais que nous engagions un *bon* contremaître et que nous continuions. L'affaire en valait la peine. Mais Miles insista. »

— « Ensuite ? Qu'est-il arrivé ? »

— « A ce moment-là, nous avons vendu à *Geary Manufacturing*. Vous devez être au courant, c'est là que vous travaillez. »

En effet, j'étais au courant. La firme avait repris l'appellation *Robot Maison*, sous laquelle elle existait désormais.

Il me semblait avoir tiré le maximum de cette ruine déjetée. Restait encore un point à élucider.

— « Vous avez tous deux cédé vos actions à Geary, quand vous avez vendu l'affaire ? »

— « Hein ? Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? » Son expression changea et elle se mit à pleurnicher, cherchant vaguement un mouchoir, puis y renonçant et laissant couler ses larmes. « Il m'a trompée, il m'a trompée ! Le salaud m'a trompée... Il m'a tout volé... Vous m'avez tous volée... Et vous plus que tous les autres, Danny... Après toutes les gentillesses que j'avais eues pour vous... »

Je me dis que l'Euphorion ne valait pas le prix qu'on le vendait.

— « Comment vous a-t-il trompée, Belle ? »

— « Comment ? Mais vous le savez ! Il a tout laissé à cette sale gamine. Après toutes ses promesses... Après que je l'eus si bien soigné quand il s'est fait mal... Et elle n'était même pas sa fille ! »

C'était la première bonne nouvelle de la soirée. Apparemment, Ricky avait eu un coup de veine, même s'ils lui avaient enlevé mon avoir. Je me retrouvais au point de départ.

— « Dites, Belle, comment s'appelait la grand-mère de Ricky ? Où habitait-elle ? »

— « Où habitait qui ? »

— « La grand-mère de Ricky ? »

— « Qui est Ricky ? »

— « La belle-fille de Miles. Essayez de vous rappeler, Belle. C'est très important. »

Elle sortit de ses gonds, leva un doigt menaçant et hurla :

— « Oui, je vous connais ! Vous étiez amoureux d'elle ! Cette sale petite môme et cet horrible chat ! »

Une bouffée de colère m'envahit à l'idée de Pete, mais je tâchai de la surmonter, pris Belle par les épaules et la secouai.

— « Dites, Belle, je veux savoir encore une chose : *Où* habitaient-elles ? A quelle adresse Miles envoyait-il ses lettres quand il lui écrivait ? »

Elle me lança un coup de pied.

— « Je ne veux plus vous parler. Vous êtes odieux depuis votre arrivée. » Puis elle sembla s'apaiser subitement. « Je ne sais pas. Sa grand-mère s'appelait Heneker ou quelque chose d'approchant. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, au tribunal, quand elles sont venues à propos du testament. »

— « Quand cela se passait-il ? »

— « Tout de suite après la mort de Miles. »

— « Quand Miles est-il mort, Belle ? »

Elle dérailla de nouveau.

— « Vous voulez trop en savoir. Vous êtes aussi assommant que les enquêteurs : des questions, des questions et encore des questions ! » Elle leva les yeux et implora : « Oublions tout et soyons nous-mêmes ! Il n'y a que vous et moi maintenant, chéri, et nous avons l'avenir devant nous. Une femme n'est pas vieille à trente-neuf ans... Schultzie disait que j'étais la plus jeune femme qu'il ait jamais vue, et je vous garantis que ce vieux bouc en avait vu des tas ! Nous pourrions être si heureux, chéri. Nous... »

J'en avais entendu plus qu'assez.

— « Il faut que je m'en aille, Belle. »

— « Comment, chéri ? Il est encore si tôt ! Nous avons toute la nuit pour nous. Je pensais... »

— « Je me fiche de ce que vous pensez. Je dois m'en aller tout de suite. »

— « Oh ! mon Dieu ! quel dommage ! Quand est-ce que je vous reverrai ? Demain ? Je suis terriblement prise mais je vais décommander tous mes rendez-vous et... »

— « Je ne vous reverrai plus, Belle. »

Et je partis.

En effet, je ne la revis plus jamais.

*
* *

Sitôt arrivé chez moi, je pris un bain chaud, me brossai de la tête aux pieds. Puis je m'installai confortablement et tâchai de faire le point de ce que je venais d'apprendre. Belle semblait croire que le nom de la grand-mère de Ricky commençait par un H — si les divagations de Belle avaient un sens quelconque, ce dont je doutais — et qu'elles avaient habité toutes les deux une des villes proches du désert d'Arizona, ou bien en Californie. Peut-être des enquêteurs professionnels pourraient-ils en

tirer quelque chose ? Peut-être pas. De toute façon, ce serait long et coûteux. Il me faudrait attendre encore avant d'en avoir les moyens.

Y avait-il quelque autre renseignement utilisable ?

Miles était mort (avait dit Belle) vers 1972. S'il était mort dans ce pays, je devais pouvoir trouver la date de son décès en quelques heures, ensuite me procurer son testament... si toutefois il y en avait eu un comme le prétendait Belle. De cette façon, je retrouverais l'adresse de Ricky à l'époque. Les tribunaux conservaient-ils les archives ? Je n'en savais rien. Avais-je gagné à intervertir notre écart d'âge, et valait-il la peine de retrouver la ville qu'elle habitait à cette époque-là ?

Je recherchais une femme âgée de quarante et un ans, très certainement mariée et mère de famille. La vue de cette ruine difforme qui avait été jadis Belle Darkin m'avait secoué. Je commençais à entrevoir ce que trente ans peuvent signifier.

Non que je craignisse que Ricky devenue adulte pût être autrement que gracieuse et agréable... mais se souviendrait-elle de moi ? Oh ! je ne pensais pas qu'elle m'aurait complètement oublié... Pourtant, il y avait des chances pour que je ne sois plus dans son souvenir qu'une silhouette sans visage qu'elle avait autrefois appelée « oncle Danny » — cet oncle Danny qui avait ce si gentil chat ?

Est-ce que je ne vivais pas, autant que Belle, dans un monde imaginaire qui m'était propre ?

Bah ! Cela ne pouvait pas faire de mal d'essayer encore.

Nous échangerions des vœux à chaque nouvel an. Son mari ne pourrait s'en formaliser...

CHAPITRE VIII

Le lendemain, vendredi 4 mai, je n'allai pas à mon bureau, mais me rendis à celui des Renseignements concernant la province. On y était en plein déménagement, et on me pria de revenir le mois suivant. Je partis donc au bureau du *Times,* où j'attrapai une crampe au cou à force de me pencher sur les archives. Je découvris que si Miles était mort de douze à seize mois après la date de ma mise en glacière, cela n'avait pas eu lieu, en tout cas, dans la province de Los Angeles... si toutefois la rubrique nécrologique du *Times* était correctement tenue.

Bien entendu, il n'y avait pas de loi décrétant qu'il dût mourir dans la province de Los Angeles. On peut mourir n'importe où. On n'est jamais parvenu à réglementer cela.

Peut-être y avait-il des archives à Sacramento ? Je décidai qu'il faudrait vérifier cela un jour. Je remerciai l'employé du *Times*, allai déjeuner et repris le chemin de la *Robot Maison.*

Il y avait eu deux appels téléphoniques à mon nom et un mot de Belle. Je ne lus pas plus loin que « Dan chéri », en jetai les débris au panier et prévins le standard d'éviter de me passer Mrs. Schultz ou ses

messages. J'allai au bureau de la comptabilité et m'informai auprès du chef de bureau des moyens de trouver le nom de personnes ayant été propriétaires d'actions remises en circulation. Il dit qu'il ferait de son mieux pour me donner satisfaction et je lui énumérai, de mémoire, les numéros des actions que j'avais eues en portefeuille à l'origine. Ce n'était pas un exploit, nous avions émis exactement mille actions au départ ; j'avais été propriétaire des cinq cent dix premières, desquelles provenait le fameux « cadeau de fiançailles » à Belle.

En revenant à mon bureau, je trouvai McBee qui m'attendait.

— « Où étiez-vous ? » demanda-t-il.

— « Un peu partout. Pourquoi ? »

— « Voilà une réponse qui ne me suffit pas. Mr. Galloway vous a cherché à deux reprises aujourd'hui. J'ai dû lui avouer que j'ignorais où vous étiez. »

— « Oh ! pour l'amour du ciel ! Si Galloway a besoin de moi, il me trouvera bien tôt ou tard. S'il passait à vanter la marchandise la moitié du temps qu'il consacre à imaginer des annonces imprévues, les affaires de la maison marcheraient mieux ! »

Galloway commençait à m'ennuyer. Il était censé être Directeur des Ventes, mais me semblait surtout occupé à chercher noise au département chargé de la publicité. J'avais évidemment quelques préjugés en ce domaine : le rôle de l'ingénieur ayant toujours été le seul à m'intéresser, tout le reste avait tendance à me paraître futile manipulation de paperasses.

Je savais que Galloway avait besoin de me voir, et, à vrai dire, je me défilais. Il voulait me déguiser dans des costumes 1900, pour des photos. Je lui avais dit qu'il pouvait me faire photographier autant qu'il le désirait en costumes 1970, mais que 1900 était de douze ans antérieur à la naissance de mon père. Il prétendait que personne ne verrait la différence, à quoi je lui répondis un peu trop brièvement et il me reprocha mon attitude.

Les gens habitués à se moquer du public ont tendance à croire qu'ils sont seuls à savoir lire et écrire.

— « Votre attitude n'est pas ce qu'elle devrait être, Mr. Davis, » reprit MacBee.

— « Vraiment ? Je le regrette. »

— « Vous êtes dans une position plutôt spéciale. Vous êtes attaché à mon Département, mais je dois vous rendre disponible pour le service publicitaire quand ce dernier a besoin de vous. Je crois que dorénavant vous feriez bien de pointer comme tout le monde... et vous viendrez me voir quand vous aurez à quitter votre bureau pendant les heures ouvrables. Veillez-y, je vous prie. »

Je comptai lentement jusqu'à dix.

— « Dites-moi, Mac, est-ce que vous pointez en arrivant ? »

— « Hein ? Vous oubliez que je suis l'Ingénieur en Chef. »

— « C'est vrai, c'est noté là au-dessus de cette porte. Mais comprenez, Mac, que j'ai été ingénieur en chef de cette boîte avant que vous

commenciez à vous raser. Est-ce que vous vous imaginez vraiment que je vais accepter de pointer ? »

Il devint écarlate.

— « Comme vous voudrez. Mais je vous préviens qu'en cas de refus, il sera inutile de passer à la caisse en fin de semaine. »

— « Vraiment ? Ce n'est pas vous qui m'avez engagé, je ne vois donc pas comment vous pourriez me renvoyer. »

— « Nous verrons. Je puis en tout cas vous faire transférer de mon département au département publicitaire, qui est celui de votre affectation si vous avez droit à une affectation quelconque. » Il lança un coup d'œil à ma machine à dessiner. « Il est évident que vous ne produisez rien ici. Il ne convient pas de laisser cette machine coûteuse sans rendement. »

Il me fit un bref signe de tête et disparut.

Je sortis sur ses talons. Un coursier apportait une grosse enveloppe qu'il plaça dans mon casier, mais je ne m'attardai pas à examiner ce qu'elle contenait.

Je me rendis au bar réservé aux chefs de service pour y fulminer à mon aise. Cette buse de Mac pensait qu'un travail productif devait se faire au métronome. Pas étonnant que la firme n'ait rien sorti depuis des décades...

Qu'il aille au diable ! De toute façon, je n'avais pas l'intention de rester attaché à la maison. Environ une heure plus tard, je retournai à mon bureau et y trouvai une autre enveloppe à mon nom. Je crus que Mac avait mis ses menaces à exécution.

Ce n'était que la Comptabilité qui m'écrivait :

« *Cher Mr. Davis,*

» *En réponse à la demande que vous nous avez faite concernant certaines actions de la maison, nous avons l'honneur de vous informer que durant la période s'étendant du premier trimestre* 1971 *au deuxième trimestre* 1980, *les dividendes en ont été versés au nom de Heinicke. Notre réorganisation ayant eu lieu en* 1980, *la documentation qui nous reste de cette époque semble incomplète. Pourtant, il apparaît que les parts équivalentes ont été vendues, à ce moment-là, au* Cosmopolitan Insurance Group, *qui les détient encore à présent.*

» *Quant au deuxième stock, moins important que celui-ci, il était bien détenu par une Mrs. Belle Gentry. En* 1972, *cette part fut assignée au nom de la* Sierra Acceptance Corporation, *qui s'en débarrassa en la mettant en vente « à la pièce ». En y consacrant davantage de temps, il serait peut-être possible de retrouver trace de ces manipulations supplémentaires.*

» *N'hésitez pas à faire appel à notre Service au cas où il pourrait encore vous être utile. Nous sommes à votre disposition.* »

» *Y. E. Reuther. Chef Comptable.* »

J'appelai Reuther afin de le remercier et lui dire que j'avais les renseignements qui m'intéressaient. Mon projet initial, qui consistait à

assigner mon avoir à la petite Ricky Gentry, avait donc manqué son but. Pour le moment il ne m'intéressait pas de retrouver la trace de ceux qui s'en étaient emparés ; j'avais la certitude que c'était soit Belle, soit des personnes agissant pour elle. A cette époque elle projetait sans doute déjà de gruger Miles. A quoi bon la confronter avec ces histoires passées ? Le stock avait disparu et Belle était à sec.

Apparemment, elle s'était trouvée à court au moment de la mort de Miles et avait vendu une petite part des actions. Ce qui avait pu arriver à ces actions ne m'intéressait pas du moment qu'elles étaient sorties des mains de Belle. J'avais oublié de demander à Reuther de faire les mêmes recherches au sujet de la part de Miles... peut-être ces recherches me mèneraient-elles à Ricky bien qu'elle ne détînt pas la part en question. Mais la journée de vendredi était déjà avancée, je lui demanderais ce renseignement lundi. Je voulais, à présent, ouvrir la grosse enveloppe, car j'avais vu l'adresse de l'expéditeur.

J'avais, début mars, écrit au Bureau des Brevets, au sujet des brevets d'origine du Robot U1 et de la machine à dessiner Aladin. Ma première conviction que le Robot en question pût dériver de mon propre Robot à Tout Faire avait été ébranlée par mon expérience avec la machine à dessiner. Il me paraissait plausible que le génie ayant conçu un travail si proche du mien, au point de me troubler, ait pu se trouver une deuxième fois dans une situation analogue pour le Robot U 1. Cette théorie se trouva confirmée par le fait que les deux brevets dataient de la même année et avaient été détenus à l'époque par la Compagnie Aladin.

Il me fallait cependant *savoir*. Si cet inventeur était encore en vie, il me fallait le rencontrer. Il pourrait me renseigner sur quelques points précis...

J'avais donc écrit une première fois au Bureau des Brevets. Pour toute réponse je reçus un formulaire imprimé m'informant que les brevets venus à expiration étaient détenus par les Archives Nationales. J'écrivis donc aux Archives et reçus un deuxième formulaire imprimé m'indiquant une série de tarifs. J'expédiai donc un chèque postal pour obtenir tous renseignements sur les deux brevets, descriptions, droits et plans.

C'est à cette demande que la grosse enveloppe semblait devoir apporter la réponse.

Le premier document concernait le Robot U 1. Je me mis à examiner les plans, ignorant pour l'instant les descriptions et les droits.

Il me fallut convenir que cela ne ressemblait pas trop à mon Robot à Tout Faire. C'était mieux que ce dernier, avec davantage de possibilités et une mécanique plus simplifiée. La notion de base était la même. Elle devait l'être, puisque toute machine contrôlée par des tubes mnémoniques Thorsen devait obligatoirement être basée sur les principes que j'avais utilisés.

Je pouvais presque m'imaginer développant ce nouveau modèle, sorte de version améliorée de mon prototype. A une certaine époque, j'avais

eu quelque chose de ce genre en tête : un Robot « Universel », qui ne serait pas limité dans ses propres obligations domestiques.

J'en vins alors au nom de l'inventeur, sur les feuilles de droits et de descriptions.

Ce nom, je le reconnus sans peine : *D. B. Davis !* Le mien...

Je le contemplai, les yeux écarquillés, en sifflotant lentement.

Belle avait donc encore menti ? Y avait-il la moindre parcelle de vérité dans ce qu'elle m'avait raconté ? Bien sûr, Belle était une mythomane, mais j'avais lu quelque part que les mythomanes suivent généralement un certain plan, partant de la vérité et l'embellissant, plutôt que de se lancer dans l'invention pure.

Mon prototype n'avait donc pas été « volé » ; il avait été remis à un autre ingénieur qui y avait apporté des améliorations, ensuite de quoi le brevet avait été demandé en mon nom.

Pourtant, la combinaison Mannix n'avait pas abouti. Ce fait-là n'était pas douteux, puisque les archives de la compagnie en faisaient foi. Belle avait prétendu que la combinaison avait raté du fait qu'ils n'avaient pu produire le prototype du Robot à Tout Faire.

Miles s'était-il approprié le Robot pour son compte exclusif, faisant croire à Belle que l'appareil avait été volé ?

Dans ce cas... Je cessai de faire des suppositions. C'était sans espoir, comme la recherche de Ricky. Il faudrait peut-être que je m'introduise chez Aladin afin d'apprendre *qui* avait cédé à cette firme le brevet original et *qui* en avait bénéficié. Selon toute probabilité, le jeu n'en valait pas la chandelle. Le brevet était venu à expiration. Miles était mort et Belle, si elle avait jamais profité de la transaction, en avait depuis longtemps perdu tout bénéfice.

Je me contenterais de la seule preuve qui m'intéressait vraiment : que c'était bien *moi* l'inventeur original. Ma fierté professionnelle était calmée, et qui donc se préoccupe d'argent quand on a trois repas par jour garantis ? Pas moi.

Je me penchai alors sur les plans originels de la machine à dessiner.

Ces plans étaient un délice. Je ne les aurais pas mieux faits moi-même. Ce gars avait vraiment pigé le truc. J'admirais avec quelle économie les jonctions avaient été installées, et l'ingéniosité déployée dans l'utilisation des circuits, réduisant les parties mouvantes au minimum. Il en est des parties mouvantes comme de l'appendice : à supprimer dès que possible.

L' « inventeur » avait employé une machine à écrire IBM électrique comme châssis de base, faisant mention, sur le plan, des brevets utilisés. Voilà qui s'appelait du beau travail : ne jamais réinventer ce qui peut s'acheter sans difficulté.

Il me fallait connaître le nom de ce garçon intelligent.

Je feuilletai les papiers et j'eus un choc.

Le nom était, cette fois encore, D. B. Davis !...

Je restai pantois. J'avais là, sous les yeux, un document établissant que le brevet d'un appareil (où je reconnaissais bien ma marque de fabrique) avait été pris, en 1970, par *moi-même.*

Or je savais que cet appareil-là n'avait jamais existé que dans mon cerveau !

Les choses prenaient une tournure proprement ahurissante...

(*A suivre.*)

(*Traduit par Régine Vivier.*)

Le mois prochain, vous lirez la dernière partie de ce roman : la plus longue et celle où son thème prend son envergure la plus vaste. Vous y verrez quelles surprises attendent encore Daniel Davis aux détours de son aventure ; comment il parvient, avec une imperturbable logique, à défaire ce qui a été fait et faire ce qui ne l'a pas été ; et pourquoi il est obligé, une fois de plus, *de reprendre le Long Sommeil...*



Les plantes en folie

(*The terribly wild flowers*)

par GERALD KERSH

La psycho-chimie est une des sciences les plus récentes et les plus puissantes à la fois de notre époque. Il y a à peine cinq ans qu'on a réussi à prouver que la plupart des maladies mentales sont d'origine chimique. Depuis, la production des médicaments tranquillisants est devenue une des grandes industries aux Etats-Unis, et dans le monde entier des recherches sur la chimie de la pensée progressent à pas de géant. Beaucoup de ces médicaments sont tirés des plantes, la réserpine, par exemple. Gerald Kersh, écrivain anglais en qui on s'accorde généralement pour voir le successeur de Kipling et qui parfois — trop rarement à notre gré — s'intéresse à la science-fiction, s'est penché sur ce problème. Son extraordinaire idée de plantes rendues folles par des expériences imprudentes est une des plus originales qui soient apparues en science-fiction depuis des années.



« *AUCUN « silence officiel » ne pourra étouffer totalement les causes de l'incendie prétendument mystérieux qui a détruit les jardins botaniques de Forfex dans le Kent. Mais à cette époque de panique, il fut considéré comme opportun de garder le secret jusqu'à ce que la situation fût reprise en main — ce que les autorités espèrent et pensent être maintenant le cas. (Oh ! oui, nous vivons d'espoir ! Quant à l'opinion du Gouvernement sur la Guerre Psychologique, comme on dit : dans le doute, il vaut mieux s'abstenir.) Bien souvent, le meilleur traitement de l'hystérie est une bonne gifle, mais comment claquer simultanément un milliard de visages ? Et nous vivons dans une ère d'hystérie collective, de crédulité sauvage, de folles conjectures et d'affolement imminent. L'observateur intelligent doit, à l'heure présente, éprouver exactement les mêmes sensations que le cow-boy américain lorsqu'il conduit son troupeau sous un ciel lourd d'orage...* »

Je cite le docteur Angus Huish, membre du Collège Royal de Physique, jadis attaché à l'université d'Edimbourg — un Ecossais, par conséquent, comme on pourrait le deviner à sa façon rude et agressive de s'exprimer. « *Si les gribouilleurs d'articles pseudo-scientifiques en avaient eu vent à l'époque,* » poursuivait le docteur Huish, « *une génération nourrie de peur et de rumeurs, qui a fait ses dents sur les soucoupes volantes et a sevré son imagination avec des voyages en fusée hors de ce monde, aurait perdu le peu qui lui restait de Raison...* »

Il y a de l'enfantillage chez ces manieurs d'abstraction (du type Huish) qui ne savent pas prévoir les conséquences. Prenez par exemple Einstein et ses bombes atomiques ou Nobel et sa nitroglycérine « sans danger » ; les spécialistes de fusées et leurs « spoutniks », ou les inventeurs d'insecticides utiles ou de gaz paralysant ; ou encore ce spécialiste de Philadelphie et ses dangereux cristaux isolés à partir de cellules atteintes de cancer — dont un tube a coûté un million de dollars de recherches — à qui l'on demandait s'ils pouvaient être utilisés pour la guerre et qui répondit, stupéfait : « Oui, mais ce n'est pas pour cela qu'ils sont faits ! » Dieu sait si de pareils hommes sont une bénédiction ou un fléau pour l'Humanité.

Si grand qu'il fût dans son domaine, il entrait trop de granit gris d'Edimbourg dans la composition d'Angus Huish et, comme dans l'orang-outang de Kipling, « trop d'ego dans son cosmos ». Pour Huish, la souffrance humaine était un symptôme, un simple indice, et la maladie un difficile problème à débrouiller par tous les moyens, si nécessaire, sans s'embarrasser de scrupules.

La spécialité d'Angus Huish était le cerveau humain, dont les quelque quinze milliards de neurones recèlent les fragments desséchés de milliers de théories de recherches mortes dans l'œuf. Malheureusement ce ne fut pas le cas des siennes. Cultivé, autoritaire, à la fois audacieux et imaginatif, il s'était toujours débrouillé pour arriver à ses fins ; il avait le don d'exciter la curiosité, ainsi qu'un furieux esprit de controverse, même parmi des hommes de science de tous les coins du monde, prudents et réticents. C'était un juriste parmi les médecins ; et cependant c'est lui qui fut à l'origine de ce que certains d'entre nous s'attendent à voir culminer en calamité universelle.

Sa pensée (en dehors de ses calculs, formules et statistiques difficiles sinon presque impossibles à comprendre pour le profane) est décelable si l'on examine les faits saillants exposés dans ses premières communications scientifiques. La première en date, dans les années 1920, concernait innocemment l'action des poisons humains sur les plantes à graines — ce qui, en fait, est ce qu'on appelle maintenant la phytopharmacologie. Les rapports de Huish sur ses découvertes reçurent la confirmation de personnalités scientifiques de premier plan : le Dr. Banerji, de Calcutta, par exemple, et la doctoresse Slameda Sauers, la « Mme Curie de la neurologie ». En résumé, il avait découvert que de jeunes lapins, qui prospéraient avec un régime de sang humain sain dilué, se trouvaient arrêtés dans leur croissance et finalement tués par le poison — ou toxine — contenu dans la solution à 1/100 d'un sang de psychopathe (entendez par là de fou incurable).

Et ce qu'il proposait de faire, c'était de rechercher parmi les milliards de plantes du monde végétal les spécimens adéquats pour, d'abord, leur inoculer une maladie voisine de l'aliénation mentale, puis la guérir, et finalement adapter cette cure à l'Homme. Il trouverait ainsi un remède infaillible à la folie.

Tout ceci est bel et bon, direz-vous, mais allez donc passer en revue toutes les plantes de la terre pour découvrir celles qui conviennent ! Et

aussi, comment établir une corrélation entre notre système nerveux complexe et la structure simple d'une plante ? Mais, comme le soutenait le Dr. Huish, l'herbe est-elle simple, qui est capable de convertir air, terre et soleil en nourriture dont les animaux et l'Homme même dépendent, en fait, étroitement ?

Effectivement, parmi les plantes les plus évoluées, le Dr. Huish finit par trouver un groupe qui lui convenait : les végétaux dont la texture se rapproche le mieux de celle de la chair humaine et dont on peut dire qu'ils « mangent » — le drosera et la dionée gobe-mouches, par exemple — et qui ont aussi « l'intelligence » de se refermer sur l'insecte ou de lui tendre un piège, avant de sécréter quelque chose qui ressemble aux sucs digestifs humains pour digérer leur proie.

Puis il mit la main sur un véhicule parfait pour ses inoculations de folie et sur un lieu non moins parfait pour ses plantes carnivores. Le véhicule en question était fait de composants de l'acide urique, l'une des causes du rhumatisme, qui a aussi la faculté, comme le Dr. Huish l'avait souligné le premier, de stimuler le cerveau humain dans le sens de la raison, c'est-à-dire de l'inciter à fonctionner avec bon sens. Mais ce n'est que lorsqu'un autre chercheur eut synthétisé certains éléments significatifs à partir d'un puissant dérivatif de l'acide urique, communément appelé purine, que le Dr. Huish eut la solution de base à laquelle il ajouta du plasma pour obtenir le composé définitif.

Puis le vieux lord Forfex, ce botaniste fanatique, mourut, et sa belle et antique propriété du Kent échut à l'état. Son fils, septième du nom, était ruiné ; et, le château avec ses jardins botaniques devenant le bien du National Trust, le Dr. Huish sauta sur les serres comme un tigre... au nom de l'Humanité.

***

Personne ne fut plus enchanté que l'actuel lord Forfex quand il fut mis à la porte du château froid et mélancolique et relogé dans le confortable Pavillon du Garde. Le Dr. Huish le nomma assistant de laboratoire, bien qu'il l'irritât par sa voix monotone, persistante, et une froideur de manière assommante. En outre, il s'habillait comme un professeur de caricature et têtait une pipe transformée à force de coups et d'égratignures en objet digne d'un miséreux.

Outre lord Forfex, qui était botaniste comme son père et muni d'un diplôme ès-sciences, et les hommes de savoir venus au château de tous les coins du monde (jamais savant n'eut autant de chance avec ses assistants), le Dr. Huish avait pour chef jardinier le faubourien Jack Hopkins, destiné comme son père à être facteur, mais qui avait en lui quelque chose que les plantes paraissaient apprécier. Ainsi, sous la latitude plutôt nordique de Londres, avait-il fait pousser des ananas et des orchidées tropicales chez l'un des Rothschild ; changé en centre de curiosité botanique la terrasse d'une star de cinéma, auparavant noyée de suie et fouettée par le vent au-dessus des flots boueux de la Tamise ; et enfin, dans les serres pleines de courants d'air de Forfex, réussi à reproduire en chambre les conditions

climatiques des marais aussi bien de la jungle équatoriale que de la toundra quasi arctique...

Même les natifs des environs de Forfex avaient dû reconnaître que le « type de la ville » — comme ils appelaient Jack Hopkins — « savait y faire ». C'était le seul avec qui le Dr. Angus Huish évitait de discuter. Si bien que lorsque Jack Hopkins grommelait : « Les herbes folles poussent toujours, » Huish hochait la tête et disait : « Jack parle d'or... »

Mais quelqu'un épingla cette formule d' « herbes folles » — en la rapprochant de la variété humaine, parce que Huish était un spécialiste du cerveau — et dans l'un des journaux médicaux mineurs parut un article sur la force surnaturelle des fous en relation avec la terrible faculté de survivance des herbes sauvages. Sur quoi Jack Hopkins remarqua avec froideur :

— « Des herbes sauvages ? Bah, docteur, appelleriez-vous sauvage l'agneau qui croque une touffe de trèfle ? Ou votre mère parce qu'elle fait son dîner d'une côtelette de mouton ? Eh bien, alors... »

Le Dr. Huish répliqua :

— « Laissez les mères en dehors de cette histoire et concentrez-vous sur les népenthès, les droseras et les dionées. »

— « Je m'y applique, docteur, mais c'est tout de même bizarre. Pourrais-je vous demander ce que c'est que ce truc dont nous les nourrissons ? Un petit tube par jour, vous savez ? Ce n'est pas à quelqu'un comme moi de demander à quelqu'un comme vous ce que vous faites de... »

— « Fichtre que non. Occupez-vous de vos affaires. »

— « Entendu, docteur, mais c'est bizarre, voilà tout. »

— « Oh ? » dit le Dr. Huish, avec une espèce de rire sardonique. « Encore bizarre, hein ? Dégoisez donc ! »

Lord Forfex, alors, s'interposa avec son autoritaire courtoisie :

— « Mr. Hopkins, la solution est un secret. Mais faites-nous part de vos observations, s'il vous plaît. »

— « Merci, Votre Seigneurie, je vais essayer d'expliquer, si je peux. Vous le savez, le drosera gobe-mouches, alias rosée du soleil, est une plante à mouvements lents qui mange de la viande. Plus exactement, il aime la charogne, de même que les dames et les messieurs qui dédaignent le faisan qui n'est pas resté pendu assez longtemps. Le drosera répand aussi un parfum qui attire les mouches qu'il mange... »

Le Dr. Huish esquissa un geste d'impatience :

— « Au fait ! Au fait ! »

— « Je vois que vous devenez un peu impatient, docteur, » poursuivit Jack Hopkins. « Mais j'en arrive au fait. L'un de ces droseras a mordu ma Nellie... »

— « Nellie est votre chienne, n'est-ce pas ? » fit lord Forfex. « Et le drosera l'a *mordue,* vous dites ? »

— « A sa façon. Ce drosera, Votre Seigneurie, qui n'aime pas la viande fraîche et qui remue plus lentement que ne se déplacent les aiguilles d'une pendule, a brusquement lancé une vrille, avec une vivacité de serpent, et s'est accroché au nez de Nellie. Il lui a tiré du sang, aussi.

Or ma Nellie, que j'ai eue jeune chiot il y a douze ans de ça, sautera sur un rat, un chat ou même un homme — tout ce qui marche et qui vit — mais elle n'approcherait pas d'une fleur. Mon opinion, docteur, c'est que ce drosera s'est mis à sécréter quelque chose qui attire les chiens... »

Et le jardinier continua :

« Ce n'est pas tout, cette dionée que nous avons là n'a généralement pas une odeur que peuvent sentir les humains. Mais la nuit dernière, une de nos plantes avait un parfum délicieux et je me suis penché pour la sentir. Elle s'est lancée sur moi et a bien failli m'attraper avec ses espèces de petites dents pointues. Non, ce n'est pas dans la nature. Et maintenant ma Nellie a l'air tout drôle et elle a la fièvre... Oui, docteur, vous pouvez faire « oho ! » tant que vous voulez ; mais notre drosera a empoisonné ma Nellie et ce n'est pas de la blague ! On ne peut pas s'empêcher d'aimer son petit chien... »

— « Et quand dites-vous que le drosera a attaqué votre chienne ? » questionna Huish. « Vous êtes sûr qu'il ne vous a pas mordu ? »

— « Docteur, vous auriez du mal à me percer la peau de la main avec un canif, à plus forte raison une griffe de vrille. Nellie a été mordue il y a deux jours. »

— « Hum. Eh bien, Hopkins, il nous faut un spécimen du sang de votre bête. »

— « Docteur, » répliqua Hopkins, « quiconque enfoncera une seringue dans ma Nellie le fera, je suis navré de le dire, en face de la gueule de mon fusil ! »

Le Dr. Huish clama :

— « La foudre m'aveugle ! Si je n'ai pas un échantillon de sang, je ferai chloroformer le cabot à cause de la rage. »

— « Du calme, docteur Huish, du calme, » dit lord Forfex. « N'y a-t-il pas des cobayes ?... Mon cher Hopkins, tout ce que le Dr. Huish veut de votre petite chienne c'est le prélèvement de quelques gouttes de mauvais sang, et non l'adjonction de sang vicié. Et en outre votre Nellie a des chances de devenir une véritable héroïne, et de se voir ériger des statues... »

— « Ce n'est pas seulement à cause de Nellie que je me tracasse tellement, » répliqua Hopkins, « mais aussi des plantes — elles ne sont pas *normales*... Prenez donc un peu de sang à Nellie, s'il doit en sortir quelque chose de bon, mais laissez-moi enfiler des gants de cuir pour la tenir parce qu'elle a voulu *me mordre* ce matin... »

***

Nellie était calme et souriante — comme sourient les chiens — en s'aplatissant aux pieds de son maître dans son petit salon, et elle agita la queue à l'approche du Dr. Huish et de lord Forfex, dont les épais gants de cuir ne la troublaient pas le moins du monde.

Mais quand Jack Hopkins tendit les mains pour la caresser en disant : « Ah ! regardez-moi cette bonne petite... », elle donna un coup de gueule

latéral et lui aurait planté les dents dans les doigts s'il n'avait pas été plus prompt qu'elle. Après quoi, comme si de rien n'était, elle se roula sur le dos pour se faire gratter l'estomac.

Alors Hopkins, avec des larmes sur les joues, s'écria :

— « Oh ! mon Dieu, je sais ce que veulent dire ces regards de biais chez les chiens. Il faut qu'elle meure, j'en ai peur... Votre Seigneurie, pourriez-vous me prêter votre calibre 12, avec une couple de cartouches de 6 ? »

Le Dr. Huish dit :

— « Avant tout, Mr. Hopkins, laissez-nous prendre un échantillon du sang de ce chien. Et plutôt que de gâter un animal avec une ou deux charges de plomb, soyez raisonnable, mon vieux, et laissez-moi faire ça avec les barbituriques dans du lait sucré et ensuite une bouffée de chloroforme. »

— « Son sang que j'ai promis, » répliqua Hopkins, « vous l'aurez. Pour le reste, docteur, Nellie était *mon* chien et je ne veux pas qu'on l'endorme. »

— « Mais je veux la cervelle de ce chien ! Hopkins, je vous donnerai un billet de cinq livres. Ou, par l'Enfer, je fais confisquer le chien dans l'intérêt public ! Maintenant, tout ce dont j'ai besoin, c'est quelques gouttes de sang et de liquide rachidien de cette bestiole. »

Les échantillons pris — et Nellie accepta la chose avec une certaine suavité ironique — le Dr. Huish s'en alla, fort content.

Lord Forfex ne resta derrière lui que le temps de dire :

— « Oh ! Hopkins, au-dessus de la cheminée du pavillon, vous verrez trois ou quatre fusils. Ayez donc l'amabilité de les nettoyer. Et dans le tiroir de droite de mon bureau, vous verrez quelques boîtes de cartouches... mais vous n'en aurez peut-être pas besoin. »

— « Merci, Votre Seigneurie, je vous en suis très reconnaissant. »

***

Une fois hors de la maisonnette du jardinier, lord Forfex déclara du ton méditatif qui horripilait le Dr. Huish :

— « Je suppose que nous avons donné à ces malheureuses plantes — le drosera, la dionée et les autres — la solution de purine, *plus* autre chose ? Permettez-moi de vous le dire, docteur Huish, cela ne me plaît guère. Le chien d'Hopkins était trop bien dressé pour fourrer son nez dans une fleur ou mordre son maître. Quelque chose de diablement bizarre, là-dedans... Qu'avez-vous donné à ces plantes ? »

— « Le sang d'un de mes sujets. Le cas le plus net de tous ceux dont j'ai pris un échantillon sanguin. Complètement fou, ce garçon. » Le Dr. Huish se frotta les mains. « Cent pour cent dément. Seize meurtres en l'espace de trois ans, accomplis chacun d'une façon quelque peu différente. Un bas de soie aujourd'hui, des ciseaux demain, un petit tuyau de plomb la fois d'après ; et plus tard un radiateur électrique branché dans la baignoire d'une femme. Les gens du Moyen Age auraient soutenu que le jeune Matthew Taylor était « possédé », sûrement. »

— « Vous avez dit *Matthew Taylor ?* » s'exclama lord Forfex, sur quoi le Dr. Huish acquiesça en souriant avec une sorte de joie malsaine. « Docteur, » poursuivit lord Forfex, « j'ai étudié un peu la psychologie et observé plus encore, et j'estime que Matthew Taylor était sain d'esprit *seulement lorsqu'il commettait ses crimes !* Son état normal, puisqu'il était né fou, c'est la folie ; votre Matthew Taylor est donc docile et même charmant uniquement quand il complote ou commet quelque atrocité. C'est chaque fois que des instincts civilisés se font jour dans sa conscience qu'il entre en transes ! Huish, vous avez fait des prélèvements sur lui quand il était assez calme, bien entendu. Autrement dit lorsque les tendances homicides de Taylor étaient à leur paroxysme. Et nous avons administré la solution au 1/100ᵉ de son sang au drosera et à ces autres plantes ? »

Le Dr. Huish répliqua sardoniquement :

— « J'ai pris la liberté, ayant ici un poste de direction, d'omettre de demander l'auguste permission de Votre Seigneurie, et j'ai donné une solution au 3/100ᵉ. »

— « Alors, je conclus, docteur Huish, que vous avez été trop téméraire. Les serres ont besoin de réparations depuis la mort de mon père, et cela fait des années. Courants d'air et fuites d'eau ont été colmatés grossièrement. Les insectes et la vermine s'y infiltrent, et ce qui entre réussit généralement à sortir, laissant du désastre derrière et emportant des menaces de ruine. Prenez par exemple la myxomatose, si innocemment inoculée par un biologiste en France, et la catastrophe qui en est résultée pour les lièvres et les lapins de plusieurs continents... *Il faut* se préoccuper des conséquences, docteur ! »

— « Pourquoi diable ratiocinez-vous à propos de vos serres ? »

Nullement ému par le ton de Huish, lord Forfex répliqua de sa voix au rythme de métronome :

— « Parce que je maintiens qu'une expérience aussi dangereuse et délicate que la vôtre devrait être menée dans des laboratoires scellés, comme si chaque serre était un service de contagieux atteints de variole ! De plus, en voulant inoculer des maladies mentales aux plantes, puis les guérir, et découvrir une thérapeutique pour les humains, je crains que vous ayez négligé un facteur terrible : si l'on assume gaiement qu'une maladie peut être communiquée à une plante par un homme, on oublie avec légèreté que la maladie peut semblablement être communiquée à l'homme par une plante... »

— « Oh ! balivernes ! Si vous pensez au rhume des foins, à l'asthme et autres, » déclara le Dr. Huish, « il s'agit là d'allergies... ce qui signifie tout bonnement que certaines protéines ne conviennent pas à certaines gens. Ce sont des maux psychosomatiques ; en d'autres termes une simple question de nervosité. »

— « Mais je vous affirme, Huish, que nous avons peut-être déclenché une épidémie aux effets atroces ! Je vous en prie, souvenez-vous donc que la *spirocheta pallida,* jadis faiblement endémique dans les Caraïbes, a fait des ravages apocalyptiques dans le monde pendant cinq cents ans, une fois donné un nouveau terrain de développement ! Et rappelez-vous que

par une voie intermédiaire — la malaria chez le moustique par exemple — d'autres infections sont devenues virulentes. Ensuite tracez le parallèle entre nos droseras sauvages qui attaquent un chien et... »

— « Faites-moi grâce du reste de votre épidémiologie élémentaire, » coupa le Dr. Huish. « Revenons-en à la variole : vous avez sans doute entendu parler de la vaccination ? Mon vieux ! Vous ne voyez pas ? Je serai le Jenner des centres vitaux ! Et, Dieu me damne, je fabriquerai un vaccin, et je ferai voter une loi pour que tous les gosses soient inoculés ! Et rappelez-vous ce que je vous dis : de même que la variole a été le fléau du XVIIIe siècle mais n'existe pratiquement plus maintenant, la folie subira le même sort — les désordres fonctionnels mis à part — elle qui est le fléau de notre époque. »

Lord Forfex répliqua en soupirant :

— « Vous avez sans doute raison. Mais je n'ai pas du tout peur d'un dément, alors que je serais terrorisé par un légume fou. On peut maintenir l'ordre dans le monde des hommes, mais comment établir un Bureau d'enquête ou une Commission préposée à la Folie pour surveiller les mouvements de l'herbe... »

Le Dr. Huish déclara :

— « Je vous suis reconnaissant de vos prémonitions et de vos admonestations. Maintenant, Votre Seigneurie me permettra-t-elle de préparer une culture à base de cet échantillon de sang prélevé sur le chien d'Hopkins ? Parce que, si le drosera a infecté ce bâtard hargneux, j'ai plus de chance que je n'osais l'espérer. »

— « La généalogie de Nellie, je ne l'ai pas étudiée, docteur. Et nous n'aurions peut-être pas de quoi nous montrer très fiers si l'on soumettait notre propre ascendance à examen, » dit lord Forfex. « Quant à ce qui est d'être hargneux, regardez donc la poutre qui est dans votre œil, docteur Huish... »

*
* *

Un peu plus tard, il y eut une expédition furtive — Jack Hopkins avec Nellie à ses talons. Sous un bras, il portait un fusil ; sur l'autre épaule, il avait une pelle... A la lisière des marais, se répercuta un coup sinistre... Quand il revint, il se mit à nettoyer les fusils de lord Forfex. Bientôt le soir tomba et comme la brume mélancolique des marécages enveloppait le Pavillon du Garde, le Dr. Huish y fit irruption, criant d'agacement et de triomphe :

— « Hé, Forfex, qu'est-ce que vous dites de ça, hein ? »

Et il tendit son index auquel était suspendue par ses petites dents acérées une minuscule chauve-souris enveloppée dans ses ailes, repliée sur elle-même dans une sorte d'extase.

Jack Hopkins la fit tomber par terre d'une tape et la piétina, tandis que le Dr. Huish hurlait :

— « Mais je veux un test des tissus de cette chauve-souris, bougre d'âne ! »

— « Non, docteur, Dieu sait ce que vous avez déjà déclenché, »

répliqua Hopkins en ramassant la chauve-souris morte dans une pelle et la déposant au cœur des charbons ardents. Puis il exposa sa chaussure aux flammes pendant quelques secondes.

— « Le cerveau de ce chien ! » s'écria Huish. « Où est le cerveau de ce chien ? »

— Dans le marais, docteur, et Nellie aussi, avec un demi-sac de chaux vive... Docteur Huish, je commence à comprendre. Le drosera, et ses semblables, attire les animaux comme ma Nellie et les rend fous. Oh ! oui, mais votre drosera, votre dionée et votre népenthès, ils ne sont pas infaillibles — de temps à autre il y a une mouche ou deux qui leur échappent, et que mangent les chauves-souris... Oh ! pour l'amour du ciel, docteur Huish, je suis fermement persuadé que vous avez été atteint par la folie qui s'était emparée de ma vieille Nellie ! »

Lord Forfex déclara avec une véhémence inhabituelle :

— « Je souscris à ce que dit Hopkins, docteur, et recommande instamment qu'après les tests habituels vous vous mettiez en observation... Excusez-moi, docteur, mais vous ne semblez pas bien. »

— « Un mal de tête fendant qui vient de me tomber dessus à force de travailler avec des gens comme vous, à moins que ce ne soit un rhume dû aux marais, » répliqua le Dr. Huish.

Mais il était presque enjoué quand lord Forfex lui apporta un grog au whisky bouillant et de l'aspirine.

« Le grog, oui ; mais il faudrait de la codéine pour une tête comme celle-là, pas un faible analgésique... » Il se suça le doigt à l'endroit où la chauve-souris l'avait mordu, puis vida le gobelet fumant. « Une migraine... une vulgaire migraine. »

Il acquiesça même poliment à la suggestion que lui faisait lord Forfex, de se coucher et de demander au Dr. Maverick, chercheur de Boston, également son assistant, de le veiller.

— « J'avais pensé m'inoculer moi-même le moment venu. Forfex... » Huish se frotta les mains en gloussant de rire. « ... mais, bast, on l'a fait pour moi. Tant pis pour le cerveau du chien. Qui sait ? Quand il m'en faudra un, je n'aurai qu'à m'en aller mordre un chien moi-même, hein ? Dites à Maverick de prendre un échantillon de mon sang et de mon liquide rachidien ; et si je deviens difficile à tenir, mettez-moi une camisole de force ; mais tant que je serai sain d'esprit, je décrirai mes symptômes en termes scientifiques convenables, aussi qu'il apporte donc son carnet. C'est très intéressant, ce développement. Bonne nuit. »

***

Il s'en alla et Jack Hopkins, « prenant une liberté » pour la première fois de sa vie, s'écria :

— « Je vous demande pardon, Votre Seigneurie, est-ce que je pourrais avoir une goutte de ce whisky ? Comme qui dirait que j'ai le sang glacé. »

— « Je vous en prie, Hopkins, et versez-m'en aussi. Je n'ai pas la main trop ferme. » Après avoir avalé une forte dose, Forfex reprit : « Les chevaux du colonel Brumfit, qui pacagent dans la prairie de l'autre côté

des serres, étaient des bêtes de chasse très maniables. Mais maintenant ils *mordent !* Ils sont devenus fous, Hopkins. Autre chose ! Le colonel dit que maintenant les renards *se précipitent* sur les chiens pour les égorger. « Après cela, » m'a-t-il dit, « il n'y a plus qu'à abattre vos chiens à cause de la rage ! » En avez-vous entendu parler ? »

— « Oh ! oui, Votre Seigneurie, je suis au courant. Mais jusqu'à ce que Nellie ait été mordue, je n'avais pas établi le rapport avec le poison inoculé à ces pauvres plantes. Le pire, c'est que cela gagne ! Je veux dire, qui est-ce qui a vu une rose se courber en travers d'un sentier pour griffer quelqu'un, comme c'est arrivé à Joe Harvey — qui s'est précipité ensuite sur sa sœur avec une faux ? Et un essaim d'abeilles s'élancer sur Fidler, l'apiculteur, et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Il assomme sa mère, qu'elle l'adorait, avec une horloge. Et alors que les rats et les souris avaient l'habitude de se cacher, maintenant ils livrent bataille ; et ce qu'ils ont mordu devient bizarre, » continua Hopkins. « ... Votre Seigneurie, est-ce à vous ou au pays qu'appartiennent nos serres ? »

— « Voyons, Hopkins, tout le monde sait que je ne possède même plus un brin d'herbe à Forfex... mais je suis convaincu que la prairie à côté des serres devrait être incendiée de bout en bout. »

Jack Hopkins se toucha le front.

— « Pas d'offense, Votre Seigneurie, mais mieux vaut que *vous* ne vous en occupiez pas... A mon avis, ce soir le vent soufflera ferme, droit vers la mer. Et il faut que je passe en revue les poêles et les lampes des serres, et peut-être aussi que je bouche une ou deux fentes avec du foin. Je le marquerai dans le livre de comptes, bien entendu... » Il tira sur sa pipe froide et tapa sur ses poches. « Votre Seigneurie pourrait-elle me prêter des allumettes ? »

— « Certainement, Hopkins. Vous voulez mon aide ? »

— « J'aime autant m'en occuper moi-même, merci. Et si vous excusez la liberté, vous feriez bien d'aller vous promener du côté de l'auberge. Votre Seigneurie n'a pas trop bonne mine, et l'air vous fera du bien. Et si vous le désirez, j'irai dire au Dr. Mavervick de veiller le malade. »

— « Merci, Hopkins, vous semblez toujours savoir ce qui est pour le mieux, » répliqua lord Forfex avec un soupir...

*
* *

Le matin suivant, les Jardins Botaniques de Forfex n'étaient plus qu'un désert carbonisé parsemé de masses de verre et de métal fondu aux formes bizarres. Le Dr. Huish dormait pendant ce temps, sous l'influence de sédatifs puissants.

Dans l'après-midi, Jack Hopkins, qui s'était brûlé à la main, annonça à lord Forfex qu'il avait inscrit dans le livre des comptes : « *Pour les lampes : 700 gallons de pétrole ; pour boucher les fentes : 5 balles de foin* », soulignant sa signature, *J. Hopkins.*

— « J'ai dû trop charger les lampes, Votre Seigneurie. Ce doit être que votre whisky m'a monté à la tête et j'avais renversé quelque part un tonneau de vingt gallons de pétrole, et le foin... »

— « Renversé sept cents gallons de pétrole, accidentellement, sur cinq balles de foins éparpillées par inadvertance ? Hopkins, vous êtes un foutu menteur ! » clama une voix bien connue, et voici que surgit le Dr. Angus Huish, bourru et le sourcil en bataille, redevenu lui-même. « Oui, et Forfex était de connivence avec vous... »

Jack Hopkins redressa le menton.

— « Non, docteur, c'est moi seul qui ai brûlé ces prairies et les serres, et je plaiderai coupable. J'attraperai six mois, et ce ne sera pas cher ! « Les mauvaises herbes poussent toujours », à ce qu'on dit, mais il n'est rien de mauvais qui reste à sa place. L'équilibre naturel, docteur, on le rompt à ses risques et périls. Et vous l'avez rompu, docteur Huish, *au péril du monde entier !* »

— « Oh ! n'espérez pas que je ferai de vous un martyr en vous traînant en justice, » répliqua Huish. « Espèce d'ignorant, vous n'aviez donc pas pensé que l'océan contenait plus de plantes que de poissons ? Que tout ce qui vit sur terre dépend du plancton ? Que le diable vous patafiole, les spores et les graines de Forfex sont maintenant à près de cent kilomètres en mer. Oui, attention à un raz de marée sanglant ! A propos je vais emmener mes assistants russes à Plymouth chercher des échantillons de plancton... »

***

Ici, les traces du Dr. Angus Huish se perdent, assez subitement ; mais on sait que le Gouvernement patronne maintenant certaines expériences secrètes dans des serres hermétiquement closes ; que des moutons sont devenus enragés sur les collines du Sussex et que Scotland Yard a dû enquêter sur des assassinats répétés dans les Marshes. Le Dr. Huish, insinue-t-on, serait dans une maison de santé où, dans ses heures de lucidité, il établit des graphiques mettant en corrélation les mouvements du plancton de l'océan avec les vagues sanglantes de violence en Europe et en Amérique et en particulier la délinquance juvénile.

Il s'agit peut-être simplement d'un signe des temps, contrairement à ce que suggère le Dr. Huish dans son rapport, transmis en fraude à l'un de ses anciens assistants, que j'ai cité au début de ce récit. Somme toute, il n'est pas mentalement compétent. Sinon, pourquoi se serait-il jeté, armé d'un coupe-papier, sur un membre estimé de l'Association Médicale Britannique qui haranguait l'Organisation Mondiale de la Santé ?

De ceci au moins je suis sûr : les assistants de Huish originaires d'un état étranger agressif — les docteurs Shimkinski et Soloveychik, et le professeur Ivan Thal — qui l'avaient accompagné à Plymouth, ont disparu. Sans effusion de sang, mais totalement. Expliquez cela comme vous voudrez.

Il s'agit, nous pensons, de coïncidences, que ceux qui observent maintenant les effets du sang humain corrompu sur les végétaux auront vite fait d'expliquer.

Comme l'a dit le Dr. Huish, « nous vivons d'espoir... »

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)


Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
127. M. A. Ray-Jean. SOLEILS : ECHELLE ZÉRO
128. Lan Wright. QUI PARLE DE CONQUÊTE
Quelques titres parus :
LES TRANSFORMÉS - MENACE D'OUTRE-TERRE
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS

par *ALAIN DORÉMIEUX*

ANTHOLOGIE DU FANTASTIQUE (60 récits de terreur), par Roger Caillois (Club Français du Livre).

L'ouvrage a paru il y a plusieurs mois. On en a déjà beaucoup parlé. Il importe de l'acquérir (1).

C'est « le livre du mois » par ses dimensions (près de 600 pages en caractères serrés), son importance (la première anthologie « de base » de la littérature fantastique), sa beauté bibliophilique enfin (selon les normes auxquelles nous a habitués le Club Français du Livre).

Il faut louer Roger Caillois pour cet effort, pour ce patient travail de recherche.

De toute façon, le volume mérite de figurer dans la bibliothèque de tout amateur de fantastique. Cela dit, comme tout choix appelle des réserves, je formulerai les miennes.

Roger Caillois lui-même, avec une grande simplicité, demande dans sa préface une « particulière indulgence » pour son travail, qu'il présente comme « une première tentative, incomplète et imparfaite ».

Soit. Mais l'indulgence n'exclut pas la critique constructive. Je lui reprocherai donc de s'être volontairement borné à envisager le fantastique sous le seul angle de la « terreur » (alors que de multiples branches authentiques du genre ne ressortissent pas le moins du monde à l'épouvante). Dans sa préface, Caillois fait une distinction, spécieuse à mon sens, entre le fantastique de terreur et ce qu'il appelle assez inexactement la féerie. La « féerie » n'est pas axée sur la terreur, donc, affirme-t-il, elle n'est pas du fantastique. C'est ce que j'appelle de la confusion des valeurs.

Je lui reprocherai aussi d'avoir écarté, non moins systématiquement, le fantastique propre à la science-fiction. Celle-ci a pourtant ajouté dans certains cas, grâce aux ressources du cadre et des thèmes, une dimension nouvelle au fantastique de terreur, depuis Lovecraft jusqu'à Matheson ou Bradbury.

Je lui reprocherai par ailleurs d'avoir versé dans le disparate en voulant trop faire un tour d'horizon universel. Les littératures occidentales offraient un champ déjà suffisamment large. Et la conception du fantastique dans d'autres littératures est trop éloignée de la nôtre pour que ce regroupement ait un sens. Autrement dit, les contes chinois, japonais ou haïtiens qu'il nous offre, par exemple, ne me semblent présenter qu'un intérêt de curiosité mitigé.

Je lui reprocherai enfin, bien sûr, des oublis et ce que je considère comme des erreurs de choix. Certains récits sont vraiment trop classiques (« *La chute de la maison Usher* », de Poe ; « *La Vénus d'Ille* », de Mérimée ; « *Le Horla* », de Maupassant), mais je reconnais qu'il était a priori difficile de les éliminer eu égard à la conception de l'ouvrage. La présence de certains autres est discutable, comme je viens de le dire plus haut. J'ai, en outre, regretté l'absence d'auteurs comme Maurice Renard, Mau-

(1) En s'adressant au Club Français du Livre, 8, rue de la Paix, Paris.

rice Level, Marcel Schwob, Thomas Owen, Jacques Sternberg, pour ne citer que ceux de langue française ; tous pourtant ont écrit des nouvelles qui pouvaient parfaitement cadrer avec la formule de cette anthologie. Mêmes carences dans le domaine anglo-saxon, où auraient dû être inclus : des « classiques » comme Lord Dunsany, Arthur Machen ou John Collier ; des « modernes » comme Roald Dahl, Shirley Jackson ou Charles Finney ; des représentants de la tradition « *Weird Tales* », comme Lovecraft, August Derleth ou Donald Wandrei ; des maîtres de la S. F. qui se sont aussi illustrés dans le genre terreur, comme Richard Matheson, Theodore Sturgeon, Henry Kuttner ou Robert Bloch. Roger Caillois a préféré, entre autres, inclure dans le domaine français des gens comme Léon-Paul Fargue et Jacques Yonnet — qui ne s'imposaient vraiment pas. La seule nouvelle française contemporaine qui soit ici à sa place est « *Alouqa* », de Jean-Louis Bouquet. D'autre part, certains des écrivains représentés ne sont pas tellement mis en valeur : ni Le Fanu, ni Fitz James O'Brien, ni Ambrose Bierce, ni Ewers ne figurent avec leurs récits les plus représentatifs. Enfin, je trouve criminel le procédé qui a consisté à mutiler l'admirable « *Ruelle ténébreuse* » de Jean Ray, en reproduisant seulement la moitié du récit normal, sous le prétexte indéfendable que cette moitié formait un tout cohérent.

Il me faut écrire maintenant pourquoi, en dépit de ces failles, l'entreprise est sympathique et digne d'une attention particulière. J'ai déjà dit que c'était la première fois qu'un effort de cette envergure était tenté en ce sens. Le fait qu'il le soit sous l'égide d'un club aussi renommé peut faire beaucoup pour la cause du fantastique, sous toutes ses formes. Je souhaite que la lecture de cet ouvrage soit une révélation pour beaucoup de personnes qui ignoraient ou connaissaient mal les beautés de la littérature fantastique. Je pense enfin que beaucoup d'amateurs, pour leur part, auront plaisir à posséder en édition de luxe un choix de textes dans l'ensemble marquants, même s'ils détenaient déjà certains d'entre eux dans d'autres éditions. Et je suis sûr, de toute façon, que même les amateurs en question y feront des trouvailles ; par exemple, en lisant des récits d'auteurs célèbres auprès des Anglo-Saxons mais pratiquement inconnus en France : « *La poupée* », d'Algernon Blakwood, « *Io* », d'Oliver Onions, « *Lukundoo* », d'Edward Lucas White, récits qui tous sont intéressants, à des titres divers.

Roger Caillois termine sa préface en souhaitant que les lecteurs du recueil l'aident à en combler les lacunes pour une éventuelle prochaine édition. Il ne me reste plus qu'à lui souhaiter à mon tour la chance de pouvoir réaliser ce projet, et à lui donner rendez-vous pour cette seconde édition utilement « revue et augmentée ».

SCIENCE-FICTION

par ALAIN DORÉMIEUX et IGOR B. MASLOWSKI

LE GAMBIT DES ETOILES, par Gérard Klein (Hachette, « Rayon Fantastique »).

On peut envisager ce roman selon divers points de vue, et le juger en fonction de ceux-ci tout aussi diversement.

1° *En tant que livre ayant failli avoir le prix Jules Verne :* c'est tellement mieux ficelé que « *L'adieu aux astres* » de Martel, tellement plus brillant, que cela paraît en comparaison d'un niveau excellent.

2° *Par rapport à toute une tradition*

de la science-fiction américaine : on sent le démarquage plus ou moins systématique, plus ou moins conscient, de trop de formules toutes faites, de trop de thèmes ayant tendance à tourner aux poncifs, bref, un manque d'originalité dans l'inspiration.

3° *En tant que premier roman de Klein :* il semble que l'auteur ait voulu se faire la main, effectuer un exercice de style en guise de démarrage — en ce sens, on peut dire que l'entreprise est réussie et que Klein a franchi à son honneur le cap difficile du passage de la nouvelle au roman.

4° *Par rapport à ce qu'on croit, d'autre part, pouvoir attendre de Klein :* alors, je le dis franchement, on espère mieux de lui qu'une œuvre comme celle-ci, si habilement fabriquée soit-elle, car cette habileté de facture ne dissimule pas les ficelles trop visibles, le manque de sincérité, le truquage un tant soit peu roublard.

Mais, dira-t-on, tout cela n'est que points de vue de spécialiste. Voyons donc pour terminer le point de vue du lecteur normal de science-fiction, qui est le plus important puisque Klein a eu l'intention d'écrire un ouvrage « public ».

Dans cette perspective, on observera que « *Le gambit des étoiles* » est un bon space-opera, dont le seul défaut est d'avoir une action trop statique, mais qui roule sur une belle idée, offre des développements séduisants et se classe à un niveau mieux qu'honorable dans la science-fiction française.

Les influences ? Elles sont aisément discernables. Catherine Moore, d'abord, pour la toile de fond à la fois cosmique et magique. Puis les auteurs de space-opera, comme Leigh Brackett et Edmond Hamilton. Une pointe de Van Vogt aussi dans la structure de l'intrigue. Et une touche de philosophie dans le goût d'Arthur Clarke.

Au total, le livre est à mon avis meilleur que « *Embûches dans l'espace* » de Pagery, meilleur que le second Carsac, meilleur que la plupart des Fleuve Noir, mais moins bon que le premier roman respectif de Henneberg, de Carsac et de Sternberg, et que les plus riches Stefan Wul.

Je ne cacherai pas pour finir que je préfère « *Les perles du temps* », le recueil de nouvelles de Klein qui vient également de sortir et dont je parlerai le mois prochain. Mais cela pose un problème. De la bouche même de Klein, je tiens l'aveu suivant : il considère que ses nouvelles sont d'un style pour lui révolu, et que son roman indique au contraire la voie qu'il veut suivre à l'avenir. Précisons alors que ce roman ne constitue dans cette voie qu'une ébauche. Une ébauche auprès de laquelle les nouvelles des « *Perles du temps* » apparaissent infiniment plus achevées.

A. D.

•

LES TRANSFORMÉS (The chrysalids), **par John Wyndham** (Fleuve Noir).

Voici, après « *Révolte des Triffides* » et « *Le péril vient de la mer* », le troisième roman de l'excellent auteur anglais John Wyndham à être traduit en français. Wyndham nous y conte l'histoire d'un groupe de jeunes mutants qui, ainsi que l'indique le titre anglais, seront peut-être les fondateurs d'une humanité nouvelle. Une terrible guerre nucléaire a dévasté la planète et les survivants, disséminés de par le monde, vivent en petits groupes dans une atmosphère rappelant étrangement l'ère puritaine aux U. S. A. Tout ce qui est soupçonné d'être mutant, « impur », est impitoyablement éliminé : récoltes arrachées, bétail abattu, hommes et femmes stérilisés. Mais parmi des enfants apparemment normaux, s'en trouvent plusieurs auxquels leurs ascendants soumis aux effets des radiations atomiques ont transmis un don, ou plutôt un sixième sens — la lecture de pensée à distance. Obligés de fuir, ces enfants, devenus adolescents, vont rejoindre un autre pays, un

pays où il y a des « voitures sans chevaux » et, dans le ciel, « des objets brillants en forme de poissons qui n'étaient certainement pas des oiseaux ».

Le roman, étrange cocktail de S. F. et d'aventures, n'est pas sans défauts — la partie anticipation, toute en demi-teintes, en allusions, d'une grande délicatesse d'expression comme de sentiment, est nettement supérieure à la partie aventures ; mais l'ensemble n'en laisse pas moins une impression satisfaisante. On retrouve ici, comme dans les précédents romans de Wyndham, ce don de revaloriser un thème des plus classiques par l'emploi judicieusement conçu de la psychologie et du réalisme.

I. B. M.

•

OPÉRATION ESPACE, par Murray Leinster (Fleuve Noir).

Un *space-opera* dans le pire sens du terme, autrement dit s'adressant nettement au lecteur d'une mentalité de dix à douze ans. L'auteur nous y conte, en quelque deux cents longues et laborieuses pages (en petits caractères !), l'odyssée d'un *public relations man* envoyé sur la Lune pour guérir un fils à papa neurasthénique qui se prend pour un grand savant ; le héros s'abouche avec l'auteur d'une invention permettant de voyager dans l'espace à une vitesse infiniment supérieure à celle de la lumière et entreprend plusieurs expéditions dans des galaxies inconnues, ce qui vaut à tous honneur, gloire et fortune. Leinster tente, ici et là, de faire de la psychologie, mais on ne peut décemment soutenir qu'il y parvienne. Reste la description des « mondes inconnus », et là, on se met à regretter que l'auteur ne déploie pas un peu plus d'imagination, car ses « décors » sentent à plein nez le carton-pâte employé à Hollywood pour les productions de la série « B ».

I. B. M.

L'ANNEAU DES INVINCIBLES, par M.-A. Rayjean (Fleuve Noir).

Nous avons ici la suite d'un précédent ouvrage où étaient narrés les malheurs provoqués par un savant qui avait découvert la synthèse de la vie. Cette fois, nous allons sur Saturne où le même savant (décidément incorrigible) veut récidiver et créer une race de surhommes. Hélas ! les quatre premiers produits de la symbiogénèse, à peine tirés du néant, n'ont rien de plus pressé que de se retourner contre leurs créateurs en vue de soumettre à leur domination la pauvre Terre, pourtant éloignée de centaines de milliers de kilomètres. Tout rentre dans l'ordre, bien sûr, mais non sans que quelques pauvres bougres n'y aient laissé leur peau et le pauvre chroniqueur quelques illusions.

I. B. M.

•

MENACE D'OUTRE-TERRE, par Kurt Steiner (Fleuve Noir).

Ce roman roule sur le conflit opposant les hommes à des êtres-esprits vivant dans une cinquième dimension, mais dans un monde occupant sensiblement l'emplacement de notre Terre. Ces êtres, inquiets de nos expériences nucléaires, et persuadés qu'on s'en prend à leur indépendance et à leur intégrité, déclenchent les hostilités et menacent notre globe de destruction progressive. Seul l'envoi d'un ambassadeur de bonne volonté pourra conjurer le péril. Il y a, ici et là, quelques bons éléments de *suspense,* mais je dois avouer que l'ensemble ne m'a ni convaincu ni beaucoup distrait.

I. B. M.

•

BANG ! par F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

Dans ce roman, l'auteur nous emmène à la suite de son increvable Syd Gordon et de sa douce Margaret, d'abord dans une petite principauté

ibérique (?) où, croit-on, réside un savant adversaire de la guerre et capable de s'opposer aux grandes puissances, puis au Moyen Age (mais oui !), pour, finalement, nous faire participer à un règlement de comptes entre adversaires provenant d'un monde infiniment grand. La fin — que je ne puis vous révéler — est assez curieuse, scientifiquement parlant, mais l'ensemble eût gagné à être plus ramassé, moins dispersé, côté décors tout au moins.

I. B. M.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

par JACQUES BERGIER et GÉRARD KLEIN

LES ESPOIRS DE LA CHIRURGIE, par le groupe des six : Robert Clarke, Bernard Gouley, Pierre de Latil, Rosie Maurel, Monique Senez, Nicolas Skrotzky, avec le concours de Michel de Saint-Pierre et de Jean Paulhac (Collection « Les Etoiles », éditions du Centurion).

La chirurgie moderne est à la fois une science et un art. Elle a des réalisations spectaculaires, mais elle est basée en même temps sur la recherche scientifique. Il n'y avait pas eu jusqu'à présent d'ouvrage de vulgarisation sérieux et surtout contrôlé à ce sujet. Le présent ouvrage, contrôlé par le professeur Dufourmentel, comble cette lacune. Les résultats aussi bien que les possibilités de la chirurgie y sont expliqués avec une abondance d'anecdotes, mais avec une parfaite précision et rigueur scientifique. A partir de là, le lecteur peut rêver : les travaux sur l'hibernation permettront-ils de dormir cent ans, comme le fait le héros du roman de Heinlein que nous sommes en train de publier ? Pourra-t-on greffer des cœurs, des yeux ? Que deviendra la neuro-chirurgie qui arrive déjà à opérer des complexes et à guérir par traitement chirurgical des obsessions ? Pourra-t-on ressusciter les morts ? Après la lecture de cet ouvrage, rien ne paraît plus impossible...

J. B.

LES SATELLITES ARTIFICIELS, par Charles-Noël Martin (Collection « Que Sais-je ? », Presses Universitaires de France).

Charles-Noël Martin est l'enfant terrible de la science française. Il a une tendance à dire la vérité sans demander la permission à qui que ce soit. C'est ainsi que dans son dernier livre, il calcule par une méthode extrêmement ingénieuse l'emplacement exact de la base de lancement des satellites russes, qui n'est ni en Sibérie ni sur le bord de la mer Caspienne. Des têtes vont tomber dans les services secrets à la suite de cette brillante démonstration d'induction. Mais il y a bien autre chose dans « *Les satellites artificiels* » que quelques révélations de simple actualité. Cet ouvrage est à la fois un document historique et une mise au point extrêmement claire, mais sans concessions (l'auteur se place dès le début dans l'optique de la relativité), de la situation présente et de l'avenir de l'astronautique. L'épigraphe cite Jules Verne et les références à la science-fiction sont intelligentes et bien choisies. Un ouvrage à lire.

J. B.

•

L'AVENIR PREVISIBLE, par Sir George Thomson (Calmann-Lévy).

Ce remarquable ouvrage est l'indispensable manuel de tout futur auteur

de science-fiction. L'auteur, titulaire du prix Nobel, est un physicien anglais éminent, qui fut l'un des premiers à confirmer par des expériences sur des électrons la géniale théorie de la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie. C'est un esprit extrêmement ouvert, et il est à noter qu'il considère comme établie la réalité des phénomènes parapsychologiques. Son ouvrage est d'un optimisme raisonnable : si l'homme réussit à résoudre le problème de la surpopulation, il pourra continuer à progresser et aller très loin. Aucune connaissance mathématique ou théorique n'est nécessaire pour la lecture. La traduction est excellente.

J. B.

•

UNE SUCCURSALE DU FANTASTIQUE NOMMEE SCIENCE-FICTION, par Jacques Sternberg (Le Terrain Vague).

Il y aurait beaucoup à dire sur le titre de cet essai. La science-fiction n'a que bien peu de choses à voir avec le fantastique. Et un bon titre peut être parfois une contre-vérité. Il n'en demeure pas moins que Sternberg exprime avec sa fougue habituelle certaines de ses opinions relatives à la science-fiction qu'il a illustrée d'ouvrages remarquables. Son style emporte (parfois), d'un torrent de mots pressés, la conviction. Au reste, cet ouvrage, malgré ses quelques inexactitudes, est l'un des premiers qui fasse le point d'un genre controversé. A noter que le texte de Sternberg est accompagné d'une brillante préface de Jacques Bergier et de plusieurs illustrations dont certaines, extraites de films ou de magazines américains, sont tout à fait intéressantes.

G. K.

•

LES DOMPTEURS DE FORCES, par Jacques Bergier (Del Duca).

Une nouvelle collection de vulgarisation scientifique vient de voir le jour. Dirigée par Lucien Barnier, elle sera sans doute à la fois sérieuse et bien menée, et s'adressera au public le plus large, à ce public de plus en plus avide de données scientifiques fraîches. L'un des premiers volumes de cette série est dû à la plume de notre ami Jacques Bergier. Et, comme l'on pouvait s'y attendre, il s'agit d'un livre extrêmement surprenant. Surprenant parce qu'il fait le point sur maintes découvertes récentes dont les vulgarisateurs n'avaient point encore parlé ni dans les revues spécialisées ni dans leurs livres. Surprenant surtout parce qu'il nous promet une civilisation de l'avenir infiniment plus riche de possibilités que ne l'imaginent souvent les écrivains de science-fiction. Et pourtant chacune de ces inventions surprenantes existe déjà. Rien n'est inventé dans ce livre, rien n'est avancé qui ne soit déjà établi.

Qu'on en juge plutôt. Les « dompteurs de forces », ce sont ces physiciens qui depuis quelques décades déjà se penchent sur ce que l'on appelle la physique du solide, c'est-à-dire sur l'organisation des atomes et des molécules dans la matière solide, sur les réseaux cristallins, sur les failles qui s'y dessinent et menacent dans les profondeurs des métaux l'ordre tranquille qui leur donne la cohésion, sur les impuretés qui délimitent entre les atomes d'étranges domaines et qui dotent nos transistors de leurs propriétés qu'on qualifierait volontiers de magiques si ce siècle de la science ne...

Au reste, les cristaux n'ont-ils pas toujours bénéficié d'une réputation tantôt inquiétante, tantôt rassurante ? La science moderne est en train de donner quelque apparence de réalité à d'anciens rêves, ce que se plaît à révéler Jacques Bergier.

Les cristaux permettent dès aujourd'hui de transformer sans autre intermédiaire l'énergie solaire, celle des atomes, la chaleur ou plus simplement l'énergie mécanique d'un piston en électricité. Mais cela ne se passe encore que dans nos laboratoires.

Demain cela se passera dans nos maisons, sur nos routes, dans le ciel, voire dans l'espace. Les cristaux nous permettront de fabriquer des postes de radios, des relais, des calculateurs électroniques virtuellement éternels. Ils constituent la solution la plus élégante à maints de nos problèmes actuels ; ils permettent en effet de remplacer l'agitation bruyante, fragile de nos mécaniques, par le chant infinitésimal des électrons. Ces cerveaux électroniques à peu près indestructibles, susceptibles de supporter des accélérations de centaines sinon de milliers de G, nous serviront d'ambassadeurs auprès des autres planètes, sinon des autres étoiles. Ces récepteurs construits à l'abri de l'agitation moléculaire, aux alentours du zéro absolu, bénéficiant des conditions propres à la supraconductivité, nous permettront peut-être de capter enfin ces voix de l'espace que nous souhaitons confusément entendre. Enfin, les cristaux, toujours eux, fidèles serviteurs, serviront sans doute demain de propulseurs à nos astronefs et, récupérant la lumière des lointains soleils, éjecteront à des vitesses énormes d'infimes particules qui nous projetteront vers les mondes les plus lointains.

On peut sans doute établir un parallèle entre les développements modernes de la physique du solide et la chimie organique d'il y a deux décades environ ; de même que les savants commençaient à produire alors des molécules lourdes artificielles dotées des plus extraordinaires qualités, de même, ils organisent aujourd'hui des réseaux cristallins, y glissent des impuretés ou créent des dislocations. Les savants, conclut en substance Jacques Bergier, forcent la matière à se plier à leurs intentions. Ils ne se contentent plus d'observer, d'expliquer, ils rebâtissent localement l'univers, ils domptent des forces.

G. K.

RÉÉDITIONS

par JACQUES VAN HERP et ALAIN DORÉMIEUX

Les lignes qui suivent ont déjà figuré jadis dans « Fiction ». Elles sont extraites, en effet, d'un article général de Jacques Van Herp sur Maurice Renard, paru dans notre numéro 28. Nous avons pensé, au moment où sont enfin réédités les deux meilleurs romans de Renard, qu'il pouvait être intéressant de reproduire, en guise de compte rendu, l'analyse excellente qu'en donnait à l'époque Van Herp. Alain Dorémieux juge plus loin, d'autre part, l'anthologie de ses nouvelles présentées chez le même éditeur.

Nous regretterons simplement, en passant, que « Le péril bleu » *nous soit présenté amputé de son prologue — où Renard se présente comme « amateur d'insolite et scribe de miracles » — ainsi que de plusieurs passages philosophiques ou poétiques.*

LE DOCTEUR LERNE, SOUS-DIEU et LE PERIL BLEU, par Maurice Renard (Tallandier).

« *Une fiction qui a pour base un sophisme, pour objet d'amener le lecteur à une contemplation plus proche de la vérité, pour moyen l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain.* »

C'est la définition que Maurice Renard propose du « merveilleux scien-

tifique ». Peut-elle embrasser l'ensemble de la production ? On est fondé à le penser. Il est en tout cas certain qu'elle cerne admirablement l'œuvre de Renard. Il s'est toujours refusé les romans à grand fracas, les chocs de galaxies, les drames en cascades, les inventions plus merveilleuses les unes que les autres et ne laissant pas le lecteur en repos. Comme les meilleurs avant lui et après lui, il se contente d'une idée de base assez simple : la greffe humaine poussée à ses extrêmes limites (« *Le docteur Lerne* ») ; un continent transparent doublant notre Terre (« *Le péril bleu* ») ; un homme dont les yeux furent remplacés par des électroscopes et qui voit l'électricité (« *L'homme truqué* ») ; un appareil permettant la duplication des objets et des corps (« *Le singe* ») ; une substance que la lumière met des années à traverser (« *Le maître de la lumière* »).

Chaque fois l'idée est exploitée à fond, avec une logique impitoyable, manière de traiter le roman qui demande plus d'imagination et de rigueur, car on ne peut compter sur un carrousel perpétuel d'événements pour étourdir et essouffler le lecteur.

Dans « *Le docteur Lerne* », il pousse à ses extrêmes conséquences le principe de la greffe animale. Non content de greffer l'animal sur le végétal, Lerne intervertit les cerveaux, vipère et bergeronnette, brochet et moineau, etc. Il passe aux êtres humains, échange les cerveaux de ses collaborateurs. Son élève et, plus tard, son neveu, l'ayant trompé avec sa maîtresse, il les loge dans des corps de chien et de taureau. Il en vient à proclamer que l'âme est une partie indépendante du corps et que l'on peut à volonté la projeter hors de celui-ci. Il réussit, anime un peuplier, puis prend possession, pour un temps, du corps de son neveu en conversation galante... Il cherche alors quel corps immortel pouvoir posséder, afin de donner l'immortalité à son esprit.

Lerne meurt, l'auteur pouvait s'en tenir là ; mais il pousse jusqu'au bout l'hypothèse animiste de son héros. Celui-ci n'est pas mort, il a bien détaché son âme de son corps, mais l'a fixée dans l'automobile de son neveu. Voilà enfin cet organisme immortel dont il rêvait, cet être de métal indestructible. Dès lors, la machine prend conscience, devient un être méchant, un corps vivant dont les pièces se soudent, où semble apparaître une sorte de circulation qu'il faut enfermer... Mais ayant acquis la Vie, le métal est susceptible de mourir... Aussi la voiture se putréfie, tuée par l'esprit qui l'habite...

Les influences sont visibles : celle de Wells, le souvenir des métamorphoses mythologiques, celle aussi des petits libertins du XVIIIe. De plus, à la fin, se retrouve un fantastique classique prenant la relève de l'hypothèse scientifique ou pseudo-scientifique.

Avec « *Le péril bleu* », Renard nous a donné son chef-d'œuvre. Certains ont su s'en inspirer, ainsi « *Guerre aux invisibles* », de Russel, et « *Le péril vient de la mer* » de John Wyndham, qui semble écrit à partir d'un des derniers paragraphes du « *Péril bleu* ».

Du roman lui-même, nous dirons peu de chose. On ne peut le résumer sans le trahir. Mais en dehors de la maîtrise du récit, il nous intéresse par un autre côté. Après plus de quarante ans, il rend toujours le même son insolite. La compétition entre races humaines et non humaines est un thème que l'on répète sans cesse, en le faisant terminer par une victoire éclatante de l'Humanité. Sans doute « *La guerre des mondes* » nous avait déjà invité à plus de modestie. C'étaient les virus, la fatalité biologique, qui libéraient la Terre des Martiens et non le courage ou la science des hommes.

Mais, chez Maurice Renard, le conflit n'est pas volontaire. C'est par hasard que les « sarvants », ces araignées invisibles, entrent en compétition avec les hommes. Leur subaérien pros-

pecte le fond de ce qui pour eux est une mer, capture des spécimens de la vie des abysses. Leurs savants les étudient, les classent, les dissèquent, enferment ces spécimens vivants dans une sorte de musée océanographique. Tout comme nous le faisons... Si un jour ils renoncent à vivisectionner leurs captifs, s'ils les libèrent, ce n'est pas en raison de la puissance des hommes. Ils ont découvert que ces produits de pêche sont capables de souffrir...

La supériorité de la race rivale, son ignorance des hommes, son indifférence, sa pitié peut-être dédaigneuse pour ces rampants des grands fonds, voilà ce que n'ont plus retrouvé les imitateurs et voilà ce qui fait l'originalité de Maurice Renard. Ces êtres ne sont pas hostiles, simplement séparés de nous par de telles différences morphologiques qu'ils ne peuvent nous considérer que comme des sujets d'études. Et l'Homme doit convenir qu'il n'est plus seul à occuper le monde... Qui sait si demain une autre race ne surgira pas des profondeurs de la mer ou du sol ?...

J. V. H.

•

L'INVITATION A LA PEUR, par Maurice Renard (Tallandier).

« *L'invitation à la peur* » est le titre de l'un des recueils de nouvelles de Maurice Renard — mais ce n'est pas la matière exacte de ce recueil qui est reproduite ici. A vrai dire, les éditions Tallandier ont simplement repris le titre (d'ailleurs excellent) de « *L'invitation à la peur* » pour présenter une anthologie de ses nouvelles.

Cette anthologie comporte huit récits, extraits respectivement de trois recueils : « *L'image au fond des yeux* », « *L'homme qui voulait être invisible* » et « *La berlue de Madame d'Estrailles* » (parus dans le recueil primitif intitulé « *L'invitation à la peur* ») ; « *Monsieur d'Outremort* », « *L'homme au corps subtil* », « *Le brouillard du 26 octobre* » et « *La cantatrice* » (parus dans la « *Suite fantastique* ») ; et enfin « *La rumeur dans la montagne* » (paru dans « *Le voyage immobile* »).

Ces récits appellent diverses réflexions. Tout d'abord, il est étonnant de voir à quel point ils datent peu, même ceux qui, comme « *Monsieur d'Outremort* », reposent sur des données scientifiques démodées. Je pense toutefois que Maurice Renard est mieux inspiré quand il ne s'embarrasse pas d'une justification matérielle. « *La rumeur dans la montagne* », que je considère comme une de ses plus belles nouvelles, ne comporte aucune explication finale, et pose simplement sans le résoudre un mystère infiniment troublant. A relire d'autre part « *Le brouillard du 26 octobre* », on s'aperçoit à quel point Renard mérite vraiment le nom de précurseur ; il y a là le germe de tous les paradoxes temporels dont la science-fiction est friande — avec la nuance que le récit de Renard est tellement achevé dans le détail, tellement construit, qu'il possède une dimension que ses successeurs ont rarement atteinte. Des histoires comme « *La cantatrice* » ou « *La berlue de Madame d'Estrailles* » reposent sur des procédés plus traditionnels ; ils illustrent parfaitement la manière fantastique de Renard, qui est basée sur une grande économie d'effets : l'intrusion du fantastique dans la vie réelle s'y produit presque en coulisses, de telle façon que le décalage s'accomplit sans heurt et que le surnaturel devient étrangement plausible.

Je ne sais si l'éditeur envisage une réédition suivie de toutes les œuvres de Renard. J'espère seulement que le succès que l'on fera à ces trois premiers volumes l'incitera à poursuivre son effort. Je compte sur les lecteurs de « Fiction » pour cela ! L'enjeu en vaut la peine.

A. D.

■ *Voyage à travers le temps passé.*

Les éditions Denoël nous avaient déjà invités à faire un voyage original à travers l'histoire du monde, il y a environ deux ans, avec la publication du *« Journal du Monde »*. Ce *« Journal »*, sous une forme empruntant au journalisme ultra-moderne ses formules les plus hardies (titres accrocheurs, reportages dynamiques, photos sensationnelles), nous présentait l'histoire du monde depuis ses origines jusqu'à nos jours, en une succession de journaux périodiques censés avoir été publiés au moment même où se déroulaient les événements relatés.

Les éditions Denoël reprennent aujourd'hui cette idée amusante en nous présentant la collection d'un périodique féminin *« Le Miroir de la Femme »*, conçu selon les canons traditionnels de la presse féminine moderne, et qui aurait paru une fois par siècle. Le procédé est amusant et on imaginera ce qu'il peut donner si nous citons par exemple quelques titres du magazine nº 1, celui de l'époque préhistorique : la rubrique du cœur guidant la conduite de l'épouse est intitulée : *« Il est de pierre, soyez polie ! »*. Les conseils d'ameublement : *« Des boue couleur pour vos parois »*. La rubrique « mode » : *« La ligne Silex remplace la ligne Jarre »*, et il y a jusqu'à un *« patron-hutte »* qui est donné au bas d'une page !

Cette histoire des femmes depuis la petite campeuse en caverne préhistorique jusqu'à nos starlettes modernes est basée sur une documentation parfaitement exacte.

Voilà donc un voyage à travers le temps que vous pourrez offrir, Messieurs, à votre épouse sans avoir recours à une machine imaginée par Wells ou par Poul Anderson.

■ *Éditions de luxe.*

Le Club des Libraires Associés vient de présenter dans sa collection « Fiction » l'un des meilleurs romans à tournure fantastique de Gaston Leroux : *« Le fantôme de l'Opéra »*. Ce roman fit autrefois l'objet d'une adaptation cinématographique américaine, réussie pour l'époque, dans le genre « film de terreur », et le célèbre Lon Chaney s'y était taillé un rôle à sa mesure dans le personnage d'Erik, le fantôme. Les fervents de Gaston Leroux aimeront cette réédition d'une présentation parfaite qui comprend — entre autres — avec des pages inédites de l'auteur, des plans et coupes originaux de l'Opéra reproduits d'après l'atlas de Charles Garnier pour son ouvrage *« Le nouvel Opéra »* publié à Paris en 1880.

*
* *

Dans cette même collection, le Club des Libraires Associés avait présenté précédemment *« L'Amérique »*, un roman de Franz Kafka d'autant plus curieux que l'auteur du *« Procès »* et du *« Château »* nous y dépeint une Amérique imaginaire puisqu'il ne l'avait jamais vue. C'est toute l'expérience d'un jeune Allemand émigré aux Etats-Unis que nous conte Kafka, et son roman est quelque peu picaresque. Nous suivons avec intérêt les avatars de Karl Rossmann qui, d'abord accueilli par un oncle richissime, devient groom de grand hôtel, est ensuite poursuivi par la police, pour devenir machiniste du grand théâtre ambulant d'Oklahoma. Relié en pleine toile rouge, orné de fers originaux en trois couleurs, le volume comporte en outre huit reproductions photographiques en hélio de l'Amérique des émigrants.



TRIBUNE LIBRE

Cette rubrique est ouverte aussi bien à nos collaborateurs qu'à nos lecteurs. Nous souhaitons notamment que ces derniers y expriment librement leur opinion sur les récits que nous publions, sur la formule de notre revue, ou sur tous les problèmes intéressant la science-fiction ou le fantastique.

Les questions traitées dans la Tribune Libre pourront ressortir aussi bien au domaine de la critique qu'à ceux de l'exégèse ou de la polémique. Nos correspondants pourront y mettre en discussion le contenu de nos numéros, répondre à nos critiques des livres et des films s'ils ne sont pas d'accord avec eux ; ils pourront bien sûr se répondre les uns aux autres ; les auteurs attaqués par nos critiques pourront eux aussi, s'ils le jugent bon, leur répondre pour se justifier.

Trois conditions devront être respectées :

1° Que les sujets traités soient d'un intérêt suffisamment général pour être abordés dans la revue.

2° Que le ton, même s'il est celui de la polémique, ne soit pas partial et partisan.

3° Que les points de vue exposés reposent sur des arguments valables.

La rédaction de « **Fiction** » rappelle que les opinions exprimées ici n'engagent nécessairement que leurs auteurs. Elle se réserve en outre le droit de couper court à toute éventuelle polémique aboutissant à une impasse ou risquant de tourner à l'aigre...

Nous publions ce mois-ci (in extenso) une lettre prenant violemment à parti Alain Dorémieux pour sa critique de la revue « **Arguments** » parue dans notre numéro 60, ainsi que la réponse d'Alain Dorémieux à l'auteur de cette lettre. Nous devons préciser, pour mettre les choses complètement au point, qu'Alain Dorémieux s'est attiré d'autres lettres d'injures pour ladite critique, ainsi que plusieurs lettres de félicitations...

CONTROVERSE A PROPOS D'«ARGUMENTS»

Dorémieux ou la critique néantisatrice

par RAYMOND FICHELET

(lecteur de « Fiction »)

A. D. est beau, jeune (comme on dit « jeune chien » ; oui, celui de Kipling, aux prises avec bottes et cirage et qui... mais ceci est une autre histoire... et en tout cas cette expression ne se veut pas péjorative !) et fier (je n'ignore pas qu'il est, dans une certaine mesure, de ceux qui ont pas mal fait pour l'acclimatation, en France, du phénomène S. F.). Et je sais bien, ne serait-ce que par expérience vécue, que quand on ne se sent pas par trop « solide », on a une foutue tendance, d'une part, à rester prudemment conformiste, et, d'autre part, à afficher une assurance quelque peu péremptoire.

Eh bien, raison (s) de plus ! Car j'ai bel et bien rugi (j'étais dans le train, vous voyez l'effet...) à la lecture de cet articulet intitulé « **Critique des Revues** », qu'a commis A. D. dans le numéro de « **Fiction** » de novembre ; articulet doublement abusif, déjà, de par son titre même (car il n'y est question que d'une revue, et quant à la... critique — mais j'y reviendrai).

Car je me suis senti concerné (encore un mot d'intellectuel : mais si, mais si, et puis il en faut !). En tant que lecteur régulier de « **Fiction** », depuis son démarrage. En tant que lecteur d' «**Arguments**», dès le tout premier numéro. En tant que lecteur

qui ne trouvait pas — et qui ne trouve toujours pas — ces deux inclinations contradictoires, bien au contraire. En tant que, de façon plus globaliste, amateur (= qui aime) de fantastique, d'anticipation, d'absurde, de S. F. En tant qu'intellectuel et que jeune « spécialiste » en sciences humaines et sociales enfin.

Et, comme A. D. lui-même m'a, fort gentiment, offert d'expliciter mon ire dans les colonnes de « **Fiction** »... je profite de l'occasion.

Car, enfin, traiter de façon **rétrograde** de la **pensée anticipatrice,** vous m'accorderez que c'est un peu violent.

Posons donc la question telle que **ne** la pose **pas** A. D., si ce n'est, toujours égal à lui-même, implicitement et assez peu consciemment :

1° **Le « cas » A. D.** A. D. ou l' « ouvriériste » de la S. F., ou encore, le « meilleur ouvrier de France » de la S. F. (ça ne vous rappelle rien, non ?). Car je suppose bien à la lecture (que dis-je, il le proclame, il s'en vanterait même pour peu qu'on l'y poussât) qu'il se livre à tout ce qu'on voudra, sauf à une activité d'intellectuel, en écrivant des « critiques littéraires » (au fait, la S. F., pour vous, est-ce un genre littéraire, et n'est-ce que ça ? Pour moi, pas, c'est bien autre chose et ça va bien plus loin), à moins que, comme M. Jourdain... (vous connaissez, A. D. ?).

En bref, A. D. ou le « manœuvre-balai » de la S. F.

2° La conception que semble se faire A. D. de sa **fonction** et de son **rôle** de critique (et je laisse pour le moment de côté l'aspect « critique littéraire » de son papier, qui ne m'apparaît pas, mais alors pas du tout, ajusté). Une critique valable (comme diraient Marie-Chantal et A. D.) se doit d'être analyse **et** synthèse, critique **et** constructive. Le critique nous livre, de prime abord, un **sentiment,** qui lui est **personnel,** relativement à l'œuvre dont il traite (je dis bien un sentiment, l'**opinion** étant à un stade ultérieur de structuration) : « J'aime, un peu, beaucoup, etc. » — air connu. Puis, s'il fait sérieusement, consciencieusement et consciemment (comme on dit « conscient et organisé » ; l'une des caractéristiques des bons ouvriers n'est-elle pas la conscience professionnelle, n'est-ce pas, A. D. ?) son métier, il en vient à expliciter les raisons (enfin, celles dont il est conscient, d'où explicitation relative, sélective, partielle, partiale) qui sont à la base de son sentiment et de son opinion. Par ailleurs, il n'a pas — à mon sens du moins — à porter de **jugement de valeur** (C'est bien, c'est mal, Dieu nous garde de... et j'en passe). Quant à expectorer des jappements du type A. D. : « C'est mon sentiment à moi, il est à moi, il est à moi et je vous l'expliquerai pas, na ! », même M. K... (non, pas celui que vous pensez, vous savez bien, cet académicien chenu — mais tellement intelligent — qui assure la démolition dans un « bon » quotidien du soir; non, pas M. J.-J. G., bien sûr, j'ai dit « intelligent ») ne nous a habitués ni préparés à un tel degré de revendicationnite et d'infantilisme envieux...

3° Parlons un peu, voulez-vous, de l'honnêteté, disons... intellectuelle, de notre A. D. Quand des intellectuels se rencontrent, que voulez-vous qu'ils emploient : un langage d'intellectuels ; une explicitation des problèmes tels que, intellectuels, ils les perçoivent. Bien sûr, cela peut poser des problèmes à notre manœuvre-balai. Enfin, cela pourrait lui en poser, s'il essayait réellement de comprendre...

Voyons un peu les faits: il se trouve qu'une revue intelligente d'intellectuels intelligents, lue généralement par un public de... (voir ci-dessus) essaie de proposer, à sa façon et dans son langage, sa vision de ce qu'**implique** profondément la S. F. (vision partielle, temporaire, discutable, quant au fond). Des philosophes, des sociologues, des écrivains essaient, enfin, de définir (pas tellement bien d'ailleurs, et je suis loin d'être d'accord avec tout le

contenu de ce numéro spécial d' **« Arguments »**) ce qui leur semble être, à eux intellectuels, un problème central, sinon **le** problème central, de la S. F. : la S. F., pensée anticipatrice (vous entendez bien, A. D. ? **pensée** et **anticipatrice**), ou, en d'autres termes, la S. F. en tant qu'extériorisation et projection d'une **vision du monde.** Vision du monde de demain par l'homme d'aujourd'hui, par abréaction de ce monde d'aujourd'hui (je sais, je sais, A. D. : **Abréaction** = expression dans la conduite, l'émotion ou la parole, d'affects ou de pulsions jusque-là bloqués par une défense... (voir Henri Pieron, **Vocabulaire de la Psychologie,** Presses Universitaires de France, 1951, p. 1). Au fait, et soit dit en passant, n'y a-t-il pas bon nombre d'intellectuels dans les grands noms de la S. F.? (Et le fait qu'intellectuels il y ait, expliquerait peut-être, en partie, la médiocrité générale des traductions, quand ce ne sont pas des intellectuels qui les font ; n'est-ce pas, A. D. ?)

4º Pour en revenir à notre propos : vision du **monde de demain,** certes, mais non de l'**homme de demain** (si ce n'est avec les bien classiques projections de puissance, l'anthropomorphisme — positif ou négatif — etc.), sinon en termes d'hommes et de situations d'aujourd'hui ; ni même vision prévisionnelle (pour ne pas dire hypothétique) de l'homme qui construit ces demains : vous, moi (enfin, nous tous, sauf, bien sûr, A. D.).

C'est bien là l'un des problèmes centraux de la S. F. que cette néantisation de l'homme, et l'un des aspects stratégiques de sa progression ou de son émasculation (mais oui, M. Serge Martel). Et c'est là qu'à **« Arguments »** aussi, on semble bien avoir pris la proie pour l'ombre.

Ce numéro spécial d' **« Arguments »** constituait cependant une tentative intéressante, et de « bonne foi » (ce qu'il est plus difficile de dire, par exemple, du numéro spécial d' **« Europe »** sur la S. F.) ; en tout cas, une première tentative, qu'on me permettra de préférer, mettons, à certaine « sternbergerie » commerciale intitulée : **« Une succursale du fantastique nommée science-fiction »...** Un premier pas maladroit, certes, mais le petit de l'homme (d'aujourd'hui) met des mois avant d'apprendre à marcher... Des « spécialistes des problèmes humains et sociaux » sont en train d'apprendre une marche en quatre dimensions. Apprentissage malaisé, sans nul doute, où l'arbre leur cache la forêt, ou plutôt l'anticipation leur masque l'homme anticipateur et anticipé.

Mais, quand même, est-ce que cela ne méritait pas mieux — ou, en tout cas, autre chose — que des moues jappantes et frénétiques ?...

Essayons d'aller un peu plus profond. Et c'est là que cela commence à devenir vraiment grave. Car de tout ceci, il ressort, entre autres, que :

— A. D. (et il n'est pas le seul) n'a pas même l'air de soupçonner que la S. F. puisse être un produit de l'homme, par l'homme, pour l'homme. Et, partant, pas l'air d'avoir le moindre aperçu de ce qui me paraît être au cœur de toute la (bonne) S. F., même si cette idée centrale n'apparaît pas encore comme le leitmotiv et ne ressort, dans la plupart des ouvrages, que sous forme fragmentaire, latente, implicite, honteuse même, parfois : le thème de l'homme, « animal de horde », « animal politique » (Platon ; vous connaissez, A. D. ?) et de la vie sociale de demain, d'une société qui ne se pourra que **coopérative,** par opposition à la nôtre, si fondamentalement et grossièrement **compétitive.**

— A. D. (entre autres, toujours), me paraît là on ne peut plus représentatif d'une vision conformiste, castratrice, négatrice, de la S. F. De cette vision du monde et des hommes qui, appliquée aux événements d'aujourd'hui, ne mérite d'autre nom que **réactionnaire.** Pour éviter le terme (car A. D. est bien foutu de nous le politiser, avec hargne et « bonne foi »), disons **rétrograde.** De cette conception

de la S. F. qui a conduit à faire attribuer (par le général Chassin, entre autres) le prix Jules Verne que vous connaissez (trop) bien, ou qui place M. Albérès en tête du référendum mensuel de **« Fiction »**.

Enfin, il nous reste, à A. D. comme à nous, une consolation.

A nous : de savoir qu'A. D. n'aura jamais de cerveau second, ne sera jamais extraper ou nexialiste, ni même un « bon » critique de S. F.

A lui : il vient, jeune et sûr de lui, d'entrer dans la gloire ; il a, maintenant, gagné ses étoiles galactiques. Car, et à partir de dorénavant, tous les dictionnaires et glossaires, galactiques et extra-galactiques, porteront : **« Pseudo-articles-de-pseudo-critique-pseudo-littéraire = DOREMIADES »**.

Beaucoup de bruit pour rien

par ALAIN DORÉMIEUX

M. Raymond Fichelet m'attaque sur un problème de forme : ma conception de la critique, et sur un problème de fond : mon attitude à l'égard d'un certain intellectualisme. Le premier est affaire de point de vue ; quant au second, nous risquons à son sujet, je le crains, de ne pas nous comprendre.

Je me permettrai quand même de lui répondre par les quelques remarques suivantes :

1° Ma conception de la critique. Baudelaire disait que celle-ci doit être **« partiale, passionnée »**. Et Maurice Bardèche : **« Une bonne critique est toujours partiale »**. (M. Raymond Fichelet n'ira pas, je l'espère, me traiter de réactionnaire — en politisant le terme — pour avoir cité Bardèche). Que voulaient-ils dire ? Qu'à leurs yeux, la critique « impartiale », ou soi-disant objective, n'avait pas de valeur. C'est aussi mon opinion. Ce qui ne veut pas dire que je méprise les tenants de la critique objective. Toute critique est « valable » (j'emploie le mot pour faire plaisir à M. Raymond Fichelet, mais il confond : ce sont plutôt les gens d' **« Arguments »** qui s'expriment ainsi)... toute critique est valable, donc, si elle est sincère. La mienne est subjective — et sincère. Il me semble d'ailleurs que M. Raymond Fichelet (il va encore rugir) nous a donné à son tour un parfait exemple de critique **subjective** et **passionnée**, dans sa réponse. La fougue et la truculence (1) avec lesquelles il s'en prend à moi me semblent très loin du jugement sérieux, consciencieux et conscient qu'il préconise. Ce n'est pas moi qui lui en ferai grief. C'est là l'apanage d'une jeunesse qu'il semble bizarrement vouloir renier. Car je sais, pour l'avoir rencontré, qu'il est aussi jeune que moi. Bref, ne lui en déplaise, nous sommes deux jeunes chiens en train de nous japper à la tête l'un de l'autre.

2° Mon attitude « rétrograde ». M. Raymond Fichelet fait erreur en pensant que cette attitude vise à amoindrir la science-fiction, qu'elle en méconnaît la vraie valeur et le véritable apport, qu'elle ignore ce que l'ébauche d'une philosophie de la S. F. peut avoir de fécond. Qu'il relise mon article (pardon, mon articulet). Je n'y ai pas le moins du monde condamné **l'intellectualisme dans la science-fiction.** Au contraire, dois-je avouer que j'aime énormément la science-fiction intellectuelle ? Mais il ne s'agit pas ici, malheureusement, des auteurs de S. F. ; il s'agit d'intellectuels raisonnant sur la science-fiction — et l'écrasant sous le poids de leurs « arguments », puisque tel est le mot. M. Raymond Fichelet mentionne Platon (que je connais, merci). Vive le

(1) « *Truculent* » : brutal et fanfaron (Larousse dixit).

temps où un nouveau Platon nous livrera ses réflexions sur la pensée anticipatrice. Mais MM. Kostas Axelos et consorts sont-ils de nouveaux Platon ? J'en doute. Quoique, à lire Kostas Axelos, il semble bien qu'il se prenne pour Platon.

Autrement dit, mon optique était individuelle ; elle n'était pas située dans une perspective générale. Si je m'en suis pris aux gens d' **« Arguments »**, c'est qu'ils me semblaient donner un regrettable exemple de ce qu'un hyper-intellectualisme, gravitant dans les hautes sphères de l'abstrait, peut engendrer de vanité (dans les deux sens du mot : futilité et prétention). J'ai cherché à crever d'un coup d'épingle ces baudruches, à dégonfler ces grenouilles voulant coasser aussi fort que mugit le bœuf. Si une autre revue réussit là où **« Arguments »** a échoué, je serai le premier à applaudir. Un point c'est tout. Et il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat si j'ai refusé de prendre au sérieux une demi-douzaine de philosophes et de sociologues au petit pied (dont le tort essentiel est de se prendre, eux, beaucoup trop au sérieux). On a toujours le droit de bombarder à coups de tomates les orateurs vaseux.

Car en définitive la science-fiction n'a, je crois, rien à gagner à ce genre d'exhibitionnisme. Tous ces petits paons faisant la roue sur le devant de la scène ne servent qu'à cacher le décor. J'attends le jour où un essayiste lucide écrira un ouvrage mettant vraiment en lumière une vision du monde née de la science-fiction — et cela sans forfanterie, sans palabres inutiles, sans grelots agités. Ce sera peut-être un Gérard Klein, mais dans dix ans, quand sa pensée aura mûri et qu'il se sera délivré de certains tics.

Un dernier point. La véhémence avec laquelle M. Raymond Fichelet a réagi prouve qu'il s'est senti directement visé : il l'admet lui-même. Il est donc lui aussi un intellectuel de choc. Il ne m'en voudra pas de lui faire un compliment : il est doué dans cette branche. Il y réussira.



AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique avaient précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, d'avoir pu les reproduire dans « **Fiction** ».

LA QUESTION DES DINOSAURES

V. I. Kravoski et I. S. Chokolovski, savants soviétiques, ont émis une théorie curieuse expliquant l'apparition sur Terre des grands sauriens. C'est aux rayons cosmiques qu'ils s'en prennent : les explosions de supernovae étant probablement à l'origine des rayons cosmiques, et ces derniers étant probablement à l'origine des mutations naturelles, il aurait suffi qu'aux ères antédiluviennes une supernova explose assez près du système solaire pour qu'un flux énorme de rayons cosmiques s'abatte sur la Terre, forçant la végétation du Carbonifère (il y a 250 millions d'années). Il aurait alors suffi d'une seconde supernova explosant assez près pour expliquer l'apparition des reptiles gigantesques qui peuplaient la Terre il y a 120 millions d'années.

SORCELLERIE EN ÉCOSSE

La très sérieuse association britannique pour l'avancement de la science a entendu le 2 septembre 1958 à Glasgow un rapport du professeur Colin Maclean sur la sorcellerie en Ecosse. D'après le professeur on continue à voir des fées. De nombreux cas sont signalés dans les dix dernières années. Les fées sont habillées de blanc et ont 1 mètre de haut. Le professeur a également vu une sorcière qui non seulement guérit le mauvais œil mais encore fait redémarrer les voitures en panne quand le mécanicien est impuissant.

Réf. : **New-York Herald Tribune,** 3 septembre.

L'ŒIL VOLANT

L'aviation américaine vient de doter ses appareils de reconnaissance d'un détecteur extrêmement sensible aux infrarouges, en repérant uniquement les objets chauds. Circulant dans l'espace, l'avion ainsi équipé peut détecter, de nuit, une colonne de chars grâce à la chaleur des moteurs, à plus forte raison une ville ou une usine — même parfaitement obscures pour les yeux humains — en s'aidant de la chaleur de leurs foyers. Opérant au sol, l'appareil peut déceler l'endroit où s'est reposé un être humain ou un animal, voire identifier l'emplacement où a stationné une voiture !

Militairement, ou plutôt « balistiquement » parlant, l'application la plus curieuse est sans aucun doute le repérage des usines souterraines et notamment des centrales atomiques, qui dégagent beaucoup de chaleur. Appliqué à des missiles porteurs d'ogives thermonucléaires (fusées à hydrogène), le nouveau

système permettrait d'atteindre les agglomérations souterraines les plus modernes et rendrait l' « enfouissement des cités » quelque peu illusoire.

Réf. : Article de Pierre Devaux dans « **Le Figaro** » du 30-9-1958.

AUTO-ABSTRACT

La machine qui porte ce titre et qui a été effectivement construite par l'International Business Machines, est capable de résumer d'une façon totalement automatique l'essentiel d'un article à condition que cet article soit traduit en code binaire. A quand l'utilisation de ce système pour transformer un roman en nouvelle ? Et va-t-on développer un système inverse pour transformer les nouvelles en romans, ainsi que le prédisait Lewis Carroll dans une nouvelle récemment retrouvée ?

EFFET DE LA SCIENCE-FICTION SUR LES ÉCOLIERS AMÉRICAINS

Dans un concours récemment organisé dans les écoles de New-York, pour encourager les écoliers de 10 à 14 ans à s'intéresser à la science, les six premiers prix ont été remportés par de jeunes lecteurs de science-fiction. Le concours consistait en la construction d'un appareil scientifique ou la rédaction d'une composition sur la science. Les six premiers prix ont considérablement étonné le jury car ils étaient :

1) Construction d'un calculateur faisant l'analyse logique et décomposant un raisonnement : appareil supérieur à ceux qui existent dans le commerce, et fait avec des pièces de « meccano » ;

2) Etude des effets possibles de l'atmosphère de Mars sur les bâtiments d'une colonie ;

3) Robot en forme d'écureuil ramassant des noix et les stockant, entièrement construit par l'écolier ;

4) Construction par un écolier d'un amplificateur ionique du type solion avec des perfectionnements qui n'étaient pas dans la littérature ;

5) Construction par un écolier d'une cellule à fusion de zone, pour purifier les métaux ;

6) Découvertes inédites sur la dispersion de la lumière, par un écolier de 13 ans.

Le jury a conclu : la science-fiction peut avoir ses défauts, mais en tout cas elle ne forme pas des imbéciles.

NOTRE RÉFÉRENDUM

Ce référendum est ouvert chaque mois auprès de tous nos lecteurs. Il nous permet de nous documenter sur leurs goûts afin de tendre à les satisfaire toujours davantage.

Il vous suffit pour y participer d'inscrire sur une feuille les titres des trois nouvelles que vous avez le mieux aimées dans le présent numéro (trois seulement, en leur attribuant respectivement les chiffres 1, 2 et 3 dans l'ordre de votre préférence), et de nous envoyer cette feuille munie de vos noms et adresse (inutile de joindre de lettre).

Vous nous rendrez ainsi service et vous aurez en outre une chance de gagner une prime : un abonnement gratuit de trois mois à « Fiction » sera en effet attribué chaque mois à dix personnes choisies au hasard parmi celles qui nous auront adressé leur réponse.

Résultats du mois de novembre

Ce classement est calculé d'après un total de points établi sur les bases suivantes : 3 points à la nouvelle citée première dans chaque réponse, 2 points à celle citée seconde, 1 point à celle citée troisième. (Entre parenthèses, le pourcentage de points obtenus par chaque nouvelle.)

1. **Le collier de marrons,** par Jane Roberts .... (17,15 %)
2. **Marée basse,** par Jacques Sternberg .... (14,24 %)
3. **La fusée fantôme,** par Charles Henneberg .... (12,94 %)
4. **Mystère en trois temps,** par Les Cole .... (12,30 %)
5. **Raccords,** par Theodore R. Cogswell .... (10,68 %)
6. **Un caractère négatif,** par Robert Arthur .... (10,03 %)
7. **Le Quadriopticon,** par Charles Beaumont .... (9,11 %)
8. **Les naufrageurs,** par Arcadius .... (9,02 %)
9. **Le physique de l'emploi,** par John Shepley .... (4,53 %)

Commentaires

Les résultats de ce mois-ci offrent un aspect particulier. Pour la première fois depuis la création de ce référendum, nous assistons à un « ballottage » quasi général. Aucune nouvelle n'a réuni une unanimité de voix, comme ce fut récemment le cas de « **L'autre planète** » ; aucune non plus n'a été dédaignée (sauf peut-être « **Le physique de l'emploi** »). Il est significatif que six nouvelles sur neuf remportent chacune plus de 10 % des points, et que la septième et la huitième frôlent encore ce chiffre. Si l'on peut tirer une conclusion de ces résultats, il semble donc que le contenu entier de ce numéro ait plu de façon à peu près générale.

Deux auteurs néanmoins se détachent nettement : Jane Roberts (quatrième en juillet pour « **Le chariot rouge** ») et Jacques Sternberg (beaucoup de lecteurs nous ont écrit que « **Marée basse** » était le meilleur texte de lui qu'ils aient jamais lu).

Le succès de Jane Roberts aura une conséquence : nous vous offrirons dans les premiers mois de 1959 la suite du « **Collier de marrons** », un nouveau récit qui imposera définitivement l'auteur.

Charles Henneberg s'affirme également comme une valeur sûre et vous reverrez prochainement son nom à nos sommaires.

Dépôt légal : 1er trimestre 1959. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois........	760	1030	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1480	2020		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois........	960	1230	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1850	2380		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.	**N° 1 à N° 50 inclus.**	120	145
	à partir du N° 51	140	165

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays) :* **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.		France et U.F.	Étranger
	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**105** F
	3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

N^os .... TOTAL ....

Règlement : Mandat, Chèque bancaire ou C. C. P. Paris 1848-38 (1).
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.